N° 59 – Bimestriel – Février 2021

REWORLD MEDIA
LEADING MEDIA GROUP

SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

L'ARBALÈTE À RÉPÉTITION
Une invention de l'époque Ming

Exclusif !

Leonid Berenstein, rescapé de l'opération Barbarossa et partisan rouge

IXE – XIE SIÈCLE
SAXONS CONTRE VIKINGS
LA GENÈSE SANGLANTE DE L'ANGLETERRE

HAUT-KARABAGH
1992, LA PREMIÈRE GUERRE ARMÉNIE–AZERBAÏDJAN

CAIUS MARIUS
Héros populaire ou ambitieux populiste ?

PROKHOROVKA
La défaite dont l'URSS a fait une victoire

NAVARIN
Dernier grand affrontement sous voile

BEL : 6,90 € - GR : 7 € - DOM S : 7 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,90 € - PORT CONT : 6,90 € - CAN : 9,95 $CAN - MAR : 72 DH - TOM S : 800 CFP - CH : 9FS - TUN : 18 DTU

L 17103 - 59 - F: 6,50 € - RD

PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS DU MAINE ET LOIRE – JUIN 2016

PRIX JEUNESSE DE LA BD FOIRE DU LIVRE DE SAINT-LOUIS – AVRIL 2016

PRIX DES COLLÉGIENS ANGOULÊME 2016

PRIX SAINT-MICHEL JEUNESSE BELGIQUE – SEPTEMBRE 2016

PRIX DES JEUNES LECTEURS DU NORD ISÈRE – 2017

PRIX BD D'AVENTURES CE EPIC SNCF – OCTOBRE 2018

LA SÉRIE BD QUI FAIT AIMER

L'HISTOIRE AUX ENFANTS !

Les enfants de la RÉSISTANCE

BENOÎT ERS – VINCENT DUGOMIER

LE 12·03·2021

NOUVEL ALBUM

LE LOMBARD

© ERS - DUGOMIER / LE LOMBARD 2021

ÉDITO

Un peu par hasard, ce nouvel opus de *G&H* met en présence plusieurs articles qui tutoient l'actualité. Le témoignage exclusif de Leonid Berenstein, partisan communiste de la Seconde Guerre mondiale, nous rappelle que les Ukrainiens ont eu des comportements fort variés face à l'occupant allemand et aux représentants du pouvoir soviétique. « *On sentait de l'hostilité dans les régions occidentales de l'Ukraine*, se souvient le vieux combattant que nous sommes allés interroger en Israël. *Ça pouvait aller jusqu'à des escarmouches avec la population locale* ». Cette hostilité aux partisans rouges – perçus comme « *des Grands-Russes chauvins* » comme disait Lénine – concerne toute la rive occidentale du Dniepr, où les populations sont plus paysannes, plus religieuses et plus nationalistes que dans la partie orientale de la république, mitoyenne de la Russie. Après guerre, le pouvoir soviétique a réprimé ce nationalisme ukrainien mais n'a pu l'éradiquer. Il a resurgi après l'effondrement de l'Union soviétique, avant de se retrouver pris dans la guerre vicieuse qui ravage le Donbass depuis la révolution ukrainienne de 2014. Le portfolio traite d'un autre legs calamiteux de l'URSS. Les images du photographe Ruben Mangasaryan illustrent le premier conflit armé à grande échelle entre Arméniens et Azerbaïdjanais au Haut-Karabagh (*Nagorno Karabakh*), en 1992. Ce petit territoire peuplé d'Arméniens à 80 % était, au sein de l'URSS, une région administrative autonome rattachée à la république socialiste soviétique d'Azerbaïdjan, à majorité turcophone. Dès avant la chute du communisme, en 1988, la situation devient explosive du fait de la décision des autorités de Stepanakert, capitale de l'enclave, de s'affranchir de la tutelle de Bakou, décision actée en 1991 par une déclaration d'indépendance. La guerre éclate l'année suivante. Les Arméniens l'emportent, mais les braises couvent sous la cendre. À la fin de 2020, la guerre reprend. Cette fois, la victoire est azérie, avec l'aide des Turcs et de flottes de drones. Comme au Donbass, bien malin qui dira quand ce conflit post-soviétique sera réglé.

Ce n° 59 met à la Une un dossier qui n'est pas non plus sans lien avec l'actualité – un lien bien plus lointain, cependant, que dans les deux cas précédents. Il expose la lutte à mort entre les Saxons et les Vikings, remportée par les premiers, avant que les Normands – ces Vikings passés au polissoir carolingien – ne ramassent la mise à Hastings, en 1066. Les Saxons – en fait les Anglo-Saxons si l'on veut ne pas omettre les Angles, autre peuple germanique appelé dans l'île par les Bretons – ne sont pas que des casseurs de tête pour série télévisée. À l'Angleterre, ils ont donné sa foi, la part germanique de sa langue, sa première floraison intellectuelle, son premier grand roi – Alfred –, sa première figure de femme politique – Emma, épouse d'Æthelred II puis de Knut –, son premier code juridique et sa première Histoire nationale, rédigée par Bède le Vénérable, un des plus grands esprits du haut Moyen Âge. Dans le sillage de leur victoire de 1066, les Normands détruisent presque à 100 % la classe dirigeante anglo-saxonne. Mais les Anglais n'oublieront jamais les vaincus, pas plus que les Écossais, les Irlandais (la première invasion normande date de 1169) et les Gallois n'oublieront les agressions et empiètements de la nouvelle élite franco-normande. Les traces de ces fractures, on les voit apparaître aujourd'hui, alors que le Brexit lézarde l'édifice du Royaume-Uni, en Irlande du Nord et en Écosse. Comme l'a fort bien résumé l'historien Eric Jones : « *Les Anglo-Saxons ont fait l'Angleterre, les Normands ont tenté de faire la Grande-Bretagne. Et il semble qu'ils n'aient pas aussi bien réussi.* »
Inoxydablement vôtre.

Jean Lopez, directeur de la rédaction

Une publication du groupe REWORLD MEDIA LEADING MEDIA GROUP

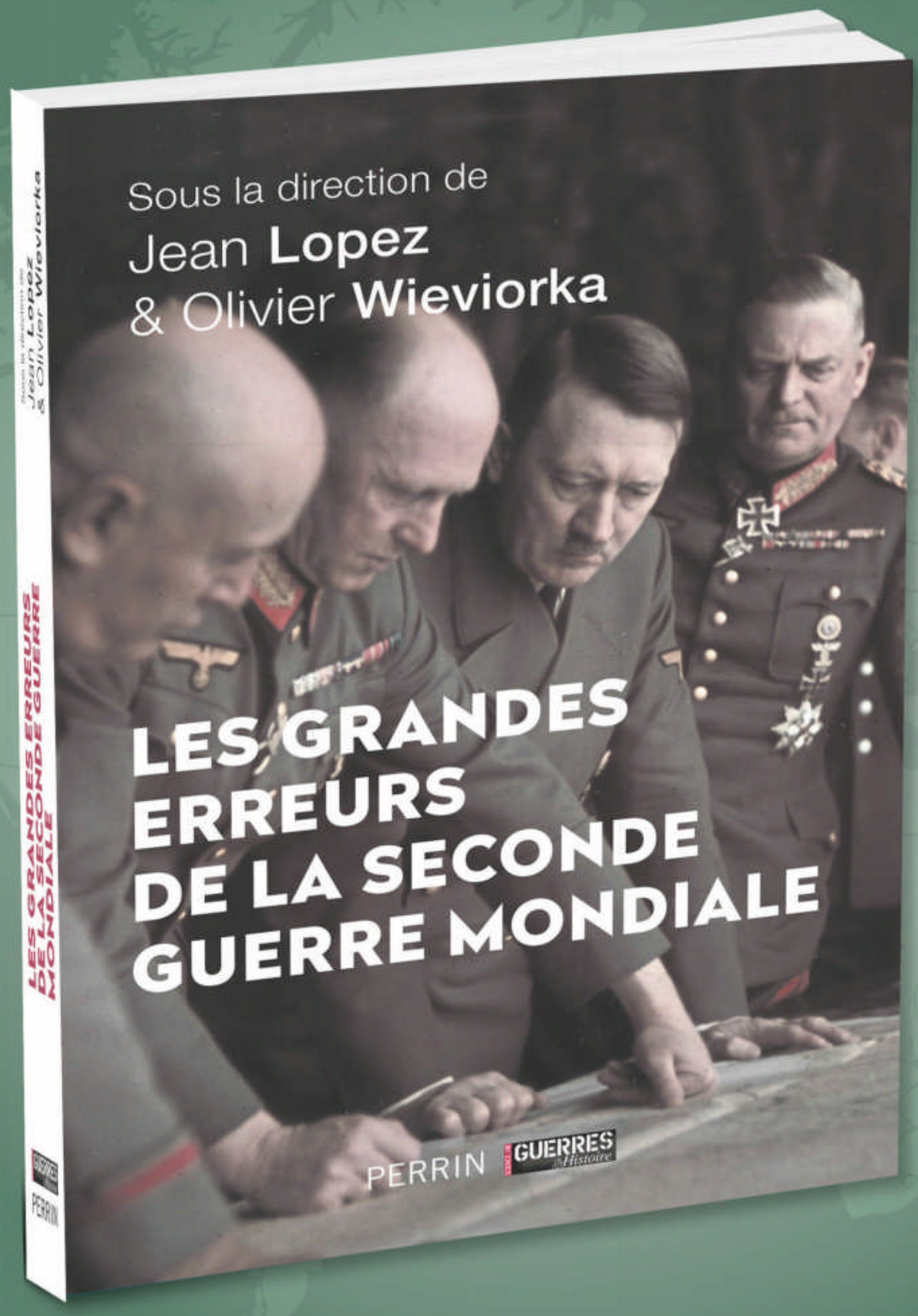
RÉDACTION – 40, avenue Aristide-Briand, 92227 Bagneux Cedex. Tél. 01 46 48 48 48
Pour correspondre avec la rédaction : **courrier.SVGH@reworldmedia.com**
Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liébaux**
Rédacteur en chef adjoint : **Vincent Bernard**
Conception graphique : **Agence Bleu Petrol**
Secrétaire de rédaction : **Pierre-André Orillard**
Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Delphine Habauzit**
Comité éditorial : **Michel Goya, Laurent Henninger, Yacha MacLasha, Éric Tréguier**
Ont collaboré à ce numéro : **Stéphane Béraud, Frédéric Bey, Ronan Boëbion, Patrick Bouhet, Michaël Bourlet, Fadi El Hage, Alban Gautier, Pierre Grumberg, Rémi Kauffer, Arthur Labaume, Ryan Lavelle, Thierry Lemaire, Loïc Leymerégie, Yacha MacLasha, Jean-Dominique Merchet, Antoine Reverchon, Frank Stora, Roman Töppel, Éric Tréguier, Charles Turquin**

DIRECTION ÉDITION – Directeur du Pôle : **Germain Périnet**
MARKETING – Responsable : **Giliane Douls**
Partenariats et communication : **Mathilde Janier-Bonnichon**
ABONNEMENTS – Directrice marketing direct : **Catherine Grimaud**
Chef de groupe : **Nathalie Ounnas** • Chef de produit : **Agnès Tran**
VENTES AU NUMÉRO – Directeur des ventes : **Christophe Chantrel**
Responsable marché : **Siham Daâssa** • Responsable titre : **Jacky Cabrera**
Tarifs d'abonnement France 1 an : – 6 numéros : 34 euros,
ou 6 numéros + 2 hors-séries : 44 euros

Relations avec les abonnés : Tél. 01 46 48 47 88
(de 8h à 20h du lundi au samedi, prix d'un appel local)
Par courrier : Service abonnements *Guerres & Histoire*
CS 90125 27091 Évreux Cedex 9. Site abonnements **www.kiosquemag.com**
Vente anciens numéros France : Tél. 01 46 48 48 03
ou sur **www.kiosquemag.com/magazine-en-ligne**
Belgique : écrire à **reworld@edigroup.be**
Suisse : écrire à **reworld@edigroup.ch**

PUBLICITÉ – Tél. 01 41 33 50 19. Directrice exécutive : **Élodie Bretaudeau-Fonteilles**
Contacts publicité : **Lionel Dufour**, **Virginie Commun** • Planning : **Angélique Consoli**, **Stéphanie Guillard** • Trafic : **Catherine Leblanc** • Op. spéciales : **Véronique Besse**

FABRICATION – Chefs de fabrication : **Daniel Rougier** et **Agnès Châtelet**
Prépresse. Responsable : **Sylvain Boularand** • Adjoint : **Christophe Guérin**
ÉDITEUR – Reworld Media Magazines SAS. Siège social : 40, avenue Aristide-Briand, 92227 Bagneux Cedex. Directeur de la publication : **Gautier Normand**
Directeur financier : **Xavier Cavenel**
Responsable du contrôle de gestion : **Renaud Terrade**
Actionnaire principal : Reworld Media France
Imprimeur : Imaye Graphic – Laval (53)
N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0523 K 90842
Dépôt légal : février 2021



SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

La boutique

LES GRANDES ERREURS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Cet ouvrage est dirigé par Jean Lopez, fondateur et directeur de la rédaction de Guerres et Histoire et Olivier Wieviorka. Il retrace les grandes erreurs de la seconde guerre mondiale qui a duré près de 6 ans. Dans des chapitres courts et enlevés au service d'une lecture novatrice du conflit, les meilleurs spécialistes de la seconde guerre mondiale proposent vingt cas de figures célèbres ou méconnus allant de Stalingrad, à Market Garden en passant par l'invasion de la Chine, l'Armistice de 1940, la défense de Singapour, Midway…

PRIX DE VENTE : 20€

304 pages - Dimensions : 14 cm x 21 cm - Éditions Perrin en partenariat avec le magazine Guerres & Histoire.

En vente sur notre site internet ***www.kiosquemag.com/boutique*** *ou commandez le aussi par téléphone au* ***01 46 48 48 03***
(du lundi au vendredi de 8h à 20h - paiement par CB uniquement)

BON DE COMMANDE

À renvoyer à : La Boutique Guerres & Histoire - CS 90125 - 27091 EVREUX CEDEX 9

OUI, JE COMMANDE	Réf.	Qté	Prix	Total
Livre "Les Grandes Erreurs de la Seconde Guerre Mondiale"	420.935	x	20,00 €	€
FRAIS D'ENVOI EN COLIECO				+ 3,00 €
MONTANT TOTAL DE MA COMMANDE				€

JE RÈGLE PAR CHÈQUE À L'ORDRE DE LA BOUTIQUE GUERRES & HISTOIRE

Vous souhaitez régler par carte bancaire ?
Rendez-vous sur
www.kiosquemag.com
c'est rapide, simple et 100% sécurisé !

Kiosquemag disponible sur kiosquemag.com/boutique

Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 30/04/2020. Livraison dans un délai moyen d'une semaine et 3 semaines au plus tard après enregistrement de ma commande. Conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, vous disposez d'un droit de rétraction de 14 jours à compter de la réception de votre commande et vous pouvez nous retourner votre colis dans son emballage d'origine complet. Les frais d'envoi et de retour restent à votre charge. Responsable de traitement des données personnelles : Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 8 rue François Ory, 92543 Montrouge cedex, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com.

Mes coordonnées (*A remplir obligatoirement)

➡ CODE COMMANDE : **550.962**

Nom* :

Prénom* :

Adresse* :

Code Postal* : Ville* :

Grâce à votre votre email et votre numéro de téléphone nous pourrons vous contacter si besoin pour le suivi de votre commande et recevoir nos offres promotionnelles. Votre adresse email ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs à des fins commerciales.

E-mail :

N° de téléphone :

Cet emblème garantit notre adhésion à la fédération du e-commerce et de la vente à distance et à ses codes de déontologie fondés sur le respect du client.

Charte Qualité fevad

SOMMAIRE

EXCLUSIVITÉ !

6

Un officier et partisan soviétique en Ukraine
Jeune lieutenant de l'Armée rouge en 1941, Leonid Berenstein est pris dans les tumultes de l'opération Barbarossa et rejoint vite la résistance clandestine.

SUR LE FRONT

18 **Caméra au poing** – La première guerre du Haut-Karabagh, 1992

52 **Troupes** – La surprenante odyssée du bataillon mormon

58 **États de service** – Caius Marius, « troisième fondateur de Rome » : héros ou arriviste ?

64 **Chasse aux mythes** – La bataille de Prokhorovka, fabrication d'un mythe

72 **La bataille oubliée**– À Navarin, l'Empire ottoman perd la Grèce

78 **Aux armes !** – Arquebuse contre mousquet, la guerre fratricide

58

70

18

DOSSIER

32

Saxons contre Vikings
La genèse de l'Angleterre

34 Quand la Bretagne devient Angleterre

42 Saxons contre Vikings : l'araignée contre les guêpes

44 Alfred, sauveur de l'Angleterre à Edington

46 Comment les Danois ont manqué l'Angleterre

50 Et à la fin, les Normands raflent la mise

RUBRIQUES

14 **Actualités** de l'histoire militaire

28 **Vos questions, nos réponses**

70 **Un objet, une histoire**
La *chu ko nu*, arbalète chinoise à répétition

86 **À lire, à voir, à jouer**
Actualité littéraire et culturelle, nouveaux jeux

96 **Quiz** – Franklin D. Roosevelt, partie 2

97 **Courrier des lecteurs**

98 **D'estoc & de taille par Charles Turquin**
À la pointe du progrès !

Recevez *Guerres & Histoire* chez vous. Votre bulletin d'abonnement se trouve p. 57. Vous pouvez aussi vous abonner par téléphone au **01 46 48 47 88** ou par Internet sur **www.kiosquemag.com**, où il est possible de commander d'anciens numéros. Un encart *Mon Jardin & Ma maison* est jeté en quatrième de couverture sur les exemplaires de tous les abonnés France.

Crédits couverture et sommaire : Bridgeman/SZ Photo – Giuseppe Rava pour *G&H* – Ruben Mangasaryan/Sputnik/AKG – Musée de l'Archerie et du Valois – DR

EXCLUSIVITE

LEONID BERENSTEIN, PARTISAN SOVIÉTIQUE EN

Leonid Berenstein, né en Ukraine où il a connu la grande famine de 1932, va avoir 20 ans lorsqu'Hitler déclenche l'opération Barbarossa le 22 juin 1941. Pour ce garçon qui vient juste de réaliser son rêve de devenir officier de l'Armée rouge, c'est la surprise et bientôt la clandestinité parmi les partisans soviétiques. Il raconte ses opérations de sabotage et de résistance, qui ont plusieurs fois failli lui coûter la vie.

Propos recueillis par Yacha MacLasha en 2015, à Kiryat-Ata (Israël).

***G&H*: De quelle région êtes-vous originaire ?**
Leonid Berenstein : Je suis né en 1921 dans un petit village du gouvernement de Podolie, en Ukraine occidentale. Mon père, Haïm, était horloger. Il est décédé quand j'avais 5 ans. Ma mère a dû se mettre au travail. En 1932, à cause de la famine, nous avons déménagé à Kiev, où elle s'est remariée. Mon beau-père, un brave homme, a beaucoup fait pour mon éducation.

Vous souvenez-vous de la famine ?
Ah, vous ne pouvez pas imaginer comme c'était horrible ! Tous les matins, des chariots passaient dans les rues pour ramasser les cadavres allongés près des maisons. Ah, je ne veux pas en parler !

Vous parliez de votre éducation…
Oui, mon beau-père était un homme simple mais il aimait lire et il me poussait à l'imiter. Moi, alors, je ne souhaite qu'une chose : devenir officier de l'Armée rouge. Après sept ans d'études, j'entre à l'école des cadets d'artillerie. J'adore le sport, surtout la boxe et la gymnastique que je pratique en club. À force d'entraînement, je deviens champion d'Ukraine des poids légers. À 18 ans, j'entre dans une école de l'infanterie. Heureusement que je suis physiquement préparé : on se tape des marches de 50 km et beaucoup ne tiennent pas le choc. Je termine l'école en mai 1941 avec le grade de lieutenant, et suis affecté au secteur fortifié de Peremychl, au 226e bataillon d'artillerie. D'abord adjoint du chef d'état-major du bataillon puis, comme il n'y a personne pour occuper la place, comme chef d'état-major. Notre district fortifié est bien équipé et armé : nids de mitrailleuses, tranchées, points de feu bien camouflés… Le personnel est très bien entraîné. Dans mon district fortifié, il y a 500 types, et aucun ne va déserter.

À Peremychl, vous pouvez sans doute observer la concentration des troupes allemandes… L'attaque du 22 juin n'a pas dû vous surprendre.
Au contraire ! Je suis totalement surpris ! Certes, on voyait bien que les Allemands préparaient quelque chose, mais Staline avait déclaré qu'ils n'attaqueraient pas, et c'était devenu pour nous un axiome. Les Allemands ne percent pas notre secteur. On fait même 13 prisonniers, le 30 juin. Des types à vélo, comme en promenade ! Je tue le premier et le dernier, et les autres sont capturés. On garde la position plus d'une semaine. Le front est déjà loin derrière nous. On reçoit l'ordre de dynamiter les installations et de décrocher, et on part avec les restes de la 195e division (5e armée), en traînant derrière nous beaucoup de réfugiés, femmes et enfants. Nous marchons très longtemps, souvent attaqués par les chars et les avions. On m'a collé le commandement d'un bataillon d'infanterie. Quel désordre ! Si j'avais été le commandant de la division, j'aurais fait fusiller tous ces

Leonid Berenstein en 1980 à Briansk, en Union soviétique, lors d'une réunion des anciens partisans. Très bien intégré dans le système, fort de son passé de partisan et d'officier de l'Armée rouge, notre témoin a connu une belle carrière au sein du Parti communiste ukrainien.

COLL. L. BERENSTEIN – YACHA MACLASHA

OFFICIER ET UKRAINE

BIOGRAPHIE
Leonid Berenstein, né le 15 juillet 1921 à Shpykiv (Ukraine), est mort le 30 mars 2019, à 98 ans, en Israël où il avait émigré en 1993. Après guerre, il fait carrière dans l'industrie et le Parti communiste ukrainien. À gauche, en 1944. Ci-dessus, chez lui, en Israël, au moment de l'interview.

La famine (Holodomor pour les Ukrainiens) ravage l'Ukraine en 1932 et 1933, causant entre 3 et 5 millions de victimes, selon les estimations. Elle s'explique, au départ, par les désordres de la collectivisation brutale de l'agriculture. Mais Staline n'envoie pas d'aide aux régions touchées, donnant ainsi une « leçon » à cette paysannerie ukrainienne qui lui semble trop rétive. Pour beaucoup d'historiens, cette famine relève du génocide.

paniquards. Plus rien ne fonctionne, plus personne ne fait son boulot. Le commandement est responsable à 100 % de ce chaos. Nous reculons sans cesse à travers l'Ukraine du Nord. Septembre arrive. On veut aller à Kiev.

Mais Kiev n'est-elle pas déjà encerclée ?

Si, mais on ne le sait pas. Bref, on tombe dans un nouveau chaudron, où notre 195e division est bientôt détruite. Ce qui reste de l'unité marche vers Poltava. Les Allemands sont partout, leurs chars nous repoussent vers les marais de la rivière Soula. Ils nous traquent avec des chiens. On les entend gueuler : « *Rus, Rus ! Soldats, plein de soldats ! Sors, schnell, schnell !* » Et les voilà qui nous arrosent au mortier. Un obus explose à côté de moi, tout devient noir… Quand je reprends conscience, je vois les cadavres de trois de mes amis près de moi. J'ai très mal au crâne et à la jambe. J'extrais un éclat de mon pied. Péniblement, je sors du marais, et je me dirige vers un village qui doit être à environ deux kilomètres. J'ai un pistolet avec un chargeur et une grenade. Je souffre tant que je me jette dans la première isba. Le paysan m'accepte. Il me nourrit avec des pommes de terre, du pain et du lard. Il m'aide à panser ma jambe. Bientôt, un groupe d'officiers de l'Armée rouge entre dans la même isba. Tous sont en civil. Ils commencent à discuter entre eux du meilleur parti à prendre. Le plus âgé déclare : « *Kiev est pris par les Allemands. Il y a un marécage infranchissable devant nous, toutes les routes sont barrées par l'ennemi. Il n'est plus possible d'aller vers l'est. Je vous propose d'aller de l'autre côté du Dniepr, dans les forêts de Tcherkassy, et là-bas, d'organiser un détachement de partisans. C'est l'endroit où j'ai grandi et je le connais bien.* » L'un des commandants répond : « *Non, Ustin Andreevitch, je vais essayer avec les commandants du bataillon de franchir la ligne de front.* »

« Je vois passer les immenses colonnes de nos prisonniers, l'air résigné. »

Je me tourne vers Ustin Andreevitch : « *Je suis prêt à aller avec vous* ». Mais il dit : « *Avec votre jambe ? Rejoignez-nous quand vous pourrez marcher.* » Puis il me décrit un endroit dans la forêt où je pourrai le retrouver. Il demande ensuite à un lieutenant qu'il me fasse une carte d'identité au nom de « *Vassiliev Vladimir Evstafievitch, du district de*

Chaudron est la traduction du mot allemand « *kessel* », qui désigne les encerclements massifs dont la Wehrmacht s'est fait une spécialité depuis 1939. Celui de Kiev, vécu par notre témoin, se déroule en septembre 1941 et se traduit par plus de 600 000 prisonniers.

Par *polizei* (police en allemand), il faut entendre toutes les forces supplétives au service de la politique allemande en Union soviétique. Il s'agit le plus souvent de petites troupes levées localement, mal armées, avec un semblant d'uniforme. Dans le cas présent, leur nationalité ukrainienne et le fait qu'ils soient la cible première des partisans donnent à la lutte de ces derniers le caractère d'une guerre civile.

BRIDGEMAN/SZ PHOTO – COLL. L. BERENSTEIN

À Lvov, fin juin 1941 : les soldats de la Wehrmacht sont accueillis en libérateurs par les habitants ukrainiens et polonais. C'est dans une région hostile au pouvoir soviétique que Leonid Berenstein a gagné le maquis.

Ternovka, de la région de Tcherkassy ».
Puis le groupe quitte la maison…

Vous restez longtemps dans l'isba ?
Non, je pars dès le lendemain. C'est dangereux de rester là. Tant pis pour ma jambe. Le paysan me donne un peu de pain et des vêtements. Durant la journée, je me cache dans la forêt, je me déplace seulement de nuit. Je vois passer les immenses colonnes de nos prisonniers le long des routes, faiblement escortés. Je suis étonné que nos gars n'attaquent pas leurs gardes. Un soir, je vois les Allemands conduire un groupe de prisonniers dans la forêt. J'entends des tirs. Puis les Allemands reviennent sur la route, seuls, comme si de rien n'était. Le huitième jour, à l'aube, je vois enfin le Dniepr. Le pont est détruit. Beaucoup tentent de traverser. Je vois bien que ces gars-là, tous en civil, sont dans la même situation que moi. Il y a

À la fin de la guerre, Berenstein (debout à gauche) commande près de 5 000 partisans qu'il conduit en Slovaquie où ils se joignent aux maquis locaux qui ont lancé une insurrection générale contre l'occupant nazi. Les partisanes font parfois le coup de feu mais leurs rôles demeurent en général plus traditionnels (intendance, services médicaux, renseignements).

plein d'embarcations, avec un *polizei* armé sur chaque. Ils ne demandent pas les papiers. Les bateaux se remplissent et démarrent. Je tente aussi ma chance. Quand nous arrivons sur la rive droite, le *polizei* crie : « *Que personne ne bouge ! Vous êtes tous arrêtés !* » C'était un piège. D'autres *polizei* apparaissent et on nous emmène dans une sorte de camp de filtration, à Tcherkassy. Pensez donc que le *polizei* ne nous a pas fouillés et que j'avais mon pistolet et une grenade toujours avec moi !

Était-ce un camp fermé ?
Oui, par une palissade, mais pas très haute. Il suffisait de vouloir s'enfuir. Ce que je fais la nuit même. Je me cache dans un bosquet. Le lendemain, j'entre dans un village, où je suis tout de suite arrêté par un groupe de *polizei*. Heureusement que j'ai enterré mon pistolet dans le bosquet ! Je leur montre les papiers que le lieutenant m'a délivrés. L'un d'entre eux hurle « *Garde à vous !* », ce que je fais par automatisme. Et ils comprennent que je suis un militaire. Quand nous arrivons au poste, le chef me regarde de près : « *C'est un youpin, fusillez-le* ». Je passe quelques heures au cachot. Au milieu de la nuit, deux *polizei* ivres viennent me chercher. Ils ne me lient pas les mains. Et hop, je m'enfuis encore une fois. Je ne vais pas raconter toutes les péripéties, mais finalement je m'établis dans un village près de Ternovka. Dès novembre (1941), j'identifie quelques types sortis de l'encerclement qui, comme moi, prétendent être des locaux. Ils sont cinq : un capitaine, un lieutenant, un *politruk*, un sergent et un soldat. Nous avons quelques fusils sans cartouches, un pistolet et une grenade. Bondarenko, le capitaine, dit qu'il faut d'abord obtenir plus d'armes et une radio, car nous ignorons ce qui se passe au front et les Allemands affirment qu'ils ont pris Moscou. Comme la gare de Chevtchenko se trouve à 13 km, je propose d'aller faire dérailler des trains et puis, à l'arrivée du printemps, de filer dans la forêt. Nous réussissons tous à trouver du boulot à la gare de Chevtchenko que des Allemands essaient de reconstruire. Notre chef de brigade est… un officier des troupes de NKVD et il a déjà son groupe clandestin. Malheureusement, Bondarenko est identifié et fusillé. En fait, il était juif, ce que j'ignorais moi-même.

Combien y a-t-il de Juifs dans votre unité de partisans ?
Beaucoup ! Je ne l'ai appris qu'après

Le *politruk* est un « travailleur politique » de base au sein de l'Armée rouge, que l'on traduit souvent, à tort, par « commissaire politique ». C'est lui qui assure les tâches du commissaire au niveau des unités subalternes.

Le NKVD (*Narodnyï Komissariat Vnoutrennykh Del*) est le commissariat du peuple aux Affaires intérieures, créé en 1934. Il absorbe la Guépéou, devenant seul responsable de l'ordre intérieur, sous toutes ses formes : garde des frontières et des voies ferrées, police classique (milice), pompiers, police politique, gestion du Goulag et des prisons, espionnage, répression, déportations, persécution des Églises et des minorités nationales, surveillance de l'opinion, etc.

Un convoi allemand après déraillement. Leonid Berenstein est officiellement crédité de 44 sabotages ferroviaires. Il est bien sûr impossible de vérifier ce nombre. Il est en revanche indubitable que, dans l'après-guerre, la constitution du mythe du partisan a conduit à beaucoup gonfler l'importance de leurs activités militaires.

RMN/BPK – AKG – CARTE : STÉPHANE HUMBERT-BASSET POUR *G&H*

la guerre, car on cachait tous notre véritable identité. Mes camarades me connaissaient sous le nom de Vassiliev.

Quelle est votre première opération ?
Un déraillement de train bondé de troupes, avec trois chars sur plate-forme. Nous faisons sauter la mine sous la voiture porte-chars. Mais les Allemands ont pu rétablir le trafic en six heures. Après, nous avons compris qu'il fallait faire exploser la mine sous la locomotive pour interrompre plus longtemps la circulation des convois. Ensuite nous tentons de faire sauter le pont sur la rivière Tiasmyn, un affluent de la rive droite du Dniepr. Un fiasco, qui nous coûte trois tués. On comprend qu'on n'ira pas bien loin comme ça. Il faut à tout prix établir le contact avec une autre unité de partisans, et surtout avec le centre. Selon la rumeur, il y a une brigade de partisans dans la forêt de Kholodnianski, près du monastère de la Sainte-Trinité de Motronine. On y va, à la chance ! On tourne en rond pendant quatre jours. Le cinquième, nous tombons sur les *polizei*. On se sauve, pour être arrêtés par… les partisans ! Le commandant de l'unité et son commissaire nous interrogent sur place. Ils se gardent bien de nous emmener à leur base.

« Il faut faire exploser la mine sous la loco, c' est plus efficace. »

Ainsi, déjà en 1942, les unités de partisans ont des commissaires politiques…
Mais bien sûr ! Nous leur expliquons que nous sommes un groupe sans armes, mais animé de la ferme volonté de combattre les Allemands. Le commandant nous répond qu'entrer dans son unité, ça se mérite. Il nous donne des explosifs, et un instructeur nous explique comment préparer une mine. À nous de montrer ce que nous savons faire. Nous plaçons nos mines sous différents tronçons de voie. L'une d'elles est à retardement, l'autre avec un déclencheur. Les deux pètent bien, et voilà deux trains de matériel à notre actif. Après ça, les partisans nous acceptent. Je suis nommé chef adjoint du détachement de renseignement et commandant d'un groupe de sabotage, et mon ami Khijniakov secrétaire de la cellule du Parti. L'unité porte le nom de Staline.

Quels sont ses effectifs ?
Presque trois cents hommes. Mais tous ne sont pas des combattants. Par exemple, il y a la femme et la fillette de 12 ans du commandant de l'unité, Piotr Doubovoï. C'est un capitaine d'artillerie sorti, comme moi, d'un encerclement.

Trois cents hommes à nourrir ! Où trouvez-vous le ravitaillement ?
On va dans les kolkhozes et on prend ce qu'il faut. Parfois, ça dérape, il y a des violences. Quand on est partisan, on ne peut pas travailler en gants blancs. On sent surtout de l'hostilité dans les régions occidentales de l'Ukraine. Ça peut aller jusqu'à des escarmouches avec la population locale, mais c'est quand même rare. Nous ne faisons pas non plus de prisonniers. Tenez, un jour, on apprend que le frère d'un de nos gars est un agent des Allemands. On l'enlève, et c'est son frère qui le liquide.

Vous prenez des otages ?
Bien sûr ! Voici un cas dont je me souviens. Un ancien officier du NKVD est devenu chef d'une unité de *polizei*. On a besoin qu'il nous livre une information importante. Une de nos jeunes partisanes va le voir. Elle lui remet une lettre dans laquelle nous énumérons les noms des seize personnes les plus proches de sa famille, qui sont déjà entre nos mains. On le prévient : tous seront exécutés s'il refuse de nous donner l'information ou s'il

Ce camp de base installé en pleine forêt de Rovno témoigne des conditions de vie très primitives que connaissent les partisans. La photo a été prise en février 1943 dans un camp tenu par les partisans de Dmitry Medvedev.

arrive malheur à la partisane. On a des dizaines d'otages de ce genre. Mais je ne veux pas parler de ça.

Quid de votre armement ?
Pour nous, le plus important c'est les explosifs. À la fin 1942, on reçoit des mines magnétiques d'un nouveau type, très faciles à manier, avec minuteur. Un geste discret, et elles restent collées à une citerne de carburant. Ce n'est pas sans risque. Un jour, je vais à la gare avec deux mes camarades, Batenko et Kleimanov. Le vrai nom de Boris Batenko est Ostrovski. C'est un Juif. Il marche à une certaine distance de nous avec la mine sous sa veste. Il approche du quai quand soudain, il trébuche sur une traverse et tombe sur les rails. Il y a un flash éblouissant, et Boris Batenko vole dans les airs. Kleimanov et moi essayons de filer, mais il est trop tard. En un instant, toutes les sorties et les entrées sont bloquées. L'ensemble du parc ferroviaire, et la station elle-même, est divisé en « carrés », où chacun est soumis au contrôle le plus minutieux. Dans notre « carré », il y a une foule de civils. Les Allemands hurlent : « *Papiers ! Papiers !* ». Je murmure à Kleimanov « *on court !* ». Une grosse erreur. Nous sommes aussitôt mis en joue et arrêtés. J'étais mal…

En quelle langue les Allemands vous interrogent-ils ?
Ils ont une interprète russe. Ils nous fouillent. Dans la poche de Kleimanov, ils trouvent un tract de Vlassov. Nous racontons que nous voulons rallier Vlassov. L'officier allemand vérifie nos papiers, qui sont en règle. Il ne cesse de nous demander pourquoi nous voulions fuir si nous sommes innocents : « *Dites-moi qui vous a fourni les mines et je vous laisse libres* ». À la fin, il se lève, déchire mes papiers et me porte au visage un coup si violent que je perds conscience. Je reviens à moi à la porte de la prison. L'interprète nous dit : « *Vous êtes maintenant entre les mains de Gricha. Vous verrez…* » Quatre *polizei* et ce Gricha torturent déjà un vieillard et un jeune garçon en leur demandant aussi qui leur a donné des mines. Gricha devait être lutteur – cela se voyait à son cou large et court, à ses oreilles en chou-fleur. Ça va être notre tour quand une bande de *polizei* saouls comme des bourriques entrent dans le cachot et entraînent Gricha et les autres avec eux. Nous nous retrouvons avec quatre gardes armés de fusils dans cette enceinte entourée de barbelés. Les gardes sont détendus. Ils tirent papier et tabac de leurs poches et commencent à rouler des cigarettes. Dans ma poche, j'ai un morceau de tissu épais. Je m'en entoure la main droite, comme on m'a appris à l'école des cadets. Quand ils allument leurs cigarettes et commencent à discuter entre eux, je bondis. En m'appuyant de la main droite sur les barbelés, je saute l'écheveau. Quand je retombe de l'autre côté, les balles sifflent. Je me jette dans une tranchée où se trouvent de grosses conduites en ciment. Je me glisse dans une conduite et, à quatre pattes, j'arrive au bout, puis dans une autre tranchée, puis une conduite d'égout, encore une autre tranchée, et je débouche… dans un atelier de réparation de locomotives. « *Tu es poursuivi ?* » me demande un menuisier. Je hoche la

Les régions occidentales de l'Ukraine – en gros, la rive droite du Dniepr – sont plus paysannes, nationalistes et religieuses que l'Ukraine orientale, et plus rétives au bolchevisme. Elles ont bien accueilli la Wehrmacht en 1941 et forment la base territoriale du mouvement indépendantiste de l'OUN-B dirigé par Stepan Bandera.

Le général Andreï Vlassov (1900-1946), un des défenseurs de Moscou en décembre 1941, est capturé en juillet 1942 par les Allemands alors qu'il est à la tête de la 2e armée de choc dans le chaudron du Volkhov. Il passe presque aussitôt dans le camp allemand, lançant avec leur appui (réticent) un Comité russe de libération, nationaliste et antibolchevique, et un embryon d'armée, la ROA. Vlassov est pendu en 1946.

Le Conseil militaire du Front est l'organe de commandement collectif du Front, l'équivalent soviétique du groupe d'armées. Ce Conseil comprend le commandant en chef et parfois son chef d'état-major, un membre politique et souvent un homme du NKVD.

RÉGION HOSTILE

Les activités de notre témoin se sont déroulées en Ukraine du Nord-Ouest et du centre, qui n'a pas été la plus favorable aux mouvements des partisans. L'absence de grandes forêts, l'anticommunisme d'une partie de la population – souvent lié à une aspiration indépendantiste – ont limité l'implantation des maquis. En revanche, ceux-ci ont été utiles lorsque l'Armée rouge a repris pied dans la région, en novembre 1943, en servant d'éclaireurs. Aussitôt incorporée dans l'armée, la troupe menée par Berenstein a poursuivi le combat en Pologne puis en Slovaquie.

Un *polizei* explique le fonctionnement d'une Maxim abandonnée par l'Armée rouge (Ukraine, 1942). Ces auxiliaires de la police et de l'armée allemande étaient les cibles privilégiées des partisans. Leur disparition permettait la reprise en main des populations en milieu rural.

tête. Il sort rapidement de son casier une vieille salopette et un bonnet et me passe un chiffon huileux sur le visage. Puis il m'indique une sortie où on ne vérifie pas les papiers. Je rattrape les ouvriers qui finissent le quart de nuit. Mon sauveur avait raison : les gardes ne demandent pas les papiers de ceux qui sortent. En chancelant, je peux gagner la forêt, puis je m'effondre.
J'émerge quand un des hommes de notre unité me donne à boire. Kleimanov a aussi réussi à s'enfuir. Quand j'ai sauté, m'a-t-il raconté, tous les détenus ont fait la même chose. Plusieurs s'en sont tirés, mais pas tous.

Votre évasion spectaculaire n'a pas éveillé la suspicion ?
Non, tout était clair.

Vous demeurez longtemps avec la brigade Staline ?
Jusqu'à l'été 1943. Je rejoins alors une autre unité – la brigade Pojarski, commandée par Goriatchev. Elle est sous l'autorité du colonel du NKVD Metelev, représentant de l'état-major ukrainien du mouvement des partisans, et soumise au Conseil militaire du Front du Sud.

Les plus importants dirigeants partisans venaient souvent des troupes du NKVD, n'est-ce pas ?
C'est normal : les partisans étaient soumis à la fois au NKVD et au Parti.

Pourquoi quittez-vous la brigade Staline ?
Ça arrive lorsque les Allemands concentrent une force considérable pour ratisser la forêt de Kholodnianski. Quatre mille hommes avec des chars arrivent de Nikolaev. Les avions nous bombardent déjà. Nos pertes augmentent rapidement. Avant ça, j'avais proposé à Doubovoï de changer de base, de gagner les forêts de Suntchanskir. Il hésite. Il lui fallait constamment demander l'autorisation d'exécuter des sabotages, mendier les mines, et je n'aimais vraiment pas cela. Mais ce qui me décide à rejoindre Goriatchev, c'est que ce groupe-là part opérer dans les forêts de Tcherkassy, une région que je connais bien. Je demande à Goriatchev s'il est d'accord pour me prendre. Il me dit oui, à condition d'avoir le feu vert de Doubovoï. Mais je le rejoins sans demander l'autorisation. Doubovoï vient voir Goriatchev et lui reproche de voler ses hommes… Il avait tout à fait raison car, en plus, j'avais pris cinq partisans avec moi… [*rires*]

« Nous cernons le bâtiment SS et jetons des grenades par les fenêtres. »

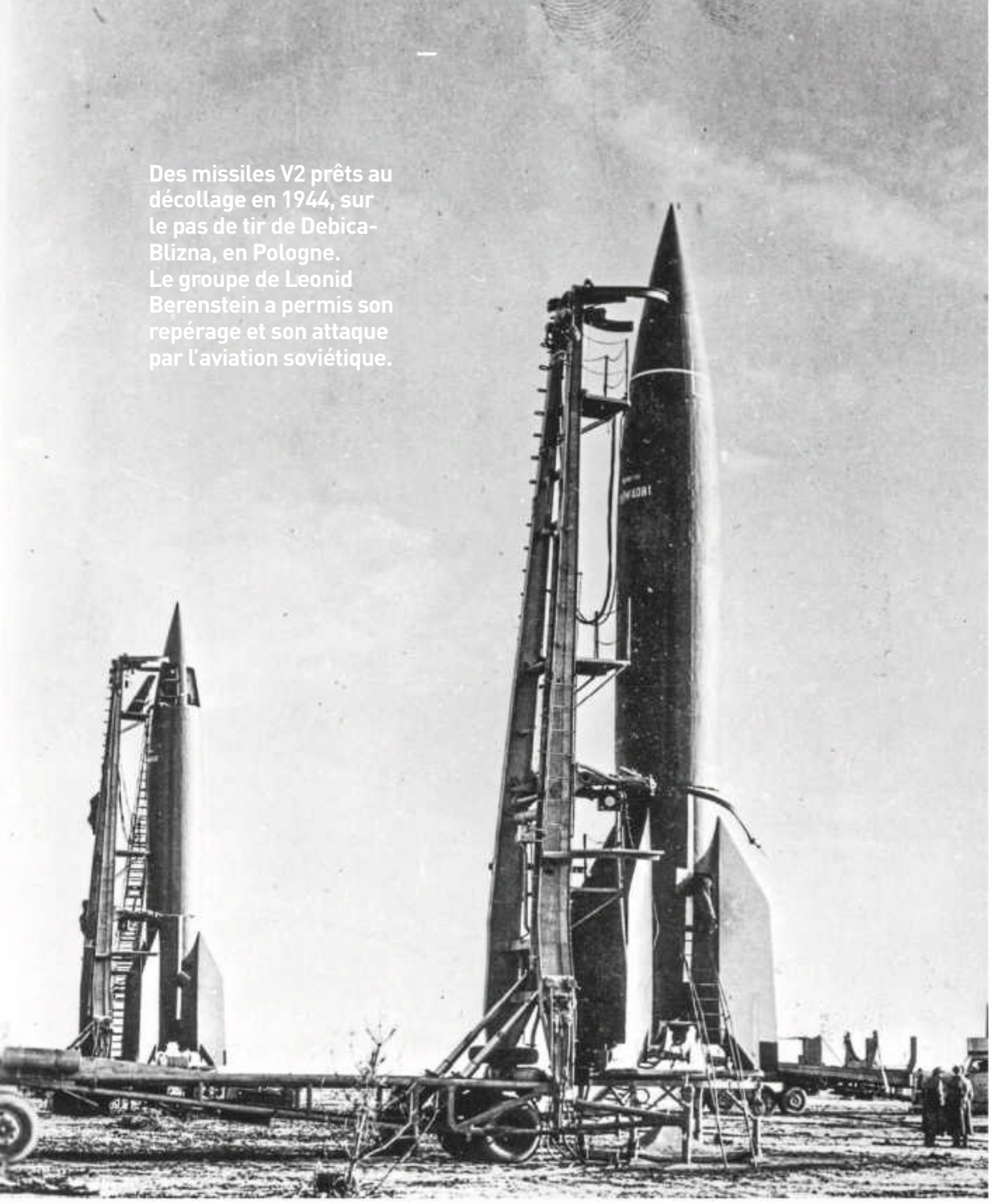
De combien d'hommes dispose Goriatchev ?
À la fin du mois d'août 1943, quand nous y arrivons, il y a déjà 400 hommes, qui seront 900 un mois plus tard, et 1 500 – dont 90 % de combattants – au moment où nous opérons notre jonction avec l'Armée rouge. Avec tout ce monde, nous créons trois compagnies de combat, un détachement de renseignement, une compagnie de protection.

Un doublement des effectifs en un mois ! Vous ne craignez pas que des traîtres s'infiltrent ?
Non, tous ces gens sont des locaux. Il y a des clandestins partout, dans chaque village, des tas de gens prêts à aider à la guerre des partisans. Chacun des nouveaux venus a des proches dans les villages. Ils savent ce qui attend les proches des traîtres…

Vous recevez souvent l'aide en munitions et en armes du centre ?
À partir de l'automne 1943, oui. Nous les recevons par avion. Mais ce n'est jamais suffisant.

À la fin de l'été 1943, les Allemands reculent partout en Ukraine et l'Armée rouge commence à sauter le Dniepr en septembre. Son approche doit vous donner des ailes ?
Oui. Nous menons plusieurs opérations importantes. Comme notre raid sur Balakleya. Ce bourg sert d'étape pour les troupes allemandes qui montent au front. La garnison de la police locale compte environ 200 hommes, avec un grand nombre de mitrailleuses légères. Initialement, nous voulons juste nous emparer d'un quartier, afin de reconstituer nos réserves de nourriture. Nous envoyons un groupe d'éclaireurs. Selon eux, il n'y a pas un Allemand et, la nuit, seulement une dizaine de sentinelles. Nous constituons un groupe de 30 fusils et partons la nuit suivante. Je veux aussi tuer le chef de la *polizei* locale, Chataïlo. Dans la première isba, sous la menace, je me fais indiquer sa maison. En y entrant, je vois qu'il est en train de manger et sa femme de faire la cuisine. Je dis à la femme : « *Réveille ton fils pour qu'il dise adieu à son père* ». Elle me répond : « *Ce n'est pas la peine qu'il dise adieu à ce monstre* ». Je fais sortir Chataïlo pour l'interroger. Il me dit que, cette nuit même, un groupe de 250 Allemands avec 9 chars et 10 véhicules blindés est arrivé dans le village. Ce sont des équipages de chars en renfort pour la division SS Wiking. L'idée me vient de monter une attaque surprise contre les SS. Nous cernons le bâtiment en silence, plaçons notre mitrailleuse face à l'entrée et jetons des grenades par les fenêtres. La panique est inimaginable ! Selon le rapport allemand, notre raid à Balakleya leur a tué

AKG – RMN/BPK



Des missiles V2 prêts au décollage en 1944, sur le pas de tir de Debica-Blizna, en Pologne. Le groupe de Leonid Berenstein a permis son repérage et son attaque par l'aviation soviétique.

130 tankistes, et dix camions, quatre véhicules blindés et quatre chars ont été détruits. Notre plus beau coup en cet été 1943 a été d'obtenir la carte des fortifications des Allemands sur la rive droite de Dniepr.

Vous l'avez volée ?
Non, nous avons relevé nous-mêmes l'état des structures défensives allemandes le long du fleuve, dans la région de Tcherkassy, c'est-à-dire à 180 km de notre base ! C'était une tâche folle, impossible, que nous avait confiée un radiogramme émis par Moscou. Mais nous y sommes parvenus.

Quand rejoignez-vous l'Armée rouge ?
À la fin de novembre 1943, nous recevons l'ordre de nous emparer d'une tête de pont pour la 52e armée qui devait traverser le Dniepr. Ce fut une terrible bataille, où nous avons perdu beaucoup de gens. Ça m'a valu l'ordre de la Grande Guerre patriotique.

Et après votre jonction avec l'Armée rouge ? Est-ce que votre unité est « vérifiée » par le NKVD ?
Oui. Notre unité est envoyée à l'arrière, où nous sommes longuement interrogés sur notre parcours.

La guerre est finie pour vous ?
Vous rigolez ! Je reste dans l'armée avec mon détachement à qui l'on confie des missions spéciales loin sur les arrières de l'ennemi, non seulement en Ukraine mais aussi en Pologne et en Slovaquie. On réussit un joli coup en Pologne à l'été 1944 : la découverte d'un site de missiles V1 et V2. Tout le monde connaît l'histoire de Peenemünde bombardé par la RAF. Mais les Allemands ont construit un autre site dans la voïvodie de Cracovie, à l'ouest de Rzeszów. Ce site secret se trouve au bord de la rivière Wistok, entre Debica, Sedziszów et Mielec. Tous les villages alentour ont été vidés de leur population. Il y a un aérodrome camouflé et une voie ferrée. Tout ça a été construit et est entretenu par des prisonniers de guerre soviétiques. Dès que l'un d'eux est épuisé, il est abattu puis enterré par un Sonderkommando. En juin 1944, deux gars du Sonderkommando, les sergents Chiraiev et Tchougouev, s'enfuient. Ils réussissent à nous rejoindre et nous racontent avoir vu des « torpilles volantes ». Je rapporte l'information à l'état-major du mouvement partisan du Front d'Ukraine. En juillet, je reçois la réponse : l'identification du site et de son armement devient notre tâche la plus urgente. Beaucoup plus tard, quand la correspondance entre Churchill et Staline a été publiée, j'ai découvert que Churchill, en juillet 1944, avait informé Staline de l'existence de ce site. Donc j'imagine que l'information que j'ai envoyée à l'état-major avait pour but de recouper celle de Churchill. Le premier groupe que j'envoie est anéanti par les Allemands. Le second groupe, dont Chiraiev faisait partie, revient avec les coordonnées exactes. Le reste est du ressort de notre aviation. Le 20 août 1944, nous recevons l'ordre d'aller en Tchécoslovaquie, dans le secteur de la ville de Humenné. C'est là que je passe les derniers mois de la guerre.

« Dès qu'un des prisonniers est épuisé, il est abattu. »

Et votre vie d'après ?
J'ai été directeur d'usine, membre du soviet de la ville et membre du Comité central de la république ukrainienne. Entre 1966 et mon émigration en Israël en 1993, j'ai toujours occupé des postes importants. Aujourd'hui, je suis cloué dans un fauteuil roulant. C'est un chirurgien insolent qui m'a réduit à ça. Il voulait absolument m'opérer à nouveau. Voilà le résultat. Je lui ai dit : « *Remercie Dieu d'habiter Jérusalem et moi Kiryat-Ata, sinon je t'aurais tué !* ». J'ai tué assez de nos ennemis dans ma vie pour que Dieu me pardonne l'assassinat d'un Juif ! ■

Peenemünde, sur la Baltique, en Poméranie, est le lieu où les Allemands ont implanté leur plus important site d'essais, de lancement et de fabrication des fusées V2. En août 1943, la RAF bombarde massivement le site, ce qui contraint les Allemands à déplacer le centre d'essais à Blizna (Pologne) et les usines de montage au camp de Dora.

→ L'avis de la rédaction

Superbe témoignage, qui recoupe bien ce que l'on sait du mouvement des partisans soviétiques. Les tout premiers noyaux ont été formés dès 1941 autour d'officiers et de soldats pris dans les grands encerclements. Dénués de tout, ils n'ont pas été actifs avant l'été 1942, après que les premières aides sont venues de Moscou, comme cet officier du NKVD et ces mines signalés par notre témoin. Tous les chiffres de pertes infligés aux Allemands sont à prendre avec la plus extrême précaution. Ainsi nous n'avons trouvé aucune trace de cette histoire de 130 tankistes SS tués à Balakleya. L'essentiel de l'activité des partisans consistait – et cela transparaît bien ici – à s'emparer de vivres aux dépens des paysans et à liquider les collaborateurs et, d'une façon générale, tous les ennemis du système soviétique. Que Berenstein n'ait pas été un tendre, on le comprend bien, étant donné la dureté des deux systèmes qui se combattaient. Au vu de sa carrière ultérieure, il a été un chaud partisan du système soviétique et même un responsable haut placé de la propagande. Nous avons retrouvé trace de nombreux ouvrages qu'il a écrits après guerre dans lesquels il dénonce le sionisme comme une « forme de racisme ». ■ J.L.

Actus

COMME ÇA SE PRONONCE

Près du Loch nan Uamh, au sud de l'Écosse, se tient une propriété ayant jadis appartenu à Alasdair MacMhaighstir Alasdair, connu comme poète et tuteur du prince jacobite Charles Édouard Stuart, « Bonnie Charlie » (1720-1788), prétendant au trône d'Écosse et d'Angleterre jusqu'à l'écrasante défaite écossaise de Culloden en avril 1746. C'est avec de simples détecteurs de métaux qu'on y a récemment mis au jour une cache contenant 200 balles de mousquets ainsi que des pièces et des boutons en or. La nature et la situation même de ces objets en font de vraisemblables reliques des envois d'armes françaises à destination de la rébellion jacobite. « *Ces armes étaient distribuées et cachées localement* », explique Paul Macdonald, l'un des découvreurs. Le 30 avril 1746, les navires *Mars* et *Bellone* avaient ainsi accosté dans la région avec un chargement de mousquets… mais quinze jours après la défaite. Les balles, qui correspondent au calibre de ces armes, ont dû être soigneusement cachées par la suite, pour échapper à la suspicion et à la répression féroce menée par le duc de Cumberland, laquelle lui vaudra le surnom de « boucher des Highlands ». ■ **V.B.**

LA "FIÈVRE DES TRANCHÉES" : EN RÉALITÉ, UNE TRÈS VIEILLE HISTOIRE

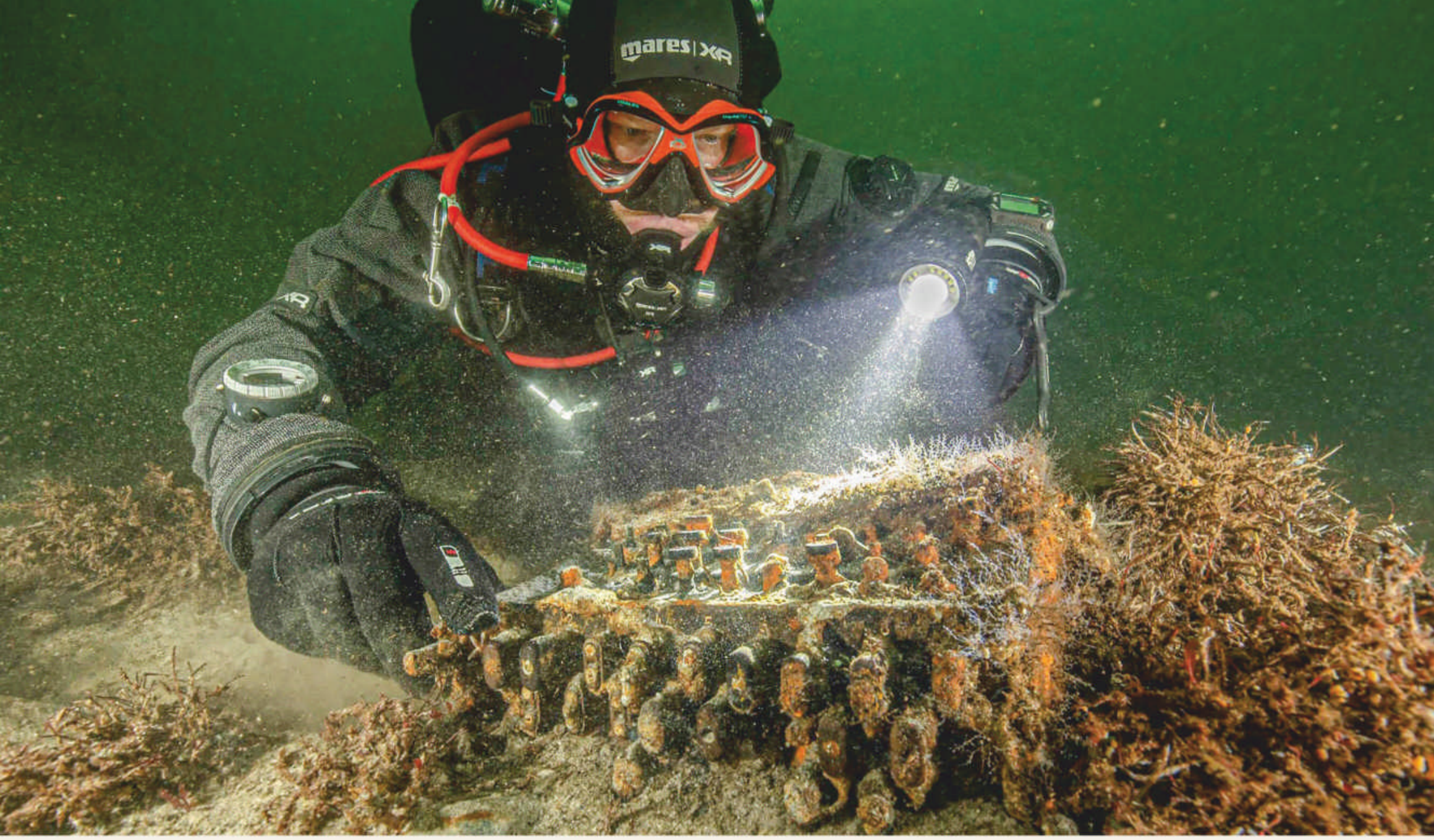
On l'a appelée la « fièvre des tranchées », « fièvre quintaine » ou « fièvre de la Meuse ». Détectée en 1915 par des médecins français et anglais, celle maladie infectieuse peu mortelle mais très invalidante est transmise par les poux de corps dans les mauvaises conditions d'hygiène du front. Elle a frappé des centaines de milliers de soldats des deux guerres mondiales et n'a pas été éradiquée depuis, réapparaissant encore aujourd'hui, notamment dans les populations sans domicile fixe, tout récemment encore au Canada. Or, selon un communiqué de l'université de Floride du Sud, si l'infection a pris une forte ampleur pendant la Grande Guerre, sa souche est en revanche beaucoup plus ancienne. Une équipe internationale de chercheurs a en effet découvert des traces de la bactérie incriminée, la *Bartonella quintana*, dans les dents de 145 cadavres sur 9 sites archéologiques distincts s'étendant du Ier au XIXe siècle. La proportion d'infectés monte même jusqu'à 20 % dans un cimetière romain de Sicile daté des IIIe et IVe siècles. ■ **V.B.**

CHAMP DE BATAILLE OU CARAVANE ?

Le premier et le plus grand champ de bataille connu de l'âge du bronze en Europe (IIe millénaire avant J.-C.) : voilà jusqu'ici les conclusions de l'étude du site archéologique de la vallée de la Tollense, en Allemagne du Nord, fouillé depuis 1996. Mais les analyses chimiques et génétiques récentes des 145 individus exhumés viennent en partie au moins interroger ces premières impressions. Les corps comprennent en effet plusieurs femmes et montrent une disparité d'origines géographiques encore plus grande qu'on ne croyait, fait corroboré par la présence d'artefacts de luxe pouvant venir d'aussi loin que l'Égypte ou la Mésopotamie. Les stigmates différenciés des restes humains invitent également à réviser l'appréciation initiale : « *Le profil type qui émerge ne correspond pas nécessairement à celui d'un guerrier mais plutôt d'un individu ayant passé sa vie à porter des choses* » résume Detlef Jansen, archéologue en chef du Land de Mecklenbourg-Poméranie-occidentale. Reste que la scène ne perd rien de sa violence. Hypothèse privilégiée aujourd'hui par l'équipe pour interpréter le site : il s'agirait des restes d'une caravane de riches marchands en transit depuis l'orient méditerranéen vers la Scandinavie et qui auraient été massacrée par une troupe locale de pillards. ■ **V.B.**

CONFLICTS OF INTEREST VIA SWNS – AFP – MUSÉE DE TOLLENSE

Un jeune homme a été arrêté à Annecy début décembre pour trafic d'armes ; il disposait d'un stock de 8 tonnes d'armes de chasse et de guerre, dont beaucoup issues de la Seconde Guerre mondiale, qu'il remettait en service pour les revendre
••• Le « canot de l'Empereur », célèbre barge d'apparat construite sous le Premier Empire et utilisée par Napoléon Ier et Napoléon III, revient à Brest. Il avait été mis à l'abri au musée de la Marine de Paris en 1943 et vient de bénéficier de deux



AFP

Une « drôle de machine à écrire » au fond de la Baltique

Lorsque le 11 novembre dernier, le sonar d'un navire affrété par le WWF (World Wide Fund for nature), sillonnant la baie de Gelting, en mer Baltique, à la recherche de filets dérivants, renvoie un écho inattendu, personne a bord n'imagine la découverte sur le point d'être faite. L'équipe scientifique allemande de plongée sous-marine de Florian Huber n'en est pas à son coup d'essai. La récupération de filets perdus et dangereux pour la faune sous-marine rapporte régulièrement son lot d'objets captifs, et Huber a dans sa carrière fait bien des découvertes surprenantes, jusqu'à l'épave d'un sous-marin coulé au large d'Heligoland. « *Mais celle-ci surpasse tout* » a-t-il déclaré, même si le premier compte rendu des deux plongeurs envoyés n'a pas eu l'air bien extraordinaire, mentionnant une drôle de… machine à écrire identifiable à son clavier atypique et pris dans une croûte de sel. Il faut attendre l'examen des archéologues spécialistes du Schleswig-Holstein pour que le verdict tombe : en lieu et place d'une simple machine à écrire, il s'agit là d'une authentique machine à encrypter Enigma, sans doute d'un modèle 3, spécifique à la Kriegsmarine, et que les Allemands, l'utilisant pour leurs communications navales et sous-marines, ont longtemps cru inviolable. D'où provient-elle ? On ne le sait avec certitude, l'hypothèse la plus probable étant qu'elle ait appartenu à l'un des nombreux navires de surface et U-Boote sabordés en mai 1945 dans la baie, située au sud du golfe de Flensbourg, marquant la frontière germano-danoise.

La découverte de l'équipe de Florian Huber fait d'autant plus de bruit que l'Enigma est devenue mythique comme l'actrice d'une des plus grandes réussites alliées de la guerre : le programme de décodage Ultra par les équipes britanniques de Bletchley Park, lequel a fait l'objet d'innombrables ouvrages et fait couler d'énormes quantités d'encre tant ses conséquences semblent énormes. Il aurait fait gagner deux ans aux Alliés. S'il faut prendre en réalité cette assertion indémontrable avec beaucoup de recul et d'infinies précautions, tant la question est complexe et la tentation du sensationnel aisée, reste que par son rôle, la machine Enigma demeure un artefact majeur de la guerre, et d'autant plus précieux qu'il est rare. On estime qu'il en reste aujourd'hui 400, soit 1 % de celles utilisées par les Allemands pendant la guerre, la majorité étant du modèle 1, le plus simple, utilisé par l'armée dès les années 1930. Ulf Ickerodt, directeur du bureau archéologique du Land de Schleswig-Holstein prévient que le processus de dessalinisation et de dégagement de la machine peut prendre jusqu'à un an, avant d'espérer la voir véritablement sauvée des eaux décidément riches de la Baltique pour renforcer les collections d'un musée. À noter qu'un exemplaire de l'Enigma la plus rare, le modèle 4 utilisé pour les U-Boote dans la bataille de l'Atlantique à partir de 1942, s'est vendu aux enchères en 2017 pour plus de 350 000 euros. **V.B.**

années de restauration ••• Charles « Chuck » Yeager, pilote légendaire de l'US Air Force, as à 12 victoires de la Seconde Guerre mondiale, premier pilote a franchir le mur du son en 1947 sur un Bell X-1 et figure du film *L'Étoffe des héros* (Philip Kaufman, 1983) est mort le 8 décembre 2020 à 97 ans ••• Le navire océanographique *Pourquoi pas ?* a détecté début décembre par 2 400 m de fond au large de Porquerolles l'épave d'un appareil Aquilon de la flottille 11F qui s'était abîmé

ALAN KARCHMER/EISENHOWER MEMORIAL COMMISSION

UN MÉMORIAL "IKE" À WASHINGTON

David Dwight Eisenhower a été un général 5 étoiles, le commandant en chef des forces alliées en Europe en 1944-1945, et enfin le 34e président des États-Unis (1953 à 1961). Il fut une personnalité américaine majeure du XXe siècle… qui s'est peu à peu effacée d'une mémoire peu amène ces dernières années avec les personnalités de « l'ancien monde ». Mais « Ike » vient de faire un retour en fanfare dans l'espace public avec l'inauguration le 15 septembre dernier d'un diptyque mémorial ouvert en plein cœur de la capitale américaine, Washington. Fruit du travail de l'architecte Frank Gehry et du sculpteur Sergey Eylanbekov, le double monument présente deux scènes emblématiques agrémentées de statues en bronze. D'un côté : Ike en uniforme s'adressant à plusieurs soldats à la veille du D-Day ; de l'autre : Ike président entouré de conseillers, debout devant une carte du monde ; le tout sous le regard d'un jeune Eisenhower assis, observant ce qui sera son incroyable destin. ■ **V.B.**

UN CHARNIER DANS LA VALLÉE DE LA MORT

Plus de 75 ans après sa fin, la Seconde Guerre mondiale continue à livrer ses secrets les plus tragiques grâce à la mémoire de survivants de moins en moins nombreux. Selon les médias polonais, c'est ainsi que grâce aux indications d'un témoin âgé aujourd'hui de 88 ans, David Kobialka de l'académie des sciences de Pologne a pu découvrir un véritable charnier dans la zone surnommée sans équivoque la « vallée de la mort », dans la région de Chojnice, en Poméranie polonaise. Selon les archives, au printemps 1945, des commandos appartenant à la Gestapo et à la police allemande y ont massacré en deux fois environ 600 détenus évacués de la prison de Bydgoszcz parmi lesquels des membres de la résistance intérieure polonaise. Le site révèle des restes humains affleurant à quelques centimètres sous le sol, fragments d'os ou de dents, ainsi que des effets personnels et de nombreuses balles calibre 7,65 mm de pistolets Walther PPK de la police et 9 mm parabellum de Luger P08, un calibre de guerre, ne laissant guère de place au doute quant au mode opératoire employé : dans les deux cas, cela signifie que les victimes ont été abattues à bout portant d'une balle dans la nuque. De même, les bidons retrouvés sur place sont le témoin flagrant de la façon dont on a fait disparaître les victimes : par le feu. ■ **V.B.**

en mer en 1960 ; son pilote, Jean Legouhy, disparu à cette occasion, se qualifiait à l'appontage sur le porte-avions HMS *Ark Royal* ••• Le « Penacho », coiffe de plumes et d'or de l'empereur aztèque Moctezuma, vieux de 500 ans et ayant atterri au XVIe siècle dans les collections des Habsbourg, est réclamé à l'Autriche par le Mexique. Problème, cette seule coiffe précolombienne existante est jugée « très fragile » ••• Un message perdu en 1910 par un pigeon voyageur allemand et

LA PROFONDE EMPREINTE D'AL ANDALUS

La découverte d'un cimetière musulman de 4500 tombes à Tauste, entre Saragosse et Tudela, au nord de l'Espagne, vient renforcer notre connaissance fine de l'expansion de l'Espagne musulmane, Al Andalus, au Moyen Âge. L'effondrement en quelques années, au début du VIIIe siècle, du royaume wisigothique ouvre la quasi-totalité de la péninsule ibérique à une occupation musulmane. Mais si cette présence s'ancre fortement dans le sud où elle dure plus de 700 ans, les régions les plus septentrionales, notamment bordant les Pyrénées, au contact des principautés chrétiennes, et notamment franques, sont réputées n'avoir connu qu'une empreinte beaucoup plus marginale et éphémère, disparaissant dès le début de la « Reconquista ». Or, selon Miriam Pina Pardos, responsable de l'étude, l'analyse de 400 tombes, toutes tournées vers le sud-est, en direction de La Mecque, selon le rite musulman, montre une densité et une continuité inattendue témoignant « *d'une forte population musulmane à Tauste dès le début de la présence musulmane en Espagne ; les gens ont vécu ici pendant des siècles* » (VIIIe - XIe siècle). Tauste est (re)conquise par les Aragonais en 1105 et la ville de Saragosse en 1118. ■ **V.B.**

LA *CLAUDIA* ET SON TRÉSOR

Un champ de la région de Kostolac, à l'est de Belgrade, en Serbie, vient d'être le théâtre d'une superbe et rare découverte, en l'espèce le quartier général d'une légion romaine de la période impériale sur le Danube. Si d'autres lieux de ce type sont connus des archéologues et des historiens, la plupart sont situés désormais sous des villes modernes rendant très difficile – si ce n'est impossible – leur étude. Tel n'est pas le cas de l'ancienne Viminacium romaine, dans la province de Mésie, où la *Legio VII Claudia* a stationné entre le IIe et le Ve siècle de notre ère : un centre de civilisation romaine abritant 6000 soldats environnés de 30000 ou 40000 civils. Selon les archéologues Miomir Korac et Nemanja Mrdjic, le camp lui-même est composé de 40 pièces, dont une trésorerie, une place d'armes et une fontaine. *Spina* sur le *scutum*, on a également découvert sur place un trésor de 120 pièces d'argent dont la répartition suggère une perte accidentelle durant une fuite précipitée du lieu, soit lors d'une catastrophe naturelle, soit lors d'une des batailles qui s'y sont livrées. Il faut dire que conquise par les Huns en 440, et par les Avars à la fin du VIe siècle, l'histoire de Viminacium a été très agitée. ■ **V.B.**

REUTERS/MARKO DJURICA

UNIVERSITY OF READING – EL PATIAZ CULTURAL ASSOCIATION

UN SEIGNEUR DE GUERRE TOURNÉ VERS LA TAMISE

Un Anglais passant au détecteur de métal un champ des environs de Marlow, sur la rive de la Tamise à l'ouest de Londres, avait fait en 2018 la découverte inopinée de plusieurs récipients de bronze et fait appel à des experts pour les authentifier. Fouillé depuis par les archéologues de l'université de Reading, le site s'est révélé particulièrement riche, avec cet été une découverte rare, et même jusque-là unique pour cette région : la tombe d'un guerrier anglo-saxon de haut rang du VIe siècle, entouré d'armes, dont une lance et une épée avec un fourreau de cuir. Un personnage puissant selon le Dr Gabor Thomas, responsable des fouilles ; ce qu'atteste, outre le contenu de la tombe, sa posture, dominant ostensiblement le cours de la Tamise, laquelle sert à l'époque de frontière entre divers petits royaumes. C'est là le signe vraisemblable d'un puissant chef de tribu de son époque, mal connue et que la mythologie associe avec celle du roi Arthur. On le surnomme aujourd'hui le « Seigneur de guerre de Marlow ». ■ **V.B.**

évoquant des manœuvres militaires a été retrouvé par des promeneurs en Alsace. Il doit rejoindre les collections du musée du Linge ••• La mort de Daniel Cordier, secrétaire de Jean Moulin pendant la Seconde Guerre mondiale, le 20 novembre dernier, laisse le centenaire Hubert Germain dernier compagnon de la Libération encore en vie ••• Des plongeurs tunisiens ont retrouvé l'épave de l'*Ariane*, un sous-marin français coulé en 1917 par un U-Boot au large du Cap Bon.

CAMERA AU POING

LA PREMIÈRE GUERRE DU HAUT-KARABAGH

Orient compliqué, Balkans impénétrables… Caucase insondable ? La région du Haut-Karabagh a très récemment fait l'objet d'un conflit aussi bref que brutal entre forces azéries et arméniennes. Dernière page en date d'une guerre, civile à l'origine, remontant à la fin des années 1980 et à l'implosion de l'URSS.

Par Vincent Bernard. Photos : Ruben Mangasaryan /Sputnik/AKG.

Trophée de guerre ? Un BMP-1 sans marques apparentes, vraisemblablement pris aux forces azéries, celles-ci l'ayant elles-mêmes hérité de la 4e armée soviétique stationnée en Azerbaïdjan jusqu'en 1992. Ce véhicule blindé de combat d'infanterie conçu dans les années 1960 est armé d'un canon de 73 mm. Le groupe de combattants arméniens vu ici arborant des bandes blanches en signe de reconnaissance a démonté pour l'examiner sa mitrailleuse PKT 7,62 mm de tourelle. On note la présence de nombreuses femmes volontaires au sein des forces arméniennes.

Modernes ou anciens, les armements ne servent évidemment à rien sans les munitions correspondantes, dont la possession des dépôts est un enjeu essentiel au début du conflit. On voit ici des caisses de munitions explosives (HE) pour alimenter le mortier de 82 mm PM-41 en arrière-plan. Bien que de conception ancienne, remontant à la Seconde Guerre mondiale, il s'agit d'une arme d'appui d'infanterie fiable utilisée à l'échelon du bataillon dans l'armée soviétique.

Les armements, souvent anciens mais néanmoins efficaces,proviennent essentiellement des stocks abandonnés par l'armée soviétique.

Pas question de se référer aux uniformes dans cette guerre civile opposant Arméniens du Karabagh et Azéris, pour l'essentiel des civils hâtivement équipés avec les matériels abandonnés par les troupes soviétiques. En haut, l'homme porte un béret pouvant vaguement rappeler le bleu des parachutistes et un fusil d'assaut AK-74 équipé d'un lance-grenade sous canon. En bas, un Arménien observe l'horizon derrière sa « Dushka », vénérable mitrailleuse lourde DShK de 12,7 mm de l'armée soviétique. L'arme a été conçue en 1938 et elle est ici montée sur un vieil affût à roues des années 1930 ou 1940.

CAMERA AU POING

Les combattants, sans grande expérience sur le plan militaire, s'affrontent dans un cadre géographique somptueux.

Repos des guerriers sur une hauteur de la province de Martakert, dont on peut admirer les superbes paysages. La position dominante choisie ici permet d'embrasser la vallée d'un seul regard même si l'on doute de la pertinence d'étendre ainsi sur le sol un drap blanc aisément repérable du ciel. Alors que les Azéris disposent d'une force aérienne conséquente récupérée sur la base de Bakou et le concours de pilotes de l'ex-URSS, l'Arménie et le Haut-Karabagh n'ont hérité d'aucune base aérienne majeure.

Scènes trahissant le manque de formation militaire des combattants ; la photo du haut montre trois miliciens, cigarette aux lèvres, se familiariser avec le mortier d'infanterie de 82 mm. D'un poids de 56 kg, cette puissante arme d'appui peut, suivant l'élévation du tube, tirer jusqu'à une distance de 3 kilomètres. En bas, alors que plusieurs hommes sont en position d'observation, leurs camarades ne semblent pas craindre outre mesure un danger potentiel, à l'instar de la femme debout remplissant consciencieusement le chargeur d'un AK-74.

Les positions sont tenues avec une décontraction et un amateurisme qui trahissent un manque flagrant de formation au combat.

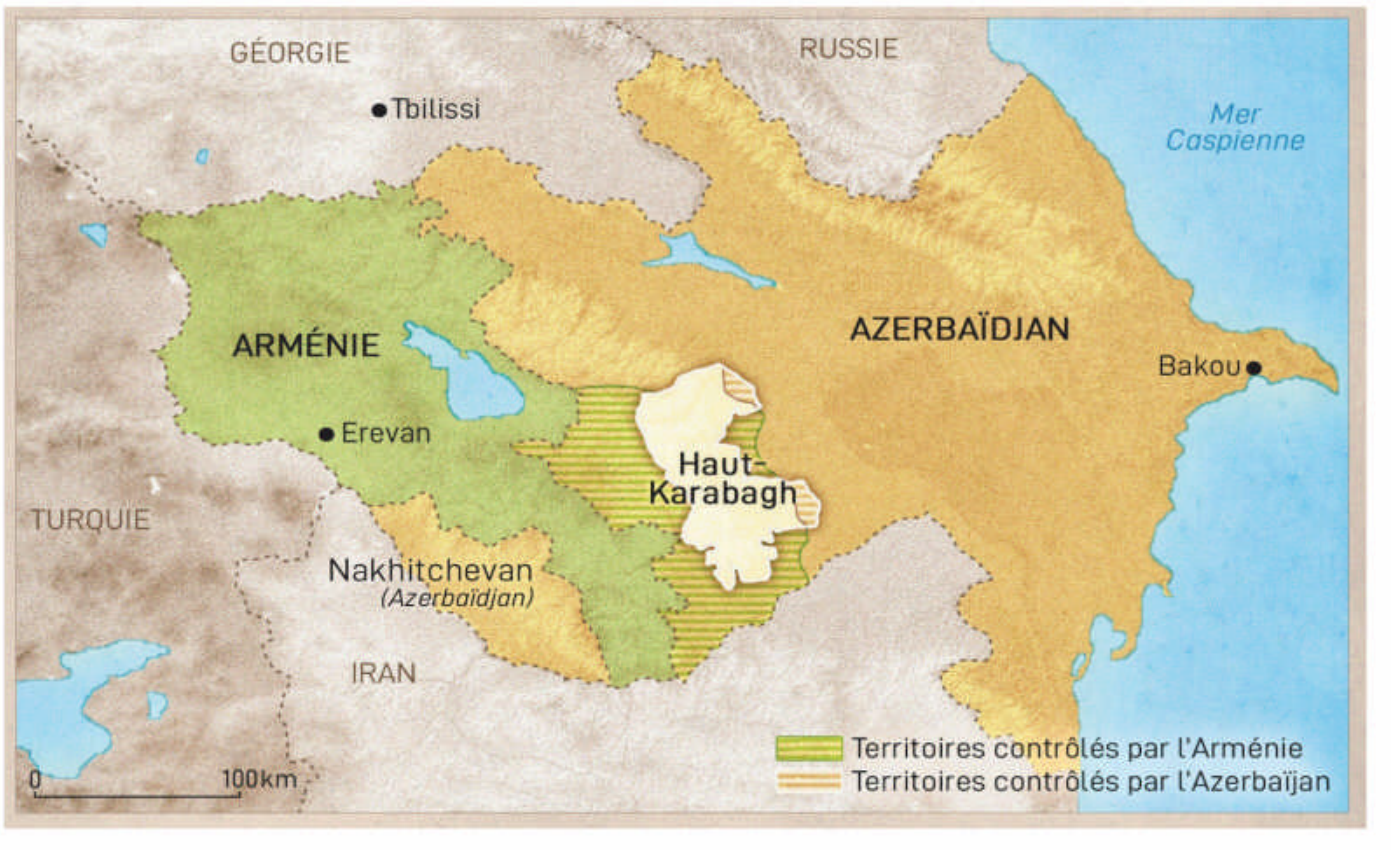
Autre vestige de la Seconde Guerre mondiale tiré des dépôts de l'armée soviétique : un canon antichar ZiS-3 de 76 mm, tracté probablement par un camion ZiL 130, produit à presque 3,5 millions d'exemplaires entre les années 1960 et 1990. En bas, des combattants apparemment mieux équipés que les « locaux » débarquent d'un hélicoptère Mil Mi-8 en livrée civile de l'Aeroflot, la compagnie aérienne d'État de l'ex-URSS. À noter l'étrange petit panier suggérant un ravitaillement en… fraises ?

Malgré 70 ans de communisme, les clivages ethnico-religieux de la région, indissociables du conflit du Haut-Karabagh, n'ont pas disparu. Comptant parmi les plus anciennes régions chrétiennes du monde, la république d'Arménie est enclavée entre l'Azerbaïdjan et la Turquie, deux États musulmans. La Turquie ottomane s'est en outre rendue coupable au début du siècle de nombreux massacres, allant jusqu'à un véritable génocide en 1915-1916 qui a fait disparaître entre un million et un million et demi d'Arméniens.

En 1988, le mur de Berlin n'est pas encore tombé et l'Union soviétique passe encore pour la seconde superpuissance mondiale. Mikhaïl Gorbatchev tente de garder le contrôle de la vague de réformes qu'il a initiée avec sa politique de *perestroïka* et de *glasnost* (transparence). Mais l'Empire se lézarde et parmi les soubresauts internes, le réveil des entités nationales rouvre de vieilles plaies interethniques parmi les populations du Caucase. Le Haut-Karabagh est depuis les années 1920 une région administrative (oblast) autonome à forte majorité arménienne mais rattachée à la RSS (République socialiste soviétique) d'Azerbaïdjan, « bastion de l'orthodoxie communiste » à majorité turcophone. Le Haut-Karabagh n'est relié à la RSS d'Arménie que par un étroit « couloir azéri ». On y compte en 1989 190 000 habitants dont 80 % d'Arméniens (94 % en 1923). La décision des autorités de Stepanakert, capitale de l'enclave, en janvier 1988 de s'ériger en RSS à part entière suscite de violentes réactions. Alors qu'à Erevan, on plébiscite la reconstitution d'une Arménie « historique », Bakou s'y oppose, appuyée par Moscou qui y voit un dangereux précédent pour l'ensemble du Caucase. En février, des émeutes meurtrières ont lieu en Azerbaïdjan provoquant la mort de dizaines d'Arméniens. Les tensions croissent et des affrontements ethnico-religieux éclatent au Haut-Karabagh sur fond de manifestations monstres à Erevan et Bakou, menant à l'exode des populations azéries de Stepanakert et arméniennes de Shousha. Le couvre-feu imposé par l'armée soviétique fin 1988 ne fait que masquer la fièvre.

Dès le 2 septembre 1991, le Haut-Karabagh, précédant l'Arménie (le 23) et l'Azerbaïdjan (18 octobre) proclame son indépendance sous le nom de république d'Artsakh ou NKR. Le 10 décembre, celle-ci est ratifiée à une écrasante majorité par référendum, et le 26 décembre 1991, l'URSS elle-même cesse d'exister. Dès lors, plus rien ne vient s'interposer entre les camps qui multiplient affrontements et exactions, par exemple en février 1992, le massacre de nombreux réfugiés azéris exécutés à un poste frontière arménien de Khodjaly. Militairement, la question essentielle est alors celle de la transmission des matériels aux nouvelles républiques, tandis que cadres et soldats originaires de la région rallient leur camp respectif, dans l'indifférence des troupes issues des autres républiques, pressées de rentrer chez elles. À l'été 1992, l'Azerbaïdjan se taille la part du lion en récupérant la quasi-totalité du matériel de la 4e armée soviétique. Celle de la NKR, organisée en mai et qui comptera jusqu'à 20 000 combattants dont 8 000 volontaires d'Arménie, doit se contenter d'une partie des armements du 366e régiment motorisé de la Garde, saisis lors de son départ de Stepanakert, dont plusieurs dizaines de transports de troupes, et d'une compagnie de chars T-72, ainsi que de la défection des cadres et soldats arméniens de la 23e division.

C'est en juillet 1992, quelques semaines après l'éclatement des hostilités ouvertes pour le contrôle du Haut-Karabagh, que le photographe arménien Ruben Mangasaryan effectue ce reportage dans la région de Martakert, aux côtés des indépendantistes arméniens. Malgré son infériorité matérielle, l'Artsakh soutenu par l'Arménie prend l'avantage sur les forces régulières et les milices locales azéries. Durant l'année 1993, la NKR contrôle presque tout le Haut-Karabagh, mais aussi les territoires azéris jouxtant l'Arménie (*voir carte ci-dessous*). En mai 1994, la médiation russe parvient à faire signer un cessez-le-feu aux deux parties et à mettre un terme à un conflit terriblement meurtrier : plus de 25 000 morts et des centaines de milliers de réfugiés des deux côtés. Conflit « gelé » mais non éteint : l'existence *de facto* de la république d'Artsakh n'est reconnue par aucun pays et, pendant vingt-cinq ans, de nombreux incidents de frontières rappellent la fragilité du *statu quo*. Jusqu'en octobre 2020, où l'Azerbaïdjan, appuyée par la Turquie, a repris au cours d'une nouvelle offensive aussi brève que brutale le contrôle d'une grande partie du Haut-Karabagh. Un nouveau cessez-le-feu imposé par la Russie a depuis fait taire les armes. Pour combien de temps ? ■



STÉPHANE HUMBERT-BASSET

ABONNEZ-VOUS À SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

ET RECEVEZ EN CADEAU LE CHARGEUR SANS FIL

L'OFFRE LIBERTÉ

1 numéro tous les 2 mois
+ 2 hors-série par an
+ la version numérique OFFERTE
+ **en cadeau le chargeur sans fil**

5,95€ SEULEMENT TOUS LES 2 MOIS au lieu de ~~10,50€~~* **-43%**

SANS ENGAGEMENT !

LE CHARGEUR SANS FIL

L'accessoire incontournable pour votre téléphone portable ! Son mode de charge permet le chargement sans fil jusqu'à 2x plus rapidement qu'un chargeur classique.

Caractéristiques :

Puissance 10 W. Design ultra fin. Coque en aluminium ultra légère. 4 petits pieds en caoutchouc anti-dérapant au dos pour sécuriser la base de chargement sur toute surface plane et lisse. Chargeur sans fil avec 1 m de câble micro USB. Compatible avec tous les appareils prenant en charge le chargement Qi.

Photos non contractuelles, le chargeur sans fil est livré sans téléphone. Image : freepik.com

---

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner sous enveloppe affranchie à :

Service abonnements Guerres&Histoire - CS 90125 - 27091 Evreux Cedex 9

Kiosque Mag — Disponible sur kiosquemag.com

1 - Je choisis mon offre d'abonnement et mon mode de paiement :

GH59-2

L'offre Liberté avec hors-séries : **-43%**

☐ GUERRES & Histoire **tous les 2 mois + 2 hors-séries par an + le chargeur en cadeau pour 5,95€ tous les 2 mois** au lieu de ~~10,50€~~*.

Je m'arrête quand je veux. Ce tarif préférentiel est garanti pendant 1 an puis il sera de 7,90€ tous les 2 mois. [1111442]

Je remplis le mandat à l'aide de mon RIB pour compléter l'IBAN et je n'oublie pas de **joindre mon RIB**.

IBAN : _____

Vous autorisez Reworld Media Magazine à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Reworld Media Magazine. Créancier : Reworld Media Magazine 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux. Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479

Dater et signer obligatoirement :

Date : __/__/__

Cette offre est disponible **uniquement en joignant votre R.I.B.** (Relevé d'Identité Bancaire)

L'offre Classique : -27%

1 an - 6 numéros + 2 hors-séries + le chargeur en cadeau pour **46€** au lieu de ~~62,98€~~* . [1111459]

Pour l'offre Classique, **je règle par chèque bancaire** ci-joint libellé à l'ordre de Guerres&Histoire.

Vous souhaitez régler par carte bancaire ?
Rendez-vous sur **www.kiosquemag.com**
c'est rapide, simple et 100% sécurisé !

Kiosque Mag — Disponible sur kiosquemag.com

2 - J'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Nom** : _____

Prénom** : _____

Adresse** : _____

_____

CP** : _____ Ville** : _____

Date d'anniversaire: __/__/____ (pour fêter son anniversaire)

Tél. (portable de préférence): _____ (Pour envoyer un SMS en cas de problème de livraison)

Email : _____

(Pour gérer l'abonnement, accéder aux services numériques et recevoir nos offres promotionnelles.
L'adresse e-mail ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs)

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° Guerres et Histoire à 41,40 € et 2 Hors-série à 15,80 € et des frais de port : 5,78€. **Champs à remplir obligatoirement. Offre réservée en France Métropolitaine valable jusqu'au 31/12/2021. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Responsable de traitement des données personnelles : Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com

Q&R Vos questions à la Une

DENIS PELTIER, FONTAINE-LE-COMTE (86)

La valeur militaire de Wellington n'est-elle pas surestimée ?

Au contraire, on peut avancer que l'historiographie française néglige la valeur militaire de Wellington. Or c'est un excellent tacticien capable de repérer les points forts d'une position comme à Bussaco en 1810, de gérer les situations de crise en redéployant ses forces comme à Fuentes de Onoro en 1811, ou de profiter des erreurs de son adversaire pour l'attaquer en flagrant délit de manœuvre comme à Salamanque en 1812. Wellington est également un stratège talentueux. Sa défense du Portugal en 1810 grâce aux fortifications de Torres Vedras et son offensive de 1813 qui libère l'Espagne démontrent sa maîtrise de la gestion complexe des opérations, fondée sur une planification rigoureuse et des renseignements fiables. Surtout,

Wellington est un « général politique » qui façonne la grande stratégie de l'Angleterre. Il persuade ses dirigeants de mener une guerre d'attrition en Espagne et surmonte les tensions permanentes avec ses alliés ibériques pour les conduire à la victoire. À Waterloo (*ci-dessus*), il décide de faire face à Napoléon car il mise sur l'arrivée de Blücher et sa décision provoque une bataille décisive qui clôture vingt ans de guerre ! **S. Béraud**

Le mot : « point culminant »

Le terme est inventé par Clausewitz, qui le présente dans la dernière partie de son ouvrage *De la guerre*, Livre VII, chapitre V. Il désigne le moment où les forces de l'attaquant, qui ne cessent de décliner, deviennent inférieures à celles du défenseur. Alors, écrit le penseur prussien, « *au-delà de ce point, la marée se retourne et le contrecoup survient* ».

NARA – DR – GETTY IMAGES

SAM OZIEL, PARIS (75)

Combien de soldats confédérés ont-ils été capturés par ceux du Nord ? Comment ont-ils été traités ?

Le Nord comptabilise 464 000 prisonniers confédérés pendant la guerre, mais une grande partie provient des redditions en masse de la fin du conflit au printemps 1865 (25 000 avec le général Lee, 80 000 avec le général Johnston, etc.) ; ceux-là sont immédiatement libérés « sur parole », c'est-à-dire signent un document qui les engage à ne pas reprendre les armes avant d'être officiellement « échangés » contre un contingent équivalent de soldats adverses (ils sont traités comme espions et exécutés si repris les armes à la main avant ce terme). Ces libérations sur parole sont aussi la norme au début du conflit, de 1861 à 1863, via des accords entre les deux camps. C'est le Sud qui provoque la rupture en refusant de traiter les soldats noirs comme des prisonniers de guerre ordinaires. C'est donc surtout entre 1863 et 1865 que fonctionnent les grands camps de détention. On estime à environ 215 000 le nombre de confédérés qui y sont internés à un moment ou un autre du conflit, dont 26 000 meurent (environ 12 %). Par comparaison, 195 000 Nordistes connaissent les prisons du Sud, dont 30 000 morts, environ 15 %. Ces moyennes masquent dans les deux camps de fortes disparités : le célèbre et sinistre camp à ciel ouvert d'Andersonville, en Géorgie, voit mourir plus d'un quart de ses 42 000 prisonniers nordistes ; il a son équivalent au Nord dans la prison insalubre d'Elmira, dans l'État de New York (25 %, de mortalité sur 12 000 prisonniers). Pour l'essentiel, il s'agit de victimes d'épidémies imputables aux conditions sanitaires épouvantables, aggravées, surtout dans le cas du Sud, par la chaleur estivale et le manque de ravitaillement. Tous les survivants sont relâchés au printemps 1865. **V. Bernard**

GAUTHIER MARY, BRUXELLES (BELGIQUE)

Lors de la Grande Guerre, quels ont été les motifs de la participation du Portugal et du Siam à l'Entente ?

Les « petites nations » ont souvent suivi une grande puissance et l'Entente en est la principale bénéficiaire. Neutres jusqu'en avril 1917, de nombreux pays d'Amérique latine déclarent la guerre à l'Allemagne dans le sillage des États-Unis en 1917. De même, le Siam (la Thaïlande actuelle), misant sur une victoire des Alliés, entre en guerre en juillet 1917 ; en contrepartie, à l'instar de la Chine, le royaume espère une révision des traités inégaux imposés par la France et la Grande-Bretagne avant la guerre… sans pour autant obtenir une plus grande affirmation de sa souveraineté en 1919. Le Portugal est aussi un suiveur. En mars 1916, quand Londres lui demande d'arraisonner les navires allemands ancrés dans ses ports, Lisbonne ne tergiverse pas, au nom de leur alliance traditionnelle. Dans la foulée, l'Allemagne déclare la guerre au Portugal. Les questions coloniales entrent aussi en jeu : la défense de l'*Ultramar português* est la principale préoccupation du gouvernement portugais. Ce dernier n'a pas digéré la défaite de ses soldats face aux Allemands à Naulila en Angola le 18 décembre 1914, succès dont l'Allemagne ne tire aucun bénéfice. Par ailleurs, un corps expéditionnaire portugais (*photo*) combat brièvement sur le front de l'ouest, ce qui le distingue là encore des autres « petites nations ». **M. Bourlet**

Des soldats improvisent un abri pour Turenne, endormi à la veille de la bataille de Turckheim le 5 janvier 1675. Tableau de Charles-Jacques Lebel présenté au salon de Paris en 1817.

AKG

JEAN-PHILIPPE HALTER, STRASBOURG (67)

La mémoire alsacienne est divisée sur Turenne : on lui reproche le massacre de Turckheim (1675). La recherche historique corrobore-t-elle ce fait ?

Turckheim subit bel et bien pillage et exactions après l'entrée de l'armée de Turenne dans la ville avant la bataille du 5 janvier 1675. Elle faisait partie des dix villes libres impériales d'Alsace. Au sein de la province annexée par la France suite aux traités de Westphalie (1648), ces villes constituaient des enclaves reconnaissant l'autorité du Saint-Empire, bien qu'elles fussent obligées de ne pas entraver les droits souverains du roi de France dans le reste de l'Alsace, en vertu de l'article 87 du traité de Münster. S'il était donc logique que Turckheim eût soutenu les opérations militaires impériales contre les Français en Alsace, elle n'en avait pas moins transgressé la clause de respect de la souveraineté française dans la province. Avant la bataille, la ville, qui abritait des troupes brandebourgeoises (*voir* G&H *n° 52, p. 83*), avait tiré un coup de mousquet vers l'armée de Turenne, qui trouva ensuite porte close. Sous les ordres de Tilladet, les soldats enfoncèrent la porte à coups de hache et 500 soldats (grenadiers, dragons, mousquetaires) se jetèrent dans la ville. Le pillage commença-t-il avant ou après la bataille ? Difficile à dire. Quoi qu'il en soit, sa description, dans l'*Histoire de l'abbaye de Munster* de Dom Calmet (1672-1757), est assez classique, rappelant le sac de Tirlemont en 1635 par les Franco-Hollandais. Ce genre de violences de guerre était alors des plus ordinaires.

Les souffrances de Turckheim durèrent toutefois autant que l'armée royale s'y trouva. Les registres paroissiaux attestent d'une surmortalité inhérente à la présence desdits gens de guerre, le XVII^e^ siècle n'ayant pas volé sa réputation de « siècle de fer ». Le 20 janvier, Turenne avait quitté l'Alsace pour la Cour où il resta jusqu'à la nuit du 20 au 21 mai, et les périodes de surmortalité correspondent à son absence. Le nombre de morts est difficile à établir, en raison d'une lacune dans les registres paroissiaux entre le 6 janvier et le 10 février, ainsi que l'explique Moritz Gerber dans son ouvrage *Turenne. Héros ? Criminel de guerre ?* (2018), compilation de documents à charge (non sans quelques maladresses et anachronismes, notamment quant à la notion de « crime de guerre ») mais non dénuée d'intérêt, loin de là. De plus, une partie des habitants avait fui à Colmar, qui enregistra également une surmortalité.
La mémoire locale des exactions resta forte à Turckheim, annexée par la France suite au traité de Nimègue, qui mit fin à la guerre de Hollande. Il n'est donc pas étonnant de trouver l'évocation de la bataille et du pillage de la ville dans un article du Colmarien Charles Gérard, publié en 1851 dans la *Revue d'Alsace*. Ledit article fut ensuite reproduit dans une brochure imprimée à Colmar… en 1870. ■ **Fadi El Hage**

SZ PHOTO/BRIDGEMAN – US AIR FORCE – HANK WALKER/THE LIFE PICTURE/GETTY IMAGES

BENJAMIN PIPROT, AMIENS (80)

Le film *Au revoir là-haut* commence par une attaque frontale française désordonnée. S'agissant de la fin de la guerre, est-ce une vision exacte ?

La scène d'ouverture, inspirée des *Sentiers de la Gloire* de Kubrick (1957), rassemble tous les clichés relatifs au combat pendant la guerre : assaut désordonné, baïonnette au canon, officier sanguinaire, etc. Une vision éloignée de la réalité du combat en 1918. La scène se déroule le 9 novembre 1918, à un moment où les offensives sont pourtant rares, même si l'on meurt encore au front. Ainsi, du 9 au 11 novembre 1918, la 163e division d'infanterie attaque dans la Meuse : mais dans cette ultime offensive, précipitée et mal organisée, les fantassins n'attaquent pas par vagues successives, baïonnette au canon, comme dans le film. L'armée ne dispose plus des effectifs pour le faire ! La baisse des effectifs a notamment contribué aux profondes mutations de l'infanterie à partir de 1916 (organisation, emploi tactique, équipement, armement).

Après quatre ans de guerre, le fantassin de 1918 est instruit pour mener des missions variées (coups de main, embuscades, combats « interarmes », etc.) et utiliser une vaste gamme d'armes, allant du poignard au lance-flammes en passant par les fusils-mitrailleurs ou les mortiers. Dernière chose surprenante : le rôle du lieutenant, qui de sa propre initiative et sur un claquement de doigts, désobéit aux ordres, ordonnant un assaut frontal qui mobilise plusieurs centaines d'hommes et embrase le front ! En 1918, un lieutenant commande une section voire une compagnie et il obéit aux ordres. *Au revoir là-haut* (Albert Dupontel, 2017, d'après le livre de Pierre Lemaître, *photo ci-dessus*) illustre un des travers du cinéma de guerre français, qui s'affranchit de l'histoire des armées et du combat. ■ **M.B.**

YANN DERVAL (POLYNÉSIE FRANÇAISE)

Que devenaient les prisonniers de guerre juifs alliés et soviétiques, pendant le dernier conflit mondial ?

Leurs destins ne sont en rien comparables, mais ce qui frappe avant tout, c'est l'absence d'études sur cette question. Les prisonniers de guerre alliés repérés comme juifs sont parfois isolés de leurs camarades dans une baraque spéciale, parfois soumis à des vexations, et l'antisémitisme est encouragé chez leurs compagnons de captivité. Si la séparation est avérée dans quelques camps pour Français (*ci-dessous*), il n'est pas certain que ce soit arrivé chez les Américains et dans les camps réservés aux membres du Commonwealth. Même dans les camps pour Français, les colis de la Croix-Rouge continuent, vaille que vaille, à parvenir aux « KG » juifs et, globalement, leur traitement demeure correct. Cela ne doit rien, bien entendu, à un adoucissement de l'idéologie nazie, et tout à la crainte de complications avec la Croix-Rouge et avec des représailles contre les prisonniers allemands détenus par les Alliés. Pour les soldats juifs de l'Armée rouge, il n'est pas question de détention : l'exécution est immédiate. Périodiquement, des « peignages » ont lieu afin de voir si des Juifs ne sont pas dissimulés parmi les Russes, Ukrainiens et autres nationalités de l'Union soviétique. On estime à 80 000 le nombre de soldats soviétiques juifs exécutés sommairement. Les Allemands ne mènent pas la même guerre à l'ouest et à l'est. ■ **J. L.**

Vos questions à la Une

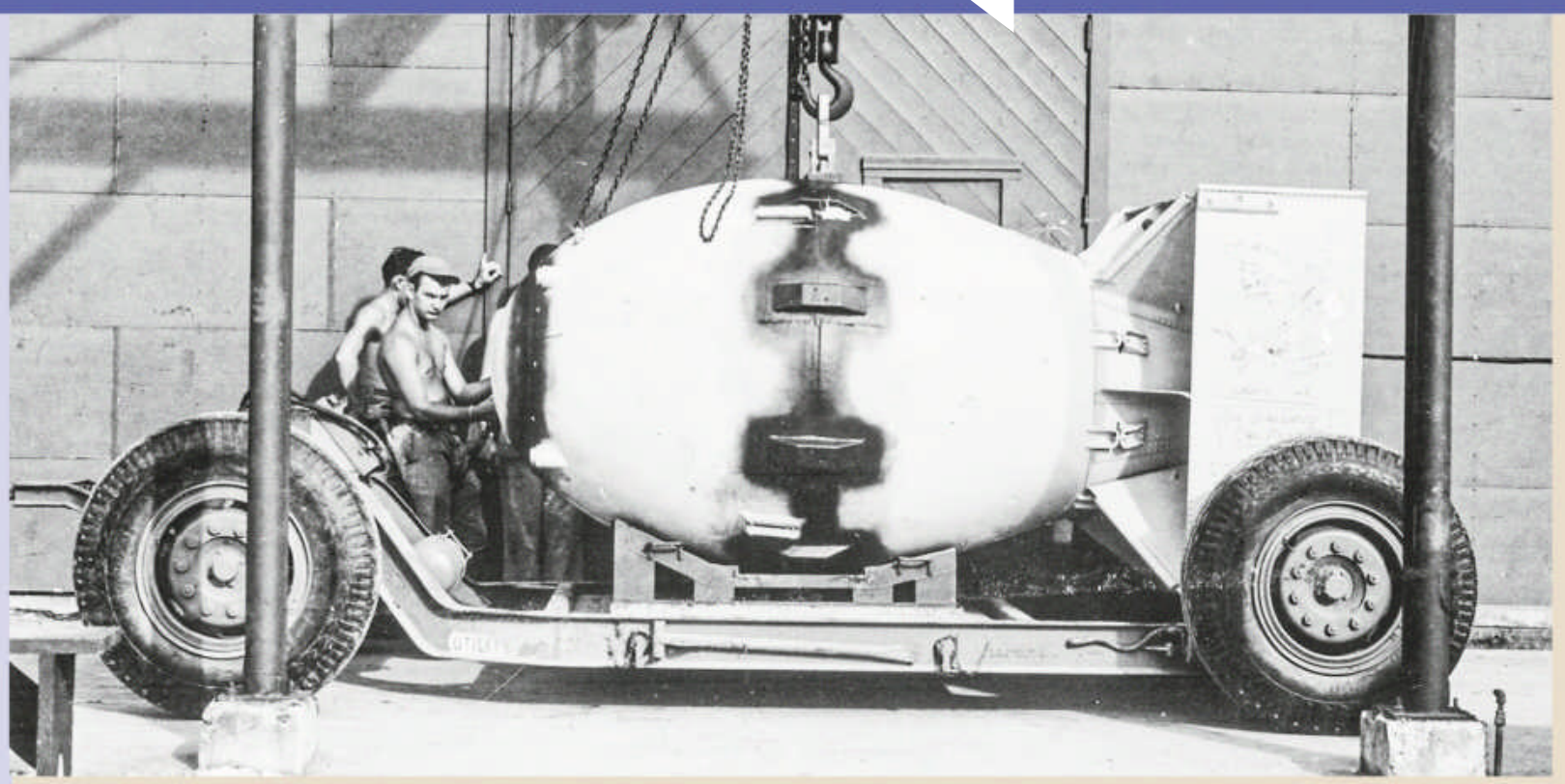
ENVOYEZ VOS QUESTIONS à courrier.SVGH@reworldmedia.com ou déposez-les sur www.facebook.com/guerresethistoire

Q&R

IGOR GEILLER, LYON (69)

Le débarquement d'Incheon a été un succès majeur pour les forces de l'ONU au début de la guerre de Corée. Pourquoi n'y a-t-il pas eu d'autres opérations similaires ?

Un second débarquement de ce genre était prévu sur le côté N-E, au-delà du 38e parallèle, pour la 7e division US, dont les éléments commencent à embarquer à Pusan le 14 octobre 1950. L'opération est annulée par l'attaque surprise des Chinois sur le Yalu, le 25 octobre. Deux divisions sont néanmoins encore acheminées par voie de mer à Wonsan et à Iwon, les 26 et 29 octobre, ces deux points ayant été préalablement capturés par voie terrestre. L'impact dévastateur de l'attaque chinoise fixe le corps de bataille américain par des combats frontaux, tandis que l'Armée populaire, avertie par le précédent d'Incheon (*ci-dessous*), s'installe dans les ports de Corée du Nord. Dès lors il n'est plus question de débarquement sur les arrières. Le Xe corps est même contraint de rembarquer en catastrophe à Hungnam à partir du 11 décembre. Dès le début de 1951, le commandement américain comprend que l'affaire va se clore par un match nul. Relancer l'offensive par une manœuvre navale longue et complexe n'entre plus dans ses vues. **J. L.**



CLAUDE BAUDOUX, MARCHIN (BELGIQUE)

Si les Japonais n'avaient pas capitulé le 15 août 1945, les Américains pouvaient-ils lancer rapidement une 3e bombe ?

On a longtemps cru que les attaques atomiques des 6 et 9 août étaient les seules prévues et les seules possibles à brève échéance. En réalité, des échanges entre responsables militaires et civils du projet Manhattan montrent que non seulement un 3e mais peut-être même un 4e bombardement atomique étaient possibles. Résumons : mi-juillet 1945, il existe en tout et pour tout trois bombes atomiques. *Gadget*, utilisée pour l'essai de Los Alamos ; *Little Boy* et *Fat Man (ci-dessus)*, envoyées en pièces détachées à Tinian pour être lâchées sur le Japon. Seule *Little Boy* est à l'uranium, un « pétard » au fonctionnement si simple qu'aucun essai n'est requis, mais dont la production de combustible enrichi est lente. Les deux autres sont au plutonium : leur mécanisme est beaucoup plus complexe mais le combustible est disponible en plus grande quantité. Il en reste même un stock suffisant pour obtenir une quatrième bombe en quelques jours. De plus, la production étant désormais lancée, les responsables du projet Manhattan prévoient de sortir au moins trois bombes par mois, deux au plutonium et une à l'uranium, sans compter que Robert Oppenheimer propose déjà un nouveau type de noyau « mixte » susceptible d'accélérer encore la cadence. C'est le président Truman qui le 10 août fait suspendre l'envoi imminent à Tinian du noyau d'une deuxième « *Fat Man* », mais les discussions au sommet se poursuivent. Certains (Spaatz) plaident pour un bombardement atomique de Tokyo, ou au moins de sa baie, dès que possible ; d'autres (LeMay) demandent l'installation d'infrastructures d'assemblage des bombes directement à Okinawa, en vue d'une utilisation intensive lors de l'invasion du Japon prévue à l'automne. Face à l'absence de réaction japonaise, on évoque un 3e bombardement atomique à partir du 19 août, et si possible encore un autre avant la fin du mois, puis de continuer au fur et à mesure de la disponibilité des ogives. Premières cibles désignées : Yokohama, Kokura, Niigata et peut-être (mais Truman s'y est opposé jusque-là) l'ancienne capitale impériale, Kyoto. C'est le discours impérial du 15 août annonçant la reddition du Japon qui vient couper court à ces spéculations. **V. B.**

La citation

« Tant que je n'ai pas abattu l'adversaire je peux craindre qu'il m'abatte. Je ne suis pas mon propre maître car il me dicte sa loi comme je lui dicte la mienne. »

Clausewitz, *De la guerre,* Livre premier, chapitre IV, 1832.

DOSSIER

SAXONS CONTRE VIKINGS

LA GENÈSE DE L'ANGLETERRE

Pendant que les Francs installent en Gaule un pouvoir centralisé, les Anglo-Saxons, leurs cousins germains, mettent en place des royaumes concurrents dans l'île de Bretagne abandonnée par l'Empire romain. L'unification de ces belliqueuses principautés va se faire grâce à deux catalyseurs : les Vikings, contre qui la maison de Wessex fédère l'effort libérateur, puis les Normands, prédateurs opportunistes.

IMAGE TIRÉE DE LA SÉRIE TV *THE LAST KINGDOM* (BBC, 2015)

La relation entre Anglo-Saxons et Vikings ne se résume pas à la lutte à mort décrite dans la série *The Last Kingdom*. Les deux peuples partagent des origines et une langue très proches, ce qui facilite les relations et l'intégration réciproque. Si le vieux norrois a laissé environ 2 000 mots à l'anglais moderne, il a plus changé la langue qu'il ne l'a remplacée, souligne ainsi l'historien Nicholas Higham.

DOSSIER

QUAND LA BRETAGNE DEVIENT ANGLETERRE

On en sait fort peu, faute de sources, sur l'intervalle qui sépare le départ des légions romaines de l'émergence d'une mosaïque de royaumes anglo-saxons christianisés au VIe siècle. Seule certitude : il y a eu du sang, de la sueur et des larmes ! Et les Vikings, larrons invités tardivement à la fête, ne sont pas les seuls responsables.

Par Pierre Grumberg

« *Débrouillez-vous !* » Ainsi répond en 410 Honorius à ses sujets bretons* qui se plaignent du départ non remplacé des légions romaines, expédiées en 407 sur le continent pour barrer la route aux envahisseurs germaniques. L'empereur, il est vrai, est coincé dans Ravenne par Alaric le Wisigoth, qui a envahi l'Italie et pillé Rome. Les ravages des Pictes et des Scots dans la lointaine île du Nord lui importent peu… Laissées seules, les élites dirigeantes bretonnes vont donc faire ce que l'Empire a toujours fait pour resserrer les rangs de ses armées : recruter des mercenaires. Selon la légende racontée par les moines Gildas et Bède, Vortigern, roi émergé du chaos qui suit le retrait de Rome, met le doigt dans l'engrenage en appelant à la rescousse les Saxons Hengist et Horsa. Floués, les deux frères se révoltent et l'affaire finit en bataille rangée, à Aylesford, dans le Kent. Vortigern y perd son fils, Horsa y perd la vie. Mais Hengist, vainqueur, y trouve un domaine dont personne ne le délogera. Ainsi naît l'*Engla Lond* – la terre des Angles, peuple frère des Saxons susnommés et souvent confondu (*voir encadré ci-dessous*). C'est du moins ce que dit la légende.

Dans la réalité, on ignore à peu près tout du déroulement de l'invasion saxonne. Le plus probable est que des guerriers germaniques sont bien appelés en Bretagne au IVe siècle, peut-être dans les années 360, comme *foederati*, troupes auxiliaires de Rome. Là, ils profitent des territoires, et de la prospérité qui suit le départ des légions et surtout des collecteurs d'impôts, pour inviter d'autres guerriers, leurs familles, leurs clans… Et s'imposent à la faveur du vide provoqué par une vaste crise économique et alimentaire, aggravée par la peste de Justinien et un changement climatique.

La migration a-t-elle été soudaine, massive et suivie d'un nettoyage ethnique, comme le suggère la quasi-absence de vestiges et de noms de lieux romano-bretons dans le Sud-Est de l'Angleterre ? Ou bien au contraire s'est-elle limitée à l'intrusion d'une petite élite de guerriers, épousés (au sens littéral) avec langues et coutumes par des populations locales soucieuses de retrouver un rang socio-économique avantageux ? Le débat penche plutôt en faveur de la seconde hypothèse, ou au moins une combinaison des deux, avec des variations régionales. Selon l'archéologue allemand Heinrich Härke, environ 100 000 à 200 000 migrants auraient rejoint un million d'indigènes, soit un apport de 10 à 20 % étalé en gros sur un siècle (450-550). Avec un maximum de 2000 migrants par an en moyenne, compatible avec une modeste flotte de 50 à 100 bateaux répartis sur un vaste littoral courant des bouches du Rhin à la Baltique, on est loin du raz-de-marée.

Migration ou invasion

Même si Gildas mentionne un obscur chef romano-breton appelé Ambroise Aurélien – sans doute la figure sur laquelle se fonde la légende d'Arthur –, qui aurait défait les intrus vers l'an 500 au mont Badon, quelque part dans le Sud de la Bretagne, tout l'Est de l'île est de fait passé sous contrôle germanique au VIe siècle. À la différence de ce qui se passe en Gaule, où Clovis contrôle seul un vaste royaume au tournant du VIe siècle, le processus de cristallisation du pouvoir est plus anarchique et plus long outre-Manche. Là encore, les sources sont très peu nombreuses, et tout tourne autour du récit livré par Bède le Vénérable au début du VIIIe siècle. D'un ensemble de chefferies émergent tout de même au début du VIIe siècle sept royaumes : Kent, Essex, Sussex, Wessex, Mercie, Est-Anglie et Northumbrie, réunis sous l'appellation d'« Heptarchie ». Quant aux Bretons non-assimilés, ils migrent à leur tour vers l'Armorique gauloise ou fondent leurs propres principautés dans l'Ouest, en Cornouaille et dans l'actuel pays de Galles.

L'histoire de l'Heptarchie ressemble à celle d'*Astérix et les Goths*, en moins drôle et en plus sanglant, où chaque royaume prend à son tour l'ascendant sur ses voisins, sur fond de reconquête d'un christianisme ébranlé par le naufrage romano-breton. Émerge en premier le Kent

Le moine breton Gildas (v.500-v.570) est l'auteur d'un ouvrage appelé *De Excidio et Conquestu Britanniae* (« *De la ruine et de la conquête de la Bretagne* »), dont le premier manuscrit est une copie du XIe siècle. Il y décrit l'arrivée des Anglo-Saxons comme une punition divine. Ce texte, brûlot religieux peu soucieux d'historicité, est une des très rares sources sur la période. Gildas finit sa vie en Armorique, où il fonde l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys (Morbihan).

→ Les Anglo-Saxons, trois peuples pour une double appellation

Qui sont-ils donc, ces Saxons, Angles et Jutes qui viennent s'installer outre-Manche ? Des Germains, avant tout, peuples des rives de la mer du Nord allant des bouches du Rhin à l'actuel Jutland danois. Païens adeptes des religions germaniques, tous parlent des dialectes très proches de la langue de Beowulf, le grand poème épique qui marque la naissance de la littérature anglo-saxonne. Excellents navigateurs comme leurs voisins danois, ces gens vivent de pêche et de piraterie, filière classique menant à la guerre, dans laquelle ils excellent. Charlemagne en sait quelque chose, qui mettra plus de trente ans à les mater (*voir* G&H *n° 29, p. 50*). Comme leurs cousins germains, les grands nobles saxons réunis en *witanagemot* élisent leurs rois. Si les Britanniques font parfois remonter leur tradition parlementaire à cette « assemblée des sages », il ne s'agit nullement de démocratie. Le pouvoir reste en effet un privilège lié à la naissance. L'*Ætheling* (prince) et l'*ealdorman* (administrateur-chef de guerre attaché à un territoire) précèdent le *thegn* de moyenne noblesse et le *ceorl*, propriétaire terrien libre, qui exploite serfs et esclaves sans droits. Chaque tête a son prix fixé, le *wergeld*. On retrouve chez tous les peuples germaniques, Francs et Scandinaves compris, ce dédommagement versé à la famille d'un défunt par celui qui l'a tué. C'est une façon comme une autre de limiter les vendettas. Le prix des indigènes étant inférieur à celui des envahisseurs, on comprend pourquoi les premiers ont eu intérêt à s'assimiler… Autre coutume importante : en cas de besoin, roi et *ealdormen* peuvent lever le *fyrd*, milice régionale d'hommes libres et base des armées anglo-saxonnes. ■

CARTES : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

L'HEPTARCHIE, VERS L'AN 800

Alors que Charlemagne coiffe la couronne impériale à Rome, le territoire de la proto-Angleterre est partagé entre sept royaumes anglo-saxons – l'Heptarchie : Northumbrie, Est-Anglie, Mercie, Essex, Kent, Sussex et Wessex. Rejetés vers l'ouest, les Celtes ont fondé leurs propres royaumes – et colonisé en partie l'Armorique. À la frontière du pays de Galles, la « Digue d'Offa », levée de terre de 240 km de longueur et 20 m de hauteur, a été construite par le roi du même nom (757-796) pour protéger la Mercie des incursions.

d'Æthelbert (règne : v.590-616), premier roi saxon baptisé en 601 sous l'influence de Berthe, sa pieuse épouse mérovingienne – l'archevêché de Canterbury leur doit son actuelle suprématie sur l'Église. Puis vient le bref tour de l'Est-Anglie de Raedwald (v.599-v.624), auquel succède la Northumbrie d'Edwin (616-632 ou 633). Ce dernier tombe sous les coups de Penda de Mercie (v.626-655), allié au roi gallois de Gwynedd, Cadwallon ap Cadfan. La fin de la christianisation du pays (l'île de Wight étant la dernière à se convertir en 686) n'arrête en rien l'effusion de sang. Si Penda est tué à son tour par les Northumbriens, ses successeurs maintiennent une domination à éclipse avant qu'Offa (757-796) ne s'assure en 764 de tout l'Est de l'île. Après quelques remous matés sévèrement, ce grand souverain entreprend de briser le dernier royaume résistant au sud de la rivière Humber : le Wessex, qui s'incline finalement en 802.

Les Merciens attaquent

Les Merciens ont-ils gagné ? Non pas, car Ecgberht, roi de Wessex, revient de son exil chez Charlemagne. Il guerroie contre les Bretons de l'Ouest quand Beornwulf, lointain successeur d'Offa, lui tombe dans le dos en septembre 825 à Wroughton (*voir carte ci-contre*). Mal lui en prend, car les milices du Wessex font un massacre. Sur sa lancée, Ecgberht conquiert la Mercie et les royaumes de l'Est, puis soumet en 829 la Northumbrie : il est ainsi le premier souverain saxon à (plus ou moins) contrôler l'Heptarchie en entier. Le Wessex a-t-il gagné ? Que nenni. Car les royaumes soumis se rebellent, tandis que de nouveaux et dangereux larrons font irruption : les Vikings (*voir encadré p. 37*).

Les pirates nordiques marquent leur entrée officielle dans l'histoire d'Angleterre en 793, quand ils ravagent l'abbaye northumbrienne de Lindisfarne. Ce n'est qu'un avant-goût. Enhardis par ces premiers succès, les Vikings

WESSEX VS DANOIS, VERS 880

Vainqueur à Ashdown en 871 puis à Edington en 878, Alfred de Wessex bloque les Danois et signe avec leur chef Guthrum un accord qui leur octroie un vaste territoire couvrant tout le Nord-Est de l'Angleterre, le « Danelaw ». L'accord est provisoire : les rois de Wessex se lancent dans la reconquête des territoires saxons, une fois l'ennemi bloqué par un réseau de forts (*burhs*, *voir p. 40*). Alfred récupère ainsi Londres en 886 et ses successeurs parachèvent l'unification de l'Angleterre au milieu du Xe siècle.

Découvert en 1939 à Sutton Hoo (Suffolk) et attraction du British Museum, ce magnifique casque (ici, un fac-similé) aurait appartenu à Rædwald, roi anglo-saxon d'Est-Anglie mort vers 624. Superbe témoignage du savoir-faire des artisans anglo-saxons, il s'agit d'un casque d'apparat pesant 2,5 kg et combinant bronze, fer, argent, étain et or, avec incrustations de gemmes.

BRITISH MUSEUM – INFOGRAPHIE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

déferlent sur l'Est britannique en vagues toujours plus nombreuses et plus persistantes. En 835, un raid d'ampleur sans précédent vise l'embouchure de la Tamise. En 850, les envahisseurs se fixent pour la première fois en terre anglaise. En 865, surtout, une « grande armée païenne » (c'est-à-dire un petit millier d'hommes) débarque, commandée par deux demi-frères, Halfdan et Ivar Ragnarsson (dit le Désossé), fils d'un mythique roi scandinave, Ragnar Lodbrok (« braies velues »). C'est une invasion en règle qui fait tomber la Northumbrie en 867, l'Est-Anglie en 869, la Mercie en 877… Seul résiste le Wessex, sous la poigne d'un chef d'exception.

Bonjour Alfred

Petit-fils d'Ecgberht né en 848 ou 849, Alfred de Wessex a, outre-Manche, la réputation d'un Charlemagne : un intellectuel pieux, promoteur de l'enseignement en langue locale et non plus en latin, législateur avisé et, aussi, talentueux général. Le jeune prince fait ses premières armes dès 868 aux côtés de son royal aîné, Æthelred, avant de coiffer la couronne à la mort de celui-ci en avril 871. La fortune des armes, dont s'inspire la série TV *The Last Kingdom* (2015), est très variable, et Alfred a beaucoup de chance de réchapper en janvier 878 à la prise traîtresse de la place de Chippenham où il a fêté Noël. Caché à Athelney, dans les marais du Somerset, il convoque ses ultimes *fyrds* (*voir encadré p. 34*) pour un combat au *finish*, qu'il remporte en mai à Edington (*voir p. 44*). Alfred bloque ainsi l'invasion et force son adversaire, Guthrum, à se convertir et à partager le pays. Le Wessex garde la main sur le Sud et la Mercie occidentale. Les Danois conservent l'Est-Anglie, la Mercie orientale et la Northumbrie sous l'appellation de Danelaw.

Convaincu que l'accord ne tiendra guère, Alfred fait construire alors, grâce à une levée d'impôts là encore très moderne, une marine et une série de fortifications avec garnison, les *burhs* (*voir encadré p. 40*), associée à une alliance matrimoniale avec la Mercie. Une nouvelle invasion étant ainsi bloquée en 891, Édouard (*Eadweard*, 899-924), fils et successeur d'Alfred mort en 899, entame la reconquête, ajoutant ainsi l'Essex à la couronne en 913. Son fils Æthelstan (924-939) intègre la Northumbrie au domaine et se fait sacrer, le premier, *rex Anglorum* (roi des Anglais) en 937.

La domination des héritiers d'Alfred reste fragile : le Nord reste âprement disputé par les Scandinaves et les

Le moine northumbrien Bède dit « le Vénérable » (v.673-735) termine en 731 une monumentale *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*), principale source sur la naissance de l'Heptarchie anglo-saxonne vue à travers un prisme religieux. Ses méthodes et sa capacité à tirer le meilleur de sources rares et problématiques en font un authentique historien, une source unique sur la période.

WESSEX, ROIS DE LA PREMIÈRE DYNASTIE

Après les fondateurs Ecgberht et Æthelwulf, c'est surtout Ælfred (ou Alfred), le grand vainqueur des Danois, qui fait du Wessex la puissance dominante en Angleterre. Ses successeurs ne déméritent pas, notamment son fils Eadweard (Édouard) et sa fille Æthelflaed, devenue « Dame de Mercie » en épousant Æthelred. Autour de l'embryon formé par les deux royaumes, l'Angleterre s'agglomère jusqu'à l'unification officiellement réalisée par Æthelstan, premier « roi des Anglo-Saxons » en 924.

Écossais jusque dans les années 950. Autour du noyau solide Wessex-Mercie soudé par la lutte contre les Danois se forme cependant une entité politique cohérente, relativement bien administrée selon des principes en partie empruntés aux Carolingiens. C'est que le « royaume des Anglais » communique activement, grâce notamment à une politique matrimoniale qui lui permet de peser sur le continent. En 937, Æthelstan contribue ainsi à replacer sur le trône le roi exilé de Francie occidentale, son neveu Louis IV (fils d'Eadgifu, une princesse de Wessex). Sous l'excellent législateur et réformateur ecclésiastique qu'est Edgar (959-975), l'*Engla Lond* profite d'une rare période de paix qui vaut au roi le surnom de « Pacifique ». C'est compter sans la congénitale tendance des Anglo-Saxons à s'entre-quereller… Quand Edgar meurt en 975, à 32 ans seulement, s'ouvre une crise terrible (*voir p. 46*) qui va changer radicalement le destin de la maison de Wessex. Et donnera aux Danois, pratiquement boutés hors d'Angleterre, l'occasion de prendre leur revanche. ■

*Les Bretons sont les habitants de la province romaine de Britannia, soit le territoire de l'actuelle Angleterre.

Trois questions à Grégory Cattaneo, historien spécialiste de la Scandinavie ancienne et médiévale, attaché à Sorbonne Université et à l'université d'Islande.

« Vikings, ce n'est pas une origine, c'est un métier ! »

Un Viking, c'est quoi exactement ?
C'est un pirate, et aussi un commerçant. L'étymologie du mot est obscure, qui pourrait signifier « prince des criques » en vieux norrois, l'ancêtre des langues scandinaves. Cela ne désigne donc pas une ethnie mais une activité. Les jeunes s'en vont « *faire le Viking* », comme on part aujourd'hui en échange Erasmus. Et ça ne touche d'ailleurs qu'une petite partie des populations de l'actuel Danemark, mais aussi de Suède et de Norvège. En fait, ces gens sont très proches des Anglo-Saxons, géographiquement, culturellement et linguistiquement. La vraie différence, en fait, est religieuse. Les Anglo-Saxons se sont christianisés au VII^e siècle. Au IX^e siècle, quand ils attaquent, les Vikings – ou les Danois comme on les nomme dans les sources franques – restent fidèles à un substrat de cultes germaniques mâtiné de chamanisme. Le christianisme ne s'impose chez eux que vers l'an 1000.

Pourquoi se lancer à l'assaut de l'Angleterre ?
La Scandinavie doit faire face au début du Moyen Âge à une croissance démographique combinée avec un rafraîchissement du climat. Les terres du Nord, devenues incultivables, sont abandonnées aux Samis [*ancêtres finno-ougriens des Finlandais, différents des Germains, NDLR*], tandis que les terres du Sud, surpeuplées, sont impropres à l'habitat et l'agriculture. Les Vikings sont des paysans, forcés à trouver ailleurs des sources de revenu et des terres arables – mais c'est la faim qui les pousse avant tout. Ils cherchent à éviter la confrontation avec les vrais militaires, raison pour laquelle ils s'attaquent en particulier aux monastères, riches et sans défense.

Leur société était-elle égalitaire, comme on le voit à l'écran ?
Cela tient du mythe. Ils forment une société très hiérarchisée, fondée sur la richesse – d'où l'importance du butin. On trouve des paysans libres, c'est vrai, mais les Scandinaves sont les premiers esclavagistes de l'époque ! Peut-être que les femmes jouissent d'un peu plus de liberté que dans la France médiévale, mais c'est quand l'homme est hors de la maison. La découverte d'armes dans des tombes de femmes a fait couler beaucoup d'encre, mais il faut être prudent. Il pourrait s'agir d'attributs d'apparat indiquant la noblesse, ou de sacrifices. Comme en réalité on ne sait pas, n'en faisons pas des guerrières en fantasmant sur les Valkyries.

Reconstitué pour les besoins de la série *Le Dernier Royaume* (*The Last Kingdom*, BBC, 2015, et photos suivantes), ce « mur de boucliers » (*shield-wall*) évoque à la fois la tortue romaine et la phalange grecque classique. Il s'agit cependant d'une hypothèse, faute de descriptions contemporaines précises. Les Vikings, pour l'essentiel des paysans devenus bandits, étaient en principe plus légèrement armés.

DR

SAXONS CONTRE VIKINGS : L'ARAIGNÉE CONTRE LES GUÊPES

Équipés et combattant de façon similaire, Saxons et Danois diffèrent par leur capacité de mouvement. Lents à réagir, les premiers peinent à contenir les seconds, insaisissables adeptes du coup de main amphibie. Jusqu'à ce que le roi Alfred les piège dans un remarquable réseau de fortifications, toile d'araignée grandissant au fil de la reconquête.

Par Ryan Lavelle. Traduit de l'anglais par Pierre Grumberg.

Pendant trois siècles, l'Angleterre a évolué d'un puzzle de petites principautés à un royaume unifié sous une dynastie dont l'identité s'est forgée au combat et s'est maintenue grâce au statut d'une élite guerrière. L'art militaire de la période a été, en partie, dicté par les Vikings, qui ont ravagé les royaumes anglo-saxons au IXe siècle. Mais c'est également de la lutte contre ces envahisseurs, puis contre leurs descendants au centre et au nord du pays, qu'a émergé l'autorité unificatrice des Saxons de l'Ouest et, plus tard, celle des rois qui ont régné sur l'Angleterre de la fin du IXe au Xe siècle.

Des campagnes à grande échelle ont pu être lancées au VIIe et VIIIe siècles pour prendre le contrôle d'un domaine voisin – avec pour résultat de réduire au fil du temps le nombre des royaumes indépendants. Mais l'activité guerrière se borne alors surtout à des raids destinés à accumuler des richesses, suivis de ripostes organisées dès que possible, souvent l'année suivante. L'activité militaire est alors le fait d'une minorité de grands guerriers au statut social élevé, comme ceux dont on a retrouvé la trace récemment dans le trésor du Staffordshire (daté de la fin du VIIe ou du début du VIIIe siècle) et dans la tombe de Sutton Hoo (VIIe siècle). Cette mentalité transparaît dans la littérature anglo-saxonne contemporaine ; celle-ci met l'accent sur la loyauté envers un seigneur, le *ring-giver* (littéralement « donneur d'anneau ») qui récompense en échange ceux qui l'aident à augmenter son trésor.

Professeur à l'université de Winchester (Hampshire), Ryan Lavelle est un spécialiste reconnu de la confrontation entre Anglo-Saxons et Vikings. Outre ses travaux sur l'art de la guerre (*voir bibliographie p. 51*), il est l'auteur de biographies des rois Æthelred II et Knut et d'une étude sur les guerres de l'époque d'Alfred. Il a également joué le rôle de conseiller sur la série *The Last Kingdom*.

L'art de se rendre insaisissable

Si l'activité guerrière reste étroitement liée à un haut statut social, l'art militaire anglo-saxon subit un rude choc avec l'apparition à partir du VIIIe siècle de bandes de guerriers vikings, dont la mobilité pose un problème insoluble. Comme le soulignent certains historiens, l'équilibre est alors rompu : les règles antérieures ne s'appliquent plus à des groupes de raiders venus de la mer, leur fuite rapide rendant impossible toute forme de représailles. Au milieu du IXe siècle, ces bandes de guerriers amphibies, plus ou moins liées, fusionnent pour former une « grande armée païenne » – *Micel hæðen here* dans la version originale de la *Chronique anglo-saxonne*. Les activités vikings franchissent alors un seuil. Au lieu de se retirer, comme d'habitude, à la fin de la saison des campagnes, les raiders restent en Angleterre, abrités et protégés pour l'hiver, ce qui leur permet de prolonger leurs opérations, parfois sur plusieurs années.

À la fin des années 860, les Vikings se sont emparés de deux des quatre royaumes anglo-saxons subsistants, la Northumbrie et l'Est-Anglie. Dans les décennies qui suivent, la seule option qui reste au Wessex et aux régions de la Mercie où les envahisseurs n'ont pas pris pied est de miser sur une organisation plus statique, idéologiquement soudée sur la chrétienté en réponse au paganisme adverse. Après dix années difficiles où le Wessex s'efforce de contenir l'adversaire, en concluant des trêves ou en payant à l'occasion, Alfred ne trouve qu'après sa victoire d'Edington (*voir p. 44*) l'accalmie nécessaire pour mettre en place la solution : un système de fortifications appuyé sur une trentaine de *burhs* (*voir encadré et carte p. 40 et 41*), fortifications basées sur la réparation d'anciens murs romains ou en édifiant des remparts de terre cerclés de fossés. Le soutien de ce réseau incombe à chaque grand domaine du royaume, chargé de s'assurer que chaque *burh* dispose d'assez d'hommes pour le maintenir et le défendre.

Le *shield-wall*, la tactique commune

La stratégie et la tactique à l'époque d'Alfred de Wessex ne sont sans doute pas aussi sophistiquées que celles des armées romaines. Mais elles ne sont pas encore dictées par la nécessité de démontrer un haut statut social, ce qui sera le cas de la chevalerie de l'ère féodale et de la fin du Moyen Âge. Peut-être parce que Saxons comme Vikings font usage de la même formation sur le champ de bataille : le « mur de boucliers », ou *shield-wall* [scieldweall *en vieil anglais,* skjaldborg *en vieux norrois – on voit que les mots sont très proches,*

Le 11 août 991 à Maldon (Essex), les troupes du roi Æthelred II commandées par l'*ealdorman* Byrhtnoth sont écrasées par les Vikings norvégiens d'un chef appelé Olaf – peut-être Olaf Tryggvason, roi de Norvège de 995 à 1000). Les envahisseurs, quelques milliers contre des forces saxonnes apparemment inférieures, se retirent contre près de 5 t d'argent versé en Danegeld. La bataille est relatée dans un poème en vieil anglais, *La Bataille de Maldon*.

La *Chronique anglo-saxonne* est une source d'annales royales créées puis compilées vers 890 sous la direction d'Alfred de Wessex. Bien que démarrant en théorie avant le Christ, le document est surtout une base sur l'histoire des Saxons de l'Ouest et de leur lutte contre les Vikings. Il en existe sept manuscrits, dont les variations sont toujours sujettes à interprétation.

Une fois le *shield-wall* adverse rompu par une poussée frontale, la mêlée se règle à la hache, au seax (couteau allongé) et à l'épée. Arme préférée de la noblesse, elle arbore une garde et un pommeau décorés et mesure autour de 90 cm de long pour 5 cm de large. La lame est parfois creusée d'une gouttière destinée à l'alléger sans altérer sa rigidité.

Fils du roi carolingien de Francie occidentale Charles III le Simple, déchu en 922, le tout jeune futur Louis IV, dit Louis d'Outremer (920/921-954), âgé de 2 ans, est emmené en exil par sa mère, Eadgifu de Wessex, à la cour d'Édouard l'Ancien. Il est rappelé en Francie pour être couronné en 936 par Hugues le Grand, duc des Francs et père de Hugues Capet.

En 937, le roi de Wessex Æthelstan affronte à Brunanburh (site inconnu, probablement en Northumbrie) une coalition formée par Olaf Guthfrithson, roi viking de Dublin, Constantin II, roi d'Écosse et Owain, roi de Strathclyde. La victoire consolide l'unification de l'Angleterre, ce qui en fait une borne importante du roman national anglais.

NDLR]. Il s'agit d'une expression poétique, mais qui traduit bien la force collective d'un groupe de guerriers. Les poètes auraient pu tout aussi bien employer une autre métaphore, comme « haie de guerre », pour décrire des rangs compacts, mais l'expression illustre bien une formation où les guerriers se serrent bouclier contre bouclier, sans doute en se recouvrant pour empêcher l'ennemi de traverser. Avec ce genre d'organisation, c'est la lance, plus que l'épée, qui devient l'arme prédominante, parce qu'elle projette loin hors de la formation, tout en étant bien plus facile à fabriquer et en nécessitant moins de fer.

Comme on le voit dans la description des troupes anglaises à Hastings sur la tapisserie de Bayeux, le *shield-wall* est une formation solide, tant que le moral et la motivation restent intacts. Les boucliers circulaires enterrés avec les guerriers morts suggèrent que la pratique a été très largement adoptée en Angleterre (voire dans tout le monde britannique) dès les premiers temps de la période anglo-saxonne, même si les récits les plus précis sont tardifs et évoquent ironiquement des défaites anglo-saxonnes, à Maldon en 991 et Hastings (*voir* G&H *n° 17, p. 58*) en 1066.

Cavaliers plutôt que cavalerie

Les guerres, cependant, ne se règlent pas seulement par un corps à corps de deux phalanges de fantassins alignés, regard braqué par-dessus le bouclier, à chaque extrémité du champ de bataille. Les armées de l'époque peuvent en effet être accompagnées par des groupes d'archers. Ces combattants sont alors associés aux basses classes de la société et nous en savons fort peu sur eux, car les chroniqueurs d'alors s'intéressent plus aux personnages de haut rang. Il semble cependant que des archers aient participé aux batailles, sans doute dans la suite de guerriers de statut supérieur, comme on le verra dans les troupes médiévales plus tardives, ou parce que les compétences acquises à la chasse suffisent au maniement et font de l'arc l'arme idéale pour un jeune guerrier désireux de se faire une réputation.

Cet arc, plus court et moins flexible, n'a pas la puissance mortelle qui sera la sienne à la fin du Moyen Âge. Mais la volée de flèches a dû figurer au menu de bien des batailles plus anciennes, et pas seulement à Hastings – notable parce que les Anglais en font *moins* usage que les Normands –, tout spécialement au début et à la fin des combats. Le poème *La Bataille de Maldon* le résume laconiquement : « *les arcs ont bien servi* ».

Si le gros des troupes se déplace et combat à pied, les guerriers de l'élite peuvent voyager à cheval. Mais, comme cela semble avoir été le cas à Maldon en 991, ils descendent pour combattre de leurs montures, laissées

→ Les *burhs*, la toile d'araignée du roi Alfred

Pour limiter la mobilité redoutable des attaquants vikings, les rois de Wessex trouvent une solution originale : un réseau de places fortes appelées *burhs* [*où l'on retrouve la racine germanique du mot français bourg, NDLR*]. Certes, construire des fortifications à base de terre et de bois n'a rien d'une première. La nouveauté réside dans l'édification systématique d'un réseau d'abris, dont chaque point ne se trouve pas éloigné de plus de 30 km, soit une journée de voyage. Le document prouvant l'innovation est connu aujourd'hui comme le « *Burghal Hidage* » (« la liste des *burhs* »). Il enregistre les noms de 33 sites du Sud de l'Angleterre, avec la surface des terres qui en dépendent. Une formule écrite y édicte les calculs déterminant le périmètre des remparts, stipulant qu'à chaque *hide* de territoire (approximativement 50 hectares) est associé un homme responsable de la maintenance et de la défense, sachant que 4 hommes couvrent une *pole* (« perche », soit environ 5 m). En clair, cela signifie que la surface de terrain soutenant chaque place est corrélée à une longueur de mur précise, ce qui permet à l'administrateur d'accorder les besoins aux moyens.
Bien que les archéologues se soient penchés pendant des années et avec plus ou moins de succès sur le *Burghal Hidage* pour localiser les vestiges de murs aujourd'hui enterrés, on note une corrélation remarquable entre les 2 400 *hides* (1 200 km²) de terre allouée à Winchester et le périmètre des murs romains de la ville, ce qui suggère que ce fief d'Alfred a servi de base pour l'établissement des règles appliquées aux autres villes.
Le *Burghal Hidage* représente-t-il une photographie d'un système à un instant précis, ou s'agit-il d'un document composite reflétant une évolution au fil du temps ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que les Vikings ne pénètrent plus guère au cœur du Wessex après 878. En fait, la *Vie d'Alfred* rédigée par le moine Asser (? - v.908) et la *Chronique anglo-saxonne* montrent que le roi ne cesse d'exhorter ses sujets à construire des défenses. Un épisode précis de la *Chronique* raconte en particulier une attaque viking sur une fortification « à demi construite » – peut-être pour rappeler aux sujets de Wessex ce qu'il en coûte de ne pas se protéger. L'avertissement a dû fonctionner, car les rejetons d'Alfred, Édouard l'Ancien et Æthelflæd, ont non seulement étoffé le système mais basé sur son extension leur progression dans les Midlands et dans les territoires vikings du Nord au début du x^e siècle. ■

DR – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

en bordure du champ de bataille. Cela n'empêche pas d'utiliser à l'occasion le cheval pour améliorer la mobilité, par exemple pour attaquer des groupes isolés. Certes, la charge n'est sans doute pas aussi bien organisée que le sera celle des chevaliers dans la France du XII^e siècle, mais elle s'appuie sur une virtuosité et un élan suffisants pour étonner Richer de Reims (950-1000). Le moine-chroniqueur s'émerveille ainsi du spectacle équestre offert en 936 sur la plage de Boulogne-sur-Mer à une audience éblouie par le prince Louis d'Outremer de retour d'exil. Sauf à ce que Richer n'ait tout simplement inventé l'épisode, si le futur roi Louis IV est parti enfant outre-Manche dans les années 920, il a autant bénéficié de l'entraînement militaire reçu à la cour d'Æthelstan – qui lui a fourni l'appui naval nécessaire à son retour en Francie occidentale – que de celui que l'on prodigue alors aux chevaliers francs.

Il n'est pas étonnant que ce prince autrefois exilé suscite de l'intérêt chez certains sujets (mais pas tous) de son royaume. Il existe en effet des liens renforcés entre celui-ci et l'Angleterre. Pour faire la guerre, les Anglais adhèrent en effet aux schémas de campagnes et de conquêtes mis au point par les Carolingiens, chez qui l'autorité politique du souverain s'appuie sur la participation des nobles aux campagnes militaires. Ces dernières tiennent également lieu d'assemblées, qui, à leur tour, accordent au prince la légitimité qu'il recherche.

Les guerres d'Alfred contre les Vikings ont pu être défensives ; mais les règnes de son fils Édouard l'Ancien (899-924) et de son petit-fils Æthelstan (924-939) sont marqués par la saisie agressive de domaines et des campagnes à longue distance jusqu'à constituer au final

L'ARMATURE D'UN NOUVEAU TISSU URBAIN

Pour construire le réseau de *burhs* du sud de l'île, Alfred et ses successeurs font d'abord réparer les murs des quelques places romaines qui ont survécu, comme à Winchester (ville clé du Wessex) et Exeter. Puis d'autres sont créés presque *ex nihilo* là où le besoin existe, comme Oxford et Wareham. Ces forts, et les routes et les ponts qui les relient, contribuent ainsi à reconstituer un réseau urbain quasi anéanti par la conquête saxonne.

Fille d'Alfred, Æthelflæd (née v. 870 - 918), fille d'Alfred de Wessex, épouse Æthelred, *ealdorman* de Mercie, et lui succède à sa mort en 911. La « Dame des Merciens » entame, en liaison indépendante avec son frère Édouard l'Ancien, la reconquête du Danelaw. Les deux sont crédités en 910 d'une grande victoire sur les Vikings à Tettenhall (Wolverhampton, près de Birmingham).

Dans l'Angleterre du IXe siècle, le cheval est avant tout un moyen de transport – tant pour les Saxons que pour ces Vikings. Les boucliers et casques ronds (sans cornes !) sont également typiquement nordiques. L'équipement s'alourdit par la suite, sans doute au fur et à mesure des confrontations avec les Saxons, mieux protégés.

DR

le territoire d'un royaume que l'on peut alors appeler « Angleterre ». Les campagnes d'Æthelstan en particulier, qui pénètrent jusqu'en Écosse, sont destinées à ramener du butin, et très probablement des esclaves. Le contrôle total de l'Écosse est sans doute hors de portée du roi, qui se heurte lors de la bataille de Brunanburh à une alliance de Celtes et de Vikings. Mais en sillonnant les territoires du Nord, Æthelstan, dans la foulée de son père Édouard et de sa tante, Æthelflæd, la « Dame des Merciens », s'empare de domaines colonisés de longue date par les Scandinaves. Ainsi, les Anglais du début du Xe siècle sont les Vikings de leur temps. Ils se comportent exactement comme les Francs de Charlemagne, dont il valait mieux éviter d'être le voisin à la fin du VIIIe siècle.

Quand une armée traverse des territoires ennemis, l'usage veut que les membres de la noblesse associent leur participation aux actions à l'opportunité de remplir leurs caisses. En 934, l'armée d'Æthelstan va de Winchester à York en passant par Nottingham sur une durée d'un mois, ce qui laisse penser qu'elle est accompagnée par un imposant train de bagages capable de transporter tout ce qu'un aristocrate guerrier peut vouloir emporter pour l'occasion. Comme dans le cas des

Alfred, tel qu'il figure dans *Le Dernier Royaume* – on ignore en fait à quoi il ressemblait. Il porte la cotte de mailles typique des guerriers saxons au IXe siècle, même si ces protections ne couvraient alors ni les bras, ni la tête (le haubert complet date plutôt de la conquête normande, au XIe siècle).

Francs carolingiens, offrir un service militaire est une façon de se faire connaître et apprécier. Campagnes et assemblées royales sont ainsi souvent intimement liées.

Structure territoriale contre bandes de circonstance

Mais, comme chez les Carolingiens, des campagnes défensives doivent également être organisées en territoire ami. Là, évidemment, les opportunités de pillage et d'enrichissement personnel sont nécessairement limitées. Le poids de la défense retombe alors sur les propriétaires fonciers – et le coût ultime sur les gens ordinaires. Cela implique de rassembler des troupes en fonction d'obligations militaires liées au statut social et – parfois – sur la possession de domaines. On dit du roi Alfred, comme d'Adalbéron de Laon au Xe siècle, qu'il envisage la société comme divisée entre ceux qui combattent, ceux qui prient et ceux qui travaillent. Il semble que les premiers le font en raison d'obligations particulières liées à leur statut.

À partir du VIIIe siècle, les chartes anglo-saxonnes, à commencer par celles du royaume enclavé de Mercie mais également valables dans le royaume de Wessex, comprennent des « clauses de réserve » qui soumettent le propriétaire terrien à la « triple obligation » de fournir un service militaire tout en subvenant à l'entretien des ponts – point important pour assurer les voies de communication d'une armée – et des forteresses. Pour le roi, peu importe qui réalise ces services tant qu'ils sont assurés ; mais, entre le IXe et le XIe siècles – le *Domesday Book* fournit en 1086 une image détaillée des domaines –, le statut de « chevalier » est étroitement associé à la propriété foncière.

Les armées vikings sont organisées selon des principes très différents. Un code de loi – en vieil anglais couché sur vélin pendant le règne d'Alfred, mais probablement antérieur de deux siècles – explique que « *nous appelons un groupe de sept hommes ou moins des 'brigands' ; de sept à trente-cinq une 'bande' ; au-delà il s'agit d'une 'armée'* (here) ». Cela laisse supposer que le terme, déjà rencontré plus haut pour désigner la « grande armée païenne » décrit une force plutôt réduite. En fait, l'effectif de ce groupe pourrait bien refléter celui d'un équipage de navire viking – soit jusqu'à 30 à 40 hommes.

Des équipages, plus que des armées

La clé du succès des Vikings est en effet très liée à la notion d'équipage, où l'on travaille, mange, boit et, bien sûr, combat côte à côte. Au vu des nombreux mois passés ensemble loin de leur patrie scandinave, on peut supposer chez ces équipages l'émergence d'un certain esprit de corps, et, vu qu'un équipage est indispensable pour rentrer au pays, on ne peut exclure non plus une certaine aversion aux risques superflus !

Les « armées » vikings elles-mêmes, comme la « Grande Armée » mentionnée dans la *Chronique anglo-saxonne*, se forment par agglomération de circonstance entre des groupes menés par des *jarls* (*voir p. 47*) individuels, et leur composition varie au gré des pérégrinations à travers les régions proches de la mer du Nord. Ce manque de cohésion a son importance au combat, comme à Ashdown, en 871, où différents contingents commandés par des *jarls* différents sont battus par le roi Æthelred et son frère Alfred. Cela n'empêche nullement les Vikings de sortir vainqueurs de maintes batailles rangées pendant deux siècles ; sans doute n'acceptent-ils d'engager le combat que contraints et forcés. C'est donc moins sur le champ de bataille que grâce à la mise en place de leurs réseaux de fortifications que les princes anglo-saxons ont trouvé la solution pour restreindre la capacité d'action des Vikings. Ce qui leur a redonné le contrôle du Wessex et, au final de l'Angleterre tout entière. ■

Les Anglais du début du Xe siècle sont les Vikings de leur temps, et se comportent comme les Francs de Charlemagne.

Fait évêque en 977 par Lothaire, avant-dernier roi carolingien de Francie occidentale, Adalbéron de Laon (947-1030) est aussi le théologien qui formule en premier la « tripartition », ou division du monde féodal en trois pouvoirs : *bellatores* (ceux qui combattent), *oratores* (ceux qui prient) et *laboratores* (ceux qui travaillent). Il est un artisan de la prise du pouvoir par Hugues Capet.

→ Alfred est-il le père de la Royal Navy ?

Au XIXe siècle et avant, l'historiographie anglaise a fait d'Alfred le père de la Royal Navy – réputation consacrée en 1901, millénaire de la mort d'Alfred (datée par erreur à l'époque en 901, et non en 899) en donnant à un croiseur le nom du roi. En fait, les preuves d'un quelconque rôle fondateur ne s'appuient que sur une unique entrée de la *Chronique anglo-saxonne*. Elle enregistre en 896 la construction par le roi de six nouveaux bateaux d'un type qui n'est ni frison ni danois mais qui « *lui paraît des plus utiles* ». Appréciation prématurée… La *Chronique* raconte en effet par la suite avec moult détails (à l'exception du site, hélas) que les bateaux saxons s'échouent sur des hauts-fonds lors d'une rencontre avec neuf bateaux vikings, forçant à attendre la marée pour se libérer. S'il s'agit là de l'épisode fondateur de la Royal Navy, les Victoriens auraient pu trouver un moment plus glorieux…
En fait, on ne dispose que de très peu de données sur la guerre navale à l'époque d'Alfred. Les navires en usage alors doivent beaucoup aux modèles vikings, et dans certains cas, il semble bien que des mercenaires nordiques aient formé les équipages des navires royaux. Bien que l'on dispose de preuves montrant une utilisation des bateaux à la guerre, les rencontres semblent intervenir essentiellement à terre, les embarcations servant d'ailleurs de transport de troupes amphibies dans l'épisode de 896. On sait cependant qu'Alfred a rencontré des navires adverses en mer dans les années 870. Ses prédécesseurs ont également fait usage de navires contre des Vikings et son petit-fils Æthelsthan utilise une flotte pour des opérations combinées contre l'Écosse et en soutien à son neveu Louis d'Outremer en 936. Des flottes peuvent donc être mobilisées et contrôlées par des souverains, rehaussant au passage leur prestige. En ce sens elles constituent *une* force navale royale, mais aucunement cette institution permanente qu'est *la* Royal Navy. ■

DOSSIER

ALFRED, SAUVEUR DE L'ANGLETERRE À EDINGTON

En mai 878, Alfred de Wessex affronte au cœur de son royaume l'armée du chef viking Guthrum. Moment pivot de l'histoire anglaise, la victoire sauve le dernier royaume saxon encore indépendant et marque le début de la reconquête.

Par Frédéric Bey

Nous sommes en 878. Toute l'Angleterre est occupée par les Vikings. Toute ? Non, car un royaume peuplé d'irréductibles Saxons résiste à l'envahisseur. Plus pour très longtemps, semble-t-il… En janvier, pendant la Douzième Nuit des festivités de Noël, Guthrum, le nouveau et très agressif chef de la Grande Armée païenne, attaque par surprise la place de Chippenham, où Alfred de Wessex, se croyant à l'abri, hiverne avec ses soldats. Mais que signifie la Nativité pour ces gens sans foi ? C'est un massacre, dont le dernier roi saxon encore libre parvient cependant à réchapper. Avec la poignée d'hommes qui lui reste, il se réfugie dans les marais impénétrables d'Athelney, au cœur du Somerset (*voir carte p. 35*).

En mauvaise posture, Alfred n'est pas du genre à capituler. Pendant quatre mois, il rallie et mobilise les *fyrds* du Somerset, du Wiltshire, du Hampshire et de toutes les autres régions du Wessex que Guthrum, resté à Chippenham depuis janvier, ne s'est pas donné la peine de soumettre. À tous, il donne rendez-vous pour la septième semaine après Pâques à la Pierre d'Egbert, un site aujourd'hui oublié mais alors connu de tous. Début mai, Alfred se sent assez fort pour lancer une contre-offensive dans le Wiltshire.

Noble danois de sang royal, Guthrum (? – v.890) rejoint en avril 871 à Reading la Grande Armée païenne en Angleterre, dont il prend bientôt la tête pour soumettre la Northumbrie et imposer un roi fantoche en Mercie. Battu à Edington et forcé de se convertir, il règne sur l'Est-Anglie jusqu'à sa mort.

La Grande Armée païenne est le nom donné par la *Chronique anglo-saxonne* à l'armée viking venue du Danemark qui débarque en Est-Anglie en 865. Sans doute réunie par le fameux et légendaire Ragnar Lodbrok (« braies velues », *voir p. 36*) ou plus certainement par ses fils, elle rassemble un millier d'hommes et des dizaines de *langskips*.

À pied tout le monde

Informé, Guthrum marche à la rencontre des *fyrds* et leur fait face à proximité du village d'Edington (Ethandun à l'époque, *voir carte p. 35*), un jour indéterminé entre le 6 et le 12 mai. Guthrum déploie son armée sur une solide position défensive, probablement sur la colline où se trouve le fort de Bratton, daté de l'âge du fer. Saxons et Danois ont regroupé leurs chevaux à l'arrière de leur ligne de bataille : les combats se dérouleront exclusivement à pied. La Grande Armée viking rassemble environ un millier d'hommes. Les Saxons ne doivent à l'évidence pas être beaucoup plus nombreux. Seul l'usage de la lance et le nombre de cottes de mailles distinguent les Saxons des Danois, qui privilégient la hache et sont moins bien protégés. Les Vikings sont commandés par Guthrum et ses *jarls* (*voir encadré p. 47*). Alfred s'appuie de son côté sur des *ealdormen*, nobles qui commandent les hommes sur une base le plus souvent régionale.

On en sait fort peu, faute de sources, sur le déroulement de la bataille. La *Chronique anglo-saxonne* mentionne cependant qu'Alfred engage le combat aux premières lueurs du jour. Les Saxons partent à l'attaque en formation serrée en formant un *shield-wall* (« mur de boucliers ») : ce dispositif de forme classique, qui est alors utilisé aussi bien par les Saxons que les Danois, est immobile en défense, ou en mouvement pour l'attaque. Chaque bouclier protège le guerrier qui le porte et son voisin de gauche. Du côté des Saxons, les lances des deux premiers rangs peuvent être utilisées pour frapper l'ennemi par-dessus les boucliers.

Bataille ou massacre ?

On ignore à peu près tout des combats, sinon qu'ils sont longs et sanglants. Le récit de la bataille d'Ashdon, en 865, laisse cependant imaginer un déroulement et des causes similaires au succès d'Alfred. Il semble tout d'abord que le commandement saxon est plus homogène, mieux unifié, et permet par exemple de diviser la ligne de boucliers en deux divisions, pour améliorer l'attaque et la mise en difficulté de l'ennemi. Au contraire, l'armée adverse est morcelée entre un grand nombre de *jarls* jaloux de leurs prérogatives, ce qui nuit à la cohésion : certains peuvent ainsi décider de quitter le champ de bataille sans l'avis des autres. L'autre atout saxon est une meilleure protection, on l'a vu, ce qui procure un avantage certain au corps à corps. Enfin, Alfred, déjà présent à Ashdown, est désormais un chef expérimenté et habile, un meneur d'hommes qui connaît parfaitement les qualités et les défauts de ses adversaires.

On pousse, on tente de frapper aux jambes, sous les boucliers, de trouver l'aine ou le cou mal protégés…

Shield-wall contre *shield-wall*, on pousse, on tente de frapper aux jambes, sous les boucliers, de trouver l'aine ou le cou mal protégés… Et ce sont les Danois qui craquent les premiers. Les hommes de Guthrum se ruent vers Chippenham, où seule une partie trouvera refuge : les Saxons massacrent, c'est le mot, tous les hommes, les chevaux et le bétail

LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN

rattrapés hors de l'abri du fort. Alfred assiège ensuite la place, où les Danois, affaiblis et sans ressources, sont en très périlleuse situation. Quatorze jours suffisent à obtenir leur reddition.

Edington est un extraordinaire retournement de situation. Alors que son armée est surprise et détruite en janvier, Alfred parvient à la reconstituer et à obtenir en mai une victoire qui va structurer l'avenir de l'Angleterre. En effet, une trentaine des plus importants chefs danois doivent se convertir au christianisme comme prix de leur défaite – Guthrum le premier, qui est baptisé sous le nom bien saxon d'Æthelstan. Et pour bien marquer leur soumission, Alfred force ses nouveaux coreligionnaires à porter huit jours durant leur tunique de baptême.

La victoire d'Edington est-elle décisive ? Elle marque certes un coup d'arrêt à l'expansion viking. La paix dite « de Wedmore » qui s'ensuit consacre en outre l'hégémonie de la maison de Wessex, qui va désormais contrôler tous le Sud de l'Angleterre, Londres inclus. Ces territoires, auxquels s'ajoute la Mercie occidentale alliée par mariage, forment le noyau du futur « royaume des Anglais » (*voir zoom p. 47*). Le Danelaw, territoire qu'ils obtiennent au nord de la ligne formée par la Tamise et la rivière Lea, ne s'inscrit pas moins durablement dans la nouvelle géographie politique, et les Scandinaves vont progressivement s'y fondre grâce à leur conversion. Les Danois n'en ont pas fini avec l'Angleterre… ■

Célébrée ici par une gravure des années 1970, la victoire d'Edington devient très tôt un pilier fondateur du sentiment national anglais. C'est en l'honneur d'Alfred, promu « Alfred le Grand » au XVIe siècle, qu'est composé en 1740 par Thomas Arne le fameux « *Rule, Britannia !* », dont les paroles conquérantes ont encore fait polémique en 2020.

COMMENT LES DANOIS ONT MANQUÉ L'ANGLETERRE

Des raids de 991 au martyre d'Odense en 1086, en passant par le massacre de la Saint-Brice en 1002, les relations des rois danois à l'Angleterre semblent jalonnées par la violence. C'est oublier que le règne prospère et apaisé de Knut ouvrait une voie partagée, autour d'une administration et d'une identité chrétienne communes. Voici les raisons pour lesquelles cette expérience n'a pas duré.

Par Alban Gautier

IMAGE TIRÉE DE LA SÉRIE TV *VIKINGS* (HISTORY, 2013)

Enseignant et chercheur au centre Michel-de-Boüard (université de Caen-Normandie), Alban Gautier est un spécialiste de l'Angleterre médiévale et de l'époque viking, période à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages (*voir bibliographie p. 51*).

Pendant que les héritiers d'Alfred de Wessex donnent naissance au Xe siècle à une entité politique unifiée, le « royaume des Anglais », la Scandinavie connaît sur l'autre rive de la mer du Nord une évolution comparable. Depuis leur base dans le centre du Jutland, les descendants du roi Gorm l'Ancien, Harald à la Dent bleue (v. 960-v. 985) et son fils Sven à la Barbe fourchue (v.985-1014), font du Danemark un vaste « royaume des Danois », qui s'étend depuis la ligne fortifiée du Danevirke, au sud de l'actuelle frontière germano-danoise, jusqu'à la Scanie, aujourd'hui en Suède.

Cette émergence d'une grande puissance unifiée au-delà de la mer du Nord change la situation en Angleterre, où les Anglo-Saxons étaient toujours parvenus à contenir l'apparition de petites principautés vikings vulnérables. Grâce à ces nouveaux pouvoirs plus organisés et plus riches, au Danemark mais aussi en Norvège, les flottes vikings sont plus nombreuses et mieux équipées. Après la période paisible de la fin du règne d'Edgar (*voir p. 37*), les raids reprennent ainsi en 991 et ce « second âge viking » coïncide avec une crise dans la dynastie de Wessex. Édouard – dit le Martyr –, fils et successeur d'Edgar en 975, est en effet assassiné en 978 au profit de son frère Æthelred II, un enfant d'une douzaine d'années.

Maladresses et contradictions

La postérité attribuera au nouveau *rex Anglorum* le triste surnom de « Malavisé » (en vieil anglais *Unræd*, littéralement « mauvais conseil »). Mais c'est son entourage, démuni face aux attaques, qui multiplie alors les décisions maladroites et contradictoires. Le royaume est riche, les caisses sont pleines : on peut donc payer les chefs des flottes vikings, soit pour qu'elles s'en aillent,

La série *Vikings* rend visuellement mieux justice que *Le Dernier Royaume* aux origines paysannes des envahisseurs : « *La hache, leur arme de prédilection, est aussi un outil agricole par excellence* », souligne Grégory Cattaneo (p. 37). La présence de femmes au premier rang fait cependant toujours débat.

soit pour qu'elles passent au service du roi. Or, non seulement cette pratique incite d'autres flottes à traverser la mer pour tenter d'obtenir leur part du gâteau, mais elle suscite aussi des rancœurs et des rivalités.

Le 13 novembre 1002, jour de la Saint-Brice, Æthelred ordonne le massacre de tous les Scandinaves implantés dans le royaume. Les moyens qui sont ceux d'un État médiéval ne permettent pas l'application systématique de cet ordre génocidaire, mais des pogroms ont effectivement lieu (par exemple à Oxford) et plusieurs chefs de mercenaires vikings ont alors été sommairement exécutés. Or, il n'est pas impossible que la sœur et le beau-frère du roi Sven à la Barbe fourchue aient été au nombre des victimes. Ces événements, qui témoignent autant de la versatilité du souverain que des difficultés d'un régime dépassé par la situation, n'empêchent pas l'irruption de flottes de plus en plus nombreuses, qu'Æthelred et ses conseillers s'efforcent d'apaiser par des paiements de plus en plus élevés.

Après avoir personnellement mené au moins trois expéditions de pillage sur les côtes anglaises entre 1002 et 1012, Sven commence une nouvelle campagne à l'été 1013 et ravage le littoral oriental. Mais cette fois, les soutiens d'Æthelred s'effondrent : plusieurs grands font leur soumission au Danois, qui entame une marche triomphale à travers le pays tandis que son adversaire s'enfuit en Normandie, patrie de son épouse Emma (*voir encadré p. 48*). Telles sont les conséquences paradoxales de l'unité et de l'efficacité de la monarchie construite au cours du Xe siècle : au lieu de s'épuiser à conquérir l'un après l'autre des petits royaumes peu organisés, une armée viking suffisamment menaçante n'a plus qu'à faire tomber la tête pour s'emparer d'un ensemble cohérent, riche et bien gouverné. Proclamé roi à Gainsborough à la Noël 1013, Sven ne jouit cependant pas de sa conquête : il meurt de maladie le 3 février 1014, quarante jours à peine après son couronnement.

Une menace nommée Knut

La mort inattendue de Sven rebat aussitôt les cartes. Pendant que son fils aîné Harald lui succède au Danemark, le cadet Knut prend la tête de la flotte. Quant aux aristocrates anglais qui s'étaient ralliés à Sven, ils rappellent Æthelred et Emma de leur exil normand et les rétablissent sur le trône. Mais ce régime restauré est fragile : les vaisseaux de Knut le menacent, le bref règne de Sven a laissé des divisions profondes au sein de l'aristocratie anglaise, et les fils aînés d'Æthelred, nés d'un précédent mariage du roi, se méfient de l'influence de la reine qu'ils soupçonnent de favoriser ses propres rejetons restés en Normandie.

La mort en juin 1014 du prince Æthelstan, héritier désigné, entraîne le soulèvement de son frère Edmond, surnommé Côtes-de-Fer. Entre un roi déclinant, son fils révolté et le jeune Knut qui se prétend héritier de Sven (et épouse l'aristocrate anglaise Ælfgifu de Northampton), ce sont désormais non plus deux mais trois prétendants qui s'affrontent. La guerre civile qui s'ensuit, avec son cortège de trahisons et revirements, va durer près de trois ans et ne s'achève qu'avec la mort d'Æthelred, le 23 avril 1016, puis d'Edmond, le 30 novembre suivant. Seul en lice, Knut est reconnu roi par l'ensemble des protagonistes et épouse – sans répudier, semble-t-il, son autre femme – la reine Emma, veuve de son prédécesseur.

Le titre de roi des Anglais (*rex Anglorum*) est adopté par les souverains de la maison de Wessex depuis Æthelstan (règne de 924 à 927), repris par les Danois, les Normands et les Plantagenêts jusqu'à Jean sans Terre (r. 1199-1216), premier à être qualifié de roi d'Angleterre (*rex Angliae*).

Fils d'un premier et semi-légendaire Harthaknut, Gorm l'Ancien (règne v. 936-v. 960) est le fondateur de la première lignée royale du Danemark, même si son domaine ne dépasse peut-être pas le Jutland.

Attribué par la légende à Thyra, femme de Gorm l'Ancien, le Danevirke est une levée de terre d'environ 30 km surmontée par une palissade édifiée en travers de l'actuel Schleswig allemand au sud de l'actuelle frontière danoise. Les premiers gros travaux auraient été démarrés en 808 (voire plusieurs siècles plus tôt) par le roi Gudfred pour barrer le Jutland… aux Carolingiens.

→ Les *earls*, nouveaux lieutenants de la couronne

À partir du règne de Knut, le contrôle des armées et des flottes, l'exercice de la justice royale et, dans une certaine mesure, la collecte des taxes, sont confiés à des grands officiers nommés par le roi, qui portent le titre d'*earl* (équivalent du mot scandinave *jarl* ; le mot est intraduisible et le rôle à l'époque plutôt équivalent à celui d'un duc que d'un comte). Dès les environs de 1030, deux familles d'*earls* se partagent la plupart de ces grands commandements civils et militaires : celle de Godwine de Wessex, dont le fils Harold Godwinson (ou Harold II) est brièvement roi en 1066, et celle de Leofric de Mercie, bien implantée dans l'ouest du royaume. ■

Le drakkar est un mot français de 1840 ! Le *langskip* (*longship* en anglais) viking type est le *snekkja* (de *snekke*, serpent), idéal pour le raid amphibie, avec son faible tirant d'eau (0,5 m) et sa vitesse (jusqu'à 28 km/h à l'aviron). Ceux longs de 17 m et larges de 2,5 m portent 40 hommes. Le franc-bord plus élevé que sur les modèles saxons affronte mieux l'océan.

Knut, dit « le Grand », règne pendant près de vingt ans sur sa conquête. Dès 1018, il y ajoute le Danemark, acquis suite à la mort de son frère Harald, et s'efforce même de conquérir la Norvège à partir de la fin des années 1020. Son règne, long et stable, passe pour réussi – on y reviendra. Pourtant, l'impressionnant empire qu'il a su créer ne lui survit pas. À la mort de Knut en 1035, en effet, Harold Pied-de-Lièvre, fils d'Ælfgifu, et, Harthaknut, fils de la reine Emma, se disputent à leur tour l'héritage. Le premier, profitant de ce que son demi-frère est parti au Danemark, s'appuie sur la noblesse anglo-saxonne pour prendre les rênes, en faisant au passage assassiner Alfred, second fils d'Æthelred et d'Emma, venu tenter lui aussi sa chance. Harold meurt cependant en 1040 à 24 ans, alors que son demi-frère, qui n'est guère plus âgé, prépare une expédition contre lui. Harthaknut passe sa colère vengeresse en faisant jeter le cadavre d'Harold dans la Tamise, mais ne savoure guère la victoire : le 8 juin 1042, il s'écroule au banquet de mariage de Tovi le Fier, ancien porte-bannière de son père et l'un de ses plus fidèles soutiens.

Une monarchie qui ne dure que trente ans

Sur chacune des deux rives de la mer du Nord, des parents en ligne féminine profitent ainsi de l'extinction de la branche aînée. En Angleterre, c'est Édouard (dit « le Confesseur » pour sa piété), fils aîné d'Emma et Æthelred, qui rétablit la maison de Wessex sur le trône jusqu'à sa mort, le 5 janvier 1066, qui ouvre la voie aux prétentions normandes (*voir p. 50*). Au Danemark, après un bref interrègne norvégien, c'est Sven II, neveu de Knut le Grand par sa sœur Estrid, qui s'impose. Ainsi, entre le couronnement de Sven à la Barbe fourchue en 1013 et la mort d'Harthaknut en 1042, la monarchie anglo-danoise n'aura donc duré qu'une trentaine d'années. Elle s'achève presque accidentellement, sur des circonstances bien particulières : une lutte fratricide, où les deux adversaires meurent jeunes, sans héritiers. Elle laisse ainsi un vide dynastique dont profitent des lignées qui se trouvaient, sinon éliminées, au moins marginalisées.

Bien loin du « roi Canute » de la légende qui prétendait commander les flots, Knut n'avait rien d'un autocrate orgueilleux et son entreprise aurait bien pu perdurer. Les souverains danois ont en effet été plutôt bien acceptés par l'aristocratie locale. Contrairement aux conquérants normands, un demi-siècle plus tard, leur règne n'a pas laissé que de mauvais souvenirs, sans doute parce que Knut et ses fils ont régné par un savant dosage d'innovation et de continuité. Car c'est en véritable souverain anglais que Knut gouverne son

IMAGE TIRÉE DE LA SÉRIE TV *VIKINGS* (HISTORY, 2013) – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

→ Emma de Normandie, la maîtresse dame de l'échiquier anglo-danois

Moins connue qu'Aliénor d'Aquitaine, Isabelle de France et autres Marguerite d'Anjou, Emma de Normandie est pourtant l'une des très grandes reines de l'Angleterre médiévale. Née vers 985, fille du duc Richard Ier de Normandie et sœur du duc Richard II, la princesse épouse en 1002 le roi Æthelred II, veuf et déjà père d'au moins dix enfants. Elle lui donne deux fils, Édouard (le futur Confesseur) et Alfred, et une fille, Godgifu. D'abord fragile, sa place à la cour est consolidée lorsqu'en 1013 Sven à la Barbe fourchue contraint le couple royal à fuir en Normandie. Revenue dès l'année suivante avec son époux, veuve en avril 1016, Emma fait face aux prétentions d'Edmond, fils de la première femme d'Æthelred, en épousant le jeune Knut, à qui Ælfgifu de Northampton a pourtant déjà donné Sven (mort en 1035) et, surtout, Harold Pied-de-Lièvre. La Normande apporte en effet au Danois deux cartes maîtresses : la légitimité dynastique qui lui faisait défaut et les clés du trésor royal dont elle avait la garde. Le nouveau couple conçoit un fils, Harthaknut, et une fille, Gunnhild – mariée en 1036 avec l'empereur germanique Henri III.
La mort de Knut est un nouveau passage à vide. Pour échapper à Harold, qui s'est emparé du trône, la reine doit fuir en Flandre. Rentrée dans les bagages de son fils Harthaknut, elle parvient, à la mort de ce dernier, à placer sur le trône son fils aîné, Édouard, qui devient roi en 1042. Emma charge alors un moine flamand d'écrire l'*Encomium Emmae Reginae* (*Éloge de la reine Emma*), panégyrique qui énumère ses mérites et les injustices dont elle a été victime, tout en vantant son dévouement à Knut et en passant Æthelred sous silence ! Édouard, que près de trente ans d'exil (1013-1041) ont quelque peu éloigné de sa redoutable mère, n'est pas impressionné : il la relègue dans sa résidence de Winchester, où elle meurt le 6 mars 1052. ■

royaume insulaire. À la différence des envahisseurs païens de l'époque d'Alfred, il se présente comme un souverain chrétien exemplaire, protecteur des églises, législateur sévère, et même pèlerin lors de son voyage à Rome, qu'il visite en 1027 pour le couronnement de l'empereur Conrad II.

Bien sûr, Knut favorise ses parents et les compagnons danois qui l'ont aidé à conquérir le trône, et ne manque pas d'éliminer des figures de l'entourage de son prédécesseur. Mais il sait aussi cultiver des appuis locaux. Une grande partie du personnel politique formé à l'époque d'Æthelred reste en place : ainsi l'archevêque Wulfstan d'York, pilier du régime précédent, est l'un de ses principaux conseillers et rédige la plupart de ses codes de lois. On compte d'ailleurs sous le règne de Knut à peu près autant d'*earls* (*voir encadré p. 47*) d'origine danoise qu'anglo-saxonne. Cette innovation politique et administrative essentielle que constitue la mise en place de cette nouvelle noblesse est l'un des legs les plus durables laissés par le roi danois : elle a été reprise et perfectionnée par tous ses successeurs – y compris les rois normands.

Au Danemark aussi, les longues décennies où la monarchie danoise a regardé vers l'Angleterre ont laissé des traces profondes. Les grandes fortifications circulaires que les archéologues ont fouillées sur tout le territoire de l'ancien royaume danois – depuis Aggersborg dans le nord du Jutland jusqu'à Borgeby en Scanie aujourd'hui suédoise, au moins sept de ces forteresses sont désormais connues – ont peut-être été construites par Sven à la Barbe fourchue afin d'y concentrer des troupes, en vue d'expéditions vers l'Angleterre (une autre hypothèse, au moins aussi plausible, les attribue plutôt à son père Harald à la Dent bleue). Le règne de Knut a aussi permis d'affermir la monarchie chrétienne au Danemark, où le roi favorise l'implantation de clercs d'origine anglaise ; après sa mort, ses successeurs continuent à regarder vers l'Angleterre, d'où ils font venir des reliques, des évêques et des écrivains.

C'est que les Danois ne renoncent pas à rétablir leur hégémonie sur le royaume insulaire – mais la chance, ou le sens politique, fait défaut. En 1066-1067, ils pourraient profiter de la confusion engendrée par la conquête normande. Ils ne le font pas, sans doute à cause de la grande « révolte slave » qui éclate alors au sud du Danemark et monopolise leur attention. Dans les années qui suivent, Sven II (1047-1076, né d'ailleurs en Angleterre, à la cour de son oncle Knut) va tenter sa chance. En 1069, il débarque et s'empare d'York, puis fait la paix avec Guillaume et se retire en échange d'un tribut. Après l'avortement d'une nouvelle tentative en 1074-1075, Knut IV, fils et successeur de Sven II, réunit dix ans plus tard une grande armée. Las : l'empereur germanique Henri IV se fait menaçant et le Danois préfère disperser sa flotte. Lorsqu'il la rappelle l'été suivant, il est assassiné à Odense, le 10 juillet 1086, par des soldats mécontents… La dynastie danoise y gagne un saint martyr, mais elle y perd définitivement l'Angleterre. ■

Contrairement aux conquérants normands, un demi-siècle plus tard, le règne des Danois n'a pas laissé que de mauvais souvenirs.

UN EMPIRE AUSSI VASTE QU'ÉPHÉMÈRE

De son père Sven à la Barbe fourchue, Knut hérite l'Angleterre en 1016 et règne ainsi directement en 1030 sur des territoires allant de la Baltique à l'Irlande, avec l'essentiel des côtes scandinaves – puissance navale oblige : les légendes accordent au roi plus de 1 000 *langskips* ! Le Danois, qui épouse Emma la Normande en secondes noces, sait aussi s'entourer de puissants alliés. L'étendue même de l'empire le rend cependant difficile à gouverner et il ne survit pas à la mort de Knut en 1035. Son fils Sven, chargé d'administrer la Norvège, est renversé dès 1033 au profit de Magnus, fils du roi Olaf II détrôné en 1028 par les Danois. Harthaknut, 2e fils de Knut, étant mort en Angleterre en 1042, Magnus s'empare alors de la couronne danoise.

Cette reconstitution oppose des Normands (à gauche), avec leurs boucliers allongés, et des Saxons à pied. La grande force des troupes de Guillaume réside en fait dans la cavalerie de choc. Noter la protection en écailles de corne ou de cuir, alternative au haubert de mailles désormais généralisé.

ET À LA FIN, LES NORMANDS RAFLENT LA MISE

Pendant que Saxons et Danois s'expliquent à couteaux tirés, un troisième acteur affûte sa lame… Descendants des Vikings mais largement francisés, les Normands vont s'emparer facilement de l'Angleterre en une campagne éclair conduite comme une quasi-croisade.

Par Frédéric Bey

Qui a dit que les Vikings ont échoué à prendre l'Angleterre ? C'est bien de Rollon que Guillaume le Conquérant descend en droite ligne, comme une bonne partie de sa noblesse. Le nom même de « Normandie » (la terre des « hommes du Nord ») le rappelle suffisamment, même si le duché s'est rapidement francisé depuis sa naissance officielle en 911. Au tournant du millénaire, la Normandie est déjà une puissance régionale, dont l'influence rayonne outre-Manche – pas toujours en bien puisque le duché sert de base aux raids vikings.

Emma la Conquérante

C'est pour neutraliser cette méridionale menace qu'en 1002 le roi des Anglais Æthelred le Malavisé épouse Emma (*voir encadré p. 48*), la fille du duc Richard Ier. Faisant (involontairement) honneur à son surnom, il introduit ainsi le ver normand dans le fruit anglais. Emma, pas même 20 ans, se révèle en effet une redoutable intrigante, prête à tout pour garder son pouvoir – même à épouser Knut le Danois, successeur de son défunt mari. En 1043, elle parvient ainsi à placer sur le trône son fils aîné Édouard. Par élimination : il est le dernier survivant d'une effarante hécatombe qui a vu périr, de mort naturelle ou violente, sept fils d'Æthelred et deux de Knut !

Son surnom de Confesseur résume la nature d'Édouard, dont le règne de près d'un quart de siècle (1042-1066) est aussi paisible que prospère. Mais il porte la Normandie en lui, et pas seulement dans ses gènes : il a envers le duché une dette de cœur. Ignoré par sa mère, qui lui préférait son demi-frère Harthaknut, il a passé un autre quart de siècle en exil outre-Manche, chez son oncle Richard II (duc de 996 à 1026) puis ses cousins Richard III (1026-1027) et Robert Ier (1027-1035). Il a trouvé là-bas le réconfort spirituel offert par l'abbé Robert de Jumièges.

Après son retour et pour conforter sa position, Édouard a épousé en 1045 Édith, la fille du redoutable *earl* Godwin de Wessex, la vraie puissance derrière le trône. L'union n'a rien donné et, sans héritier, le Confesseur, qui déteste son beau-père, a certainement promis la couronne à Guillaume, qui a succédé à son père Robert Ier depuis 1035. Harold Godwinson, frère d'Édith devenu chef du clan Wessex, aurait même été envoyé en personne le confirmer en 1064, contractant alors lui-même une dette : Guillaume a dû l'extraire en personne des griffes du comte Guy de Ponthieu, chez qui le messager avait fait naufrage. Pourtant, quand le Confesseur rend l'âme

Norvégien ou danois, le chef viking Rollon (Hrólfr en vieux norrois ; v. 860-v. 930) pousse des raids jusqu'en Bourgogne et dans le Nivernais. Bien que vainqueur à Chartres, le roi Charles III le Simple reconnaît les implantations vikings en basse Seine et octroie à Rollon un duché par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, le 11 juillet 911.

Ex-prieur de l'abbaye rouennaise de Saint-Ouen et ami du futur roi Édouard le Confesseur en exil, Robert de Jumièges (? - v. 1055) est fait archevêque de Canterbury (c'est-à-dire chef de l'Église d'Angleterre) en 1051. Mais il est aussitôt chassé par Godwin de Wessex, injustice qui sert de prétexte religieux à la conquête normande.

AFP PHOTO/CARL DE SOUZA – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

le 5 janvier 1066, c'est bien Harold qui est proclamé roi d'Angleterre. Édouard a-t-il changé d'avis sur son lit de mort ? Ou la noblesse saxonne a-t-elle simplement choisi de privilégier un des siens ? Guillaume est en tout cas furieux de ces trahisons multiples, et il a les moyens de faire valoir ses droits.

Le duc de Normandie, en effet, est un redoutable capitaine. Né d'une « seconde épouse » à la mode danoise et encore enfant à la mort de son père, Guillaume a dû assurer sa couronne les armes à la main à l'âge de 20 ans, en écrasant ses barons rebelles au Val-ès-Dunes en 1047, avec l'aide du roi de France Henri Ier, son suzerain. Quand ce dernier s'allie contre lui en 1057 avec le comte d'Anjou Geoffroy Martel, Guillaume le bat et le force à traiter. Au tournant des années 1060, ses domaines couvrent la Normandie, le Maine et des territoires arrachés au duché de Bretagne et au comté de Ponthieu.

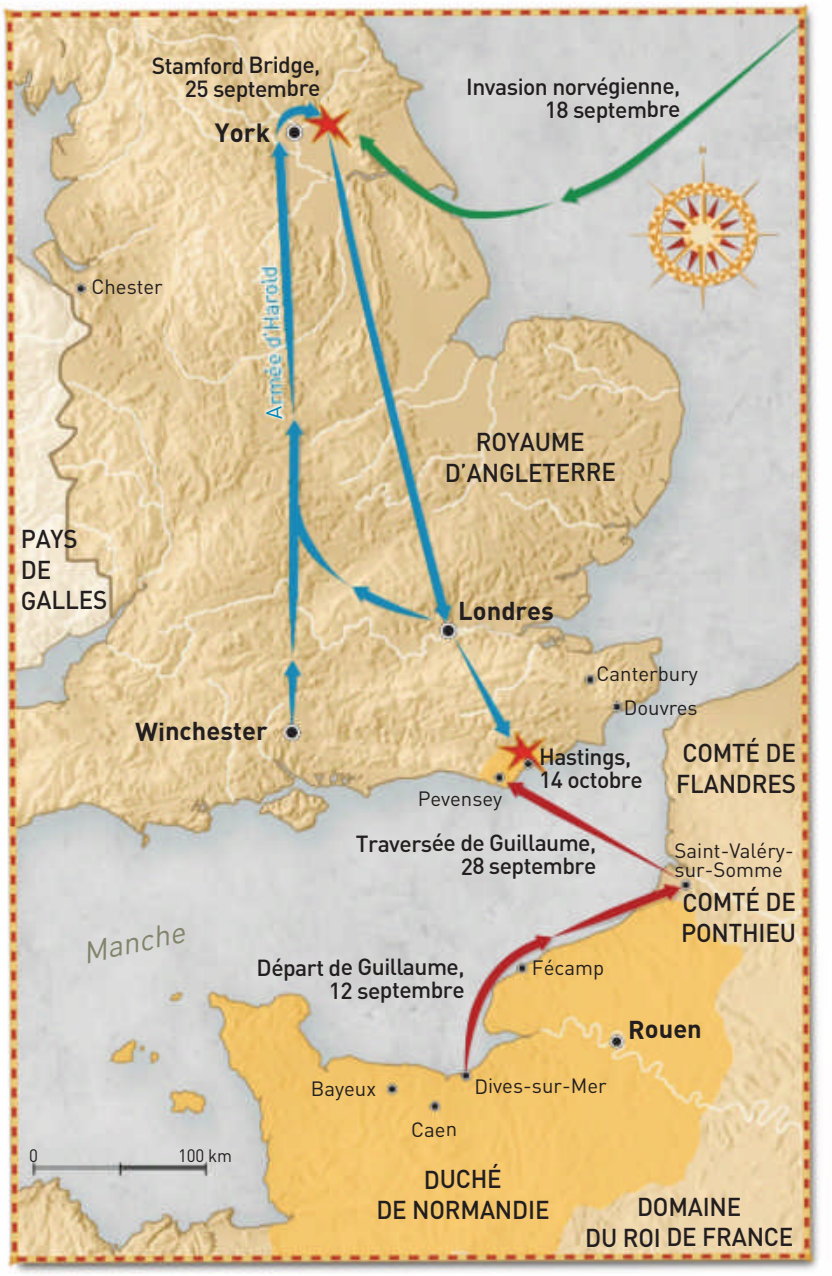
Harald contre Harold

À l'été 1066, Guillaume rassemble 8000 hommes, 2000 chevaux et 700 embarcations (*voir carte ci-contre*). C'est impressionnant, mais pas sans risques : la traversée est retardée jusqu'à septembre par le mauvais temps, et, surtout, Harold attend de pied ferme sur l'autre rive de la Manche. Alors que le Normand se résout à partir, la Providence lui procure un incroyable coup de pouce. Harald Hardrada, le roi de Norvège, a décidé lui aussi de réclamer la couronne et il a débarqué en Écosse, avant de marcher sur York, accompagné par Tostig, le frère rebelle d'Harold. Le 20 septembre, leur armée écrase à Fulford Gate les faibles forces de deux *earls* envoyés à leur rencontre. York ouvre ses portes et Harald va se reposer à Stamford Bridge.

Aussi grave que soit la menace normande, celle des Norvégiens est plus immédiate, et Harold fonce vers le nord. Marchant 30 à 40 kilomètres par jour, son armée déboule à Stamford Bridge le 25 septembre, seulement deux jours après Harald. Surpris, Harald et Tostig sont battus et tués, tandis que les survivants s'enfuient sur leurs navires. Mais alors qu'il célèbre son triomphe à York aux alentours du 1er octobre, Harold apprend que Guillaume a débarqué le 28 septembre à Pevensey, dans le Sussex, avant de longer la côte vers l'est, jusqu'à Hastings…

Aucune armée ne peut sortir indemne d'un périple de 700 km, en livrant bataille de surcroît, et les soldats d'Harold sont à bout quand ils parviennent enfin près d'Hastings, sur la colline de Senlac (*voir* G&H *n° 17, p. 58*). Heureusement, la position est favorable : une colline escarpée, idéale à coiffer du traditionnel *shield-wall*. Les forces sont en outre à peu près égales, 8000 hommes de chaque côté. Quand Guillaume monte à l'assaut au matin du 14 octobre, le mur saxon tient le choc face aux attaques successives des archers, de l'infanterie et de la cavalerie. Après des heures de combat acharné, l'aile gauche normande bat en retraite. Véritable défaillance ou piège classique ? Les Saxons rompent en tout cas les rangs pour poursuivre… et se font balayer par le retour des cavaliers. Affaiblie, la digue se fissure, avant de céder en fin d'après-midi à une ultime charge. Harold est tué d'une flèche dans l'œil, les lignes se désagrègent et la déroute finit en massacre.

Comme Sven à la Barbe fourchue (*voir p. 46*), Guillaume voit sa conquête facilitée par l'unification de l'Angleterre : une seule bataille assure la décision, confortée en outre par la mort des deux frères d'Harold, Gyrth et Leofwine, tombés avec l'élite de la noblesse.



HAROLD PRIS ENTRE DEUX FEUX

La défaite saxonne de 1066 est loin d'être un fait accompli. Elle doit beaucoup au fait que l'armée d'Harold est forcée par les circonstances à un épuisant périple. Cantonnée près de Winchester et de Londres en attente des Normands, elle doit couvrir 320 km pour monter dans le Yorkshire battre l'armée d'Harald, livrer bataille à Stamford Bridge, puis marcher 360 km en sens inverse pour barrer la route de Londres, à Hastings. Guillaume, lui, a traversé par bateau et pu reposer et rafraîchir ses troupes avant l'affrontement final du 14 octobre. La résistance du *shield-wall* saxon, qui ne cède en fin de journée, n'en est que plus remarquable.

En outre, le Normand a bien préparé le terrain spirituel. Au même titre que les participants de la *Reconquista* en Espagne, il a obtenu le soutien du pape Alexandre II en faveur d'une « guerre juste », pour la diffusion de la foi chrétienne et l'obéissance à Rome. Brandir le *vexillum sancti Petri* (drapeau de saint Pierre) légitime la cause et favorise l'établissement du lien féodal avec les vainqueurs comme avec les vaincus. Le jour de Noël, Guillaume se fait sacrer à Westminster et offre au pape, en cadeau, l'étendard du défunt Harold.

Londres n'est pas l'Angleterre, cependant, et il faudra encore des années pour abattre l'opposition. Comme au temps du roi Alfred (*voir p. 44*), la résistance, incarnée par le comte Morcar et l'évêque Æthelwine, se réfugie dans les marais (ceux de l'Isle of Ely, près de Cambridge). Mais cette fois, pas de miracle : assiégés par une véritable petite armée, les Saxons se rendent au cours de l'été 1071. Guillaume distribue alors à ses barons les terres de la noblesse déchue, bientôt couvertes de châteaux forts. Et, sous la bannière aux léopards, la cour d'Angleterre s'apprête à parler français pendant trois siècles. ■

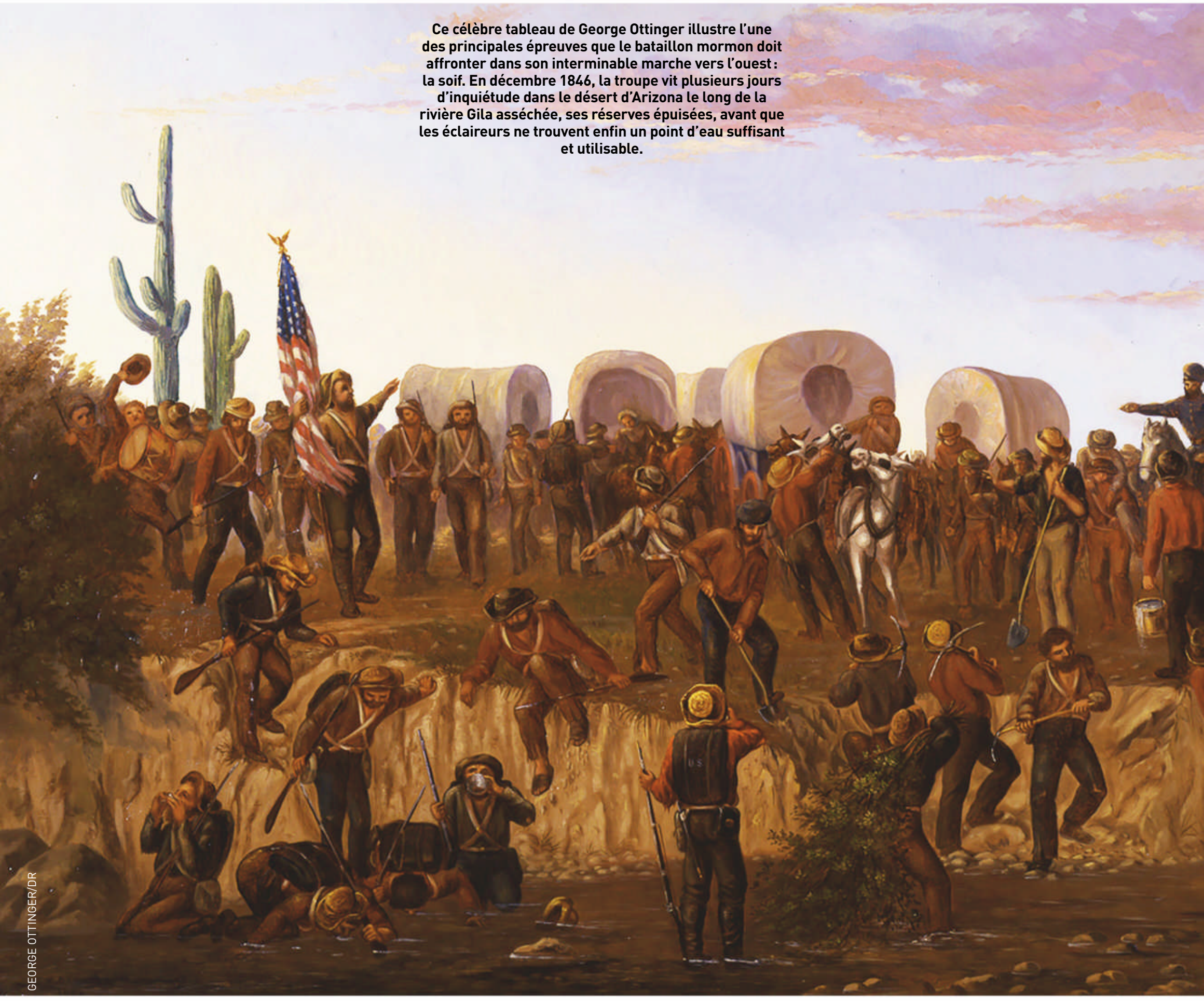
POUR EN SAVOIR +

À lire
- *Au temps des Vikings*, Anders Winroth, La Découverte, 2018.
- *Histoire des Vikings. Des invasions à la diaspora*, Pierre Bauduin, Tallandier, 2019.
- *De la mer du Nord à la mer Baltique. Identités, contacts et communications au Moyen Âge*, Alban Gautier et Sébastien Rossignol (dir.), Pubmocations de l'IRHIS, 2012.
- *Saxon, Viking and Norman*, Terence Wise, Osprey, 1979.
- *The Anglo-Saxon World,* Nicholas Higham, Martin Ryan, Yale Univ. Press, 2013.
- *Alfred's Wars : Sources and Interpretations of Anglo-Saxon Warfare in the Viking Age,* Ryan Lavelle, Boydell Press, 2012.
- *Danes in Wessex: The Scandinavian Impact on Southern England, c. 800–c. 1100,* Ryan Lavelle et Simon Roffey (dir.), Oxbow, 2015.
- *Cnut, The North Sea King,* Ryan Lavelle, Penguin, 2017.
- *The Vikings in England. Settlement, Society and Culture,* Dawn M. Hadley, Manchester Univ. Press, 2006.
- *Guillaume le Conquérant*, Gilles Henry, OREP, 2019.
- *Viking Warrior versus Anglo-Saxon Warrior, England 865-1066,* Gareth Williams, Osprey, 2017.
- *Fortifications in Wessex c. 800-1066: The Defences of Alfred the Great Against the Vikings,* Ryan Lavelle, Osprey, 2003.

LA SURPRENANTE ODYSSÉE DU BATAILLON MORMON

L'armée américaine n'a jamais compté dans ses rangs d'unités confessionnelles. Ni régiment sikh, ni brigade juive, ni division musulmane, comme on en trouve dans d'autres armées occidentales. À une exception près, pendant la guerre contre le Mexique : un éphémère bataillon de volontaires mormons.

Par Vincent Bernard



Ce célèbre tableau de George Ottinger illustre l'une des principales épreuves que le bataillon mormon doit affronter dans son interminable marche vers l'ouest : la soif. En décembre 1846, la troupe vit plusieurs jours d'inquiétude dans le désert d'Arizona le long de la rivière Gila asséchée, ses réserves épuisées, avant que les éclaireurs ne trouvent enfin un point d'eau suffisant et utilisable.

GEORGE OTTINGER/DR

« *Le lieutenant-colonel en charge félicite le bataillon pour son arrivée sain et sauf sur les côtes de l'océan Pacifique, au terme d'une marche de plus de 3000 kilomètres. On cherchera en vain dans l'histoire la mention d'une telle marche d'infanterie.* » Ainsi le lieutenant-colonel de l'armée américaine Philip St. George Cooke tresse-t-il des lauriers à son « bataillon mormon » après plus de cinq mois de périple à travers les régions les plus arides du continent nord américain. Nous sommes le 30 janvier 1847, en pleine guerre contre le Mexique. Mais que fait cette formation singulière dans une guerre qui ne semble guère concerner les fidèles de la toute jeune « Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours ? » (*voir encadré p. 56*).

Cette aventure commence en février 1846, aux confins de l'Illinois, du Missouri et de l'Iowa, portes d'entrée vers cet immense Far West sauvage où règnent alors encore les fières tribus d'Indiens des plaines. La petite bourgade de Nauvoo, fondée par les mormons quelques années plus tôt, n'est déjà plus le havre de tranquillité espéré pour ceux que la plupart des autres Américains jugent indésirables, notamment pour leur communautarisme sectaire et leur pratique de la polygamie. Le premier prophète de l'Église, Joseph Smith, a été assassiné deux ans plus tôt par des émeutiers. Pour les quelques milliers de mormons de l'Illinois ou dispersés dans les régions alentour, la sécurité n'est plus assurée. Sous la pression et la direction de son second leader, Brigham Young (1801-1877), la communauté entame donc un nouvel exil précipité. Les premiers pionniers quittent l'Illinois le 4 février 1846 pour parvenir, un mois plus tard et 500 kilomètres plus à l'ouest, aux confins du territoire de l'Iowa (*voir carte p. 55*), au seuil des terres alors « inorganisées » du Kansas. Objectif final : la vallée du lac Salé, dans une région des montagnes Rocheuses à peine explorée, à 2000 kilomètres de là ; une terre hostile mais où, pense-t-on alors, les conditions de vie difficiles garantiront pour longtemps l'isolement de la communauté.

Les visées expansionnistes du président Polk

Pareil voyage nécessite vivres et ressources. Young dépêche alors un envoyé de la communauté de Nouvelle-Angleterre solliciter le soutien du gouvernement fédéral. Sa demande intervient cinq jours après la déclaration de guerre au Mexique (*voir* G&H *n° 2, p. 60*), le 13 mai 1846. Ce conflit s'est ouvert suite à l'annexion du Texas mais il s'explique mieux par les visées expansionnistes du président James Polk, apôtre de la « destinée manifeste » et de la progression vers l'ouest jusqu'à la côte du Pacifique. Dès le début de son mandat, Polk a incité tous les émigrants à « *bâtir en dur et élever des forts le long de la route de l'Oregon* ». Dès 1845, il a fait envoyer le Pacific Squadron sur les côtes mexicaines dans le but de revendiquer à la première occasion la Haute-Californie au nom des États-Unis. La région est immense, quasi inhabitée, à l'exception d'une poignée de villages, de missions religieuses et de *presidios* militaires surveillant les tribus indiennes. Los Angeles, la « métropole » californienne fondée en 1781, n'est encore qu'une bourgade de moins de 2000 habitants et San Francisco le nom d'une simple mission flanquant un minuscule village du nom de Yerba Buena.

Philip St. George Cooke (1809-1895) est un officier professionnel virginien et beau-père du futur général de cavalerie confédéré Jeb Stuart. Partisan des charges de cavalerie, outre sa participation à la guerre du Mexique, il combat les Indiens, participe à l'expédition de l'Utah en 1857-1858, puis à la guerre de Sécession en tant que général.

Joseph Smith (1801-1844) est à l'origine des révélations qui fondent l'Église mormone au début des années 1830. Il en est le premier président ou prophète. Il meurt à Carthage, dans l'Illinois, assassiné avec son frère.

La Haute-Californie (Alta California) est la partie nord de la province mexicaine de Las Californias ; partie annexée en 1848 et admise comme 16e État américain en 1850. La partie sud constitue la péninsule de Basse-Californie (Baja California).

Les « territoires organisés » sous administration fédérale constituent un statut intermédiaire entre les terres dites « inorganisées » où essaiment quelques pionniers et postes militaires, et l'admission en tant qu'États de l'Union dotés d'une constitution et d'une administration propres.

Indépendant de facto à l'issue de la « Révolution texane » de 1835-1836, le Texas accepte, à la colère du Mexique et selon des frontières disputées, l'annexion par les États-Unis en tant que 28e État de l'Union en décembre 1845, ce qui précipite la guerre américano-mexicaine qui éclate en mai 1846.

LAL/BRIDGEMAN – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

Pour conquérir ces immensités, il faut des troupes. Dix millions de dollars de crédits – une somme colossale pour l'époque – sont votés par le Congrès pour lever une force volontaire de 50 000 hommes. Les troupes régulières de la minuscule armée fédérale (*voir encadré ci-dessous*), représentée à Fort Leavenworth, au Missouri, par le colonel, et bientôt général Stephen Kearny, sont, elles, plus que comptées. L'occasion est belle pour Young et ses mormons de démontrer leur loyauté au gouvernement tout en gagnant sa protection et des moyens matériels pour leur marche vers l'ouest : 2 000 combattants volontaires pour la Californie sont ainsi proposés au président. Lequel accepte le principe tout en limitant le recrutement à un bataillon de 500 hommes, les mormons ne devant pas constituer plus du tiers de l'Army of the West. L'improbable *deal* qui bénéficie aux deux parties n'est pas sans rencontrer de résistance à Council Bluffs, où les mormons passent l'hiver 1846-1847 avant le « grand saut » vers l'Utah. Les « saints » craignent de laisser leurs familles livrées à elles-mêmes pendant toute une année, une réalité que Brigham Young ne masque pas : « *Que tout le monde comprenne bien que le bataillon mormon a été organisé dans notre camp afin de prévenir les préjugés envers notre peuple, de prouver notre loyauté envers le gouvernement des États-Unis, ainsi que pour la sauvegarde présente et à venir d'Israël ;* [mais] *que cet acte laisse près de 500 équipages privés de conducteur et de provisions pour l'hiver, et presque autant de familles sans aide ni protection.* » Ses arguments et les compensations promises achèvent de convaincre la plupart de ses ouailles. D'abord, la qualité de volontaire des hommes protège les familles au terme des traités signés avec les tribus indiennes, permettant de stationner librement et sans danger sur leurs terres le temps de la guerre. De plus, à la solde promise de 7 $ par mois et par homme s'ajoute une prime d'engagement de 42 $ suffisante pour pourvoir à l'indispensable. On promet également que l'unité ne sera pas fractionnée et qu'enfin, tout le matériel fourni par le gouvernement, notamment les couvertures ainsi qu'une centaine de tentes (une pour six hommes) pourra être conservé au terme de la campagne. Enfin, sont alloués 500 fusils, qui ne seront pas de trop pour les futurs colons.

Faute de prime, le bataillon se passe d'uniformes et marche en civil.

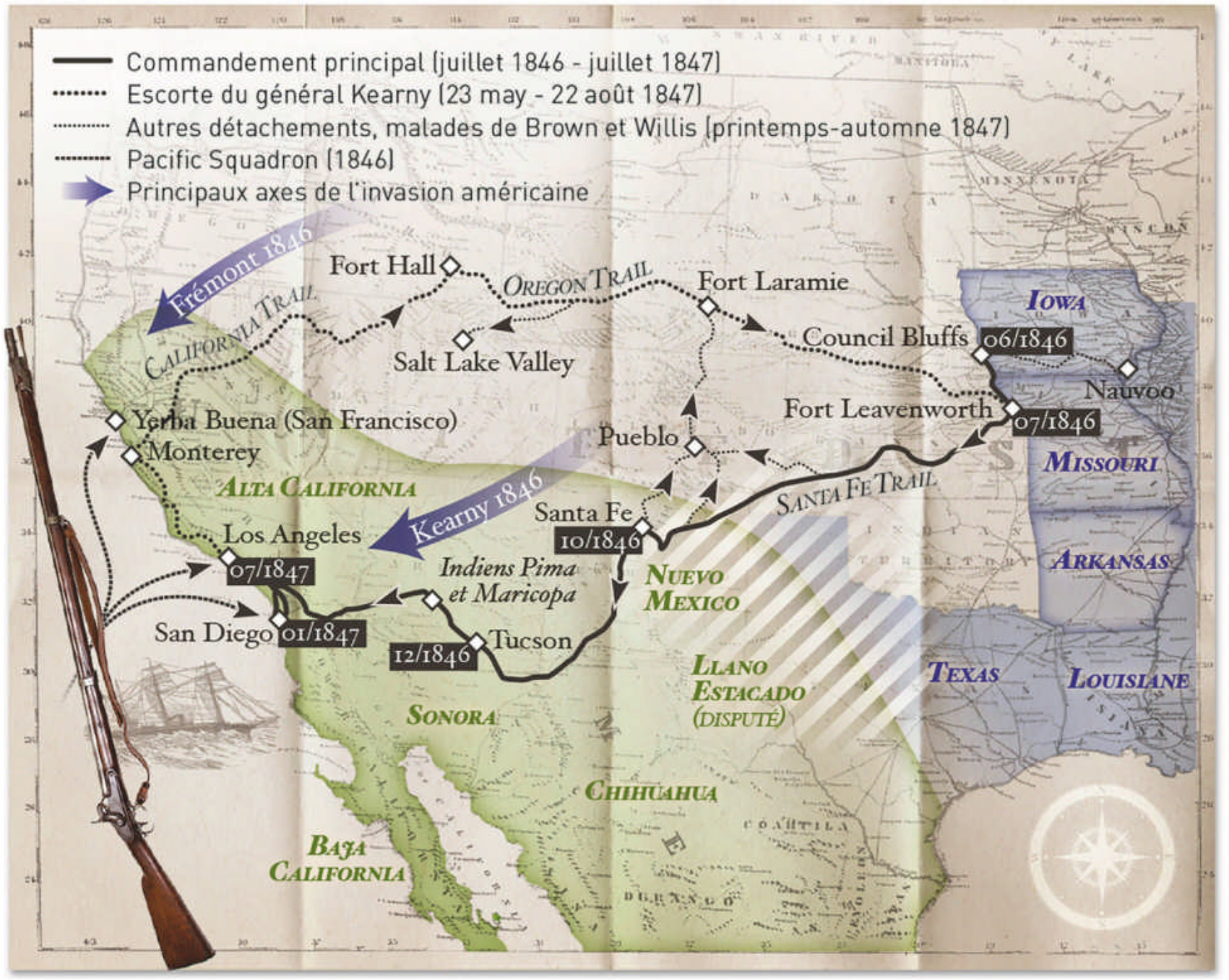
Sur la piste de Santa Fe

Le recrutement s'effectue donc aisément. En un mois, 540 mormons sont constitués en cinq compagnies, dont les officiers sont choisis directement par Young, sous le commandement du lieutenant-colonel James Allen, de l'US Army. On note que tous les volontaires sans exception peuvent signer par leur nom, quand 30 % des soldats de l'armée régulière sont alors illettrés. Le bataillon est officiellement admis au service volontaire dans l'armée américaine pour une durée d'un an le 16 juillet 1846. Il quitte Council Bluffs une semaine plus tard, accompagné d'une douzaine de familles – 33 femmes, dont une vingtaine employées comme lingères, et une cinquantaine d'enfants. Le bataillon atteint Fort Leavenworth, dans le territoire du Kansas, 270 kilomètres au sud, le 1er août, pour y être sommairement instruit et équipé. À cette date, le général Kearny et ses troupes ont déjà quitté le poste militaire depuis un mois pour gagner Santa Fe de Nuevo Mexico, où le bataillon mormon doit les suivre. Première déconvenue : la prime promise n'est pas là, confondue avec l'avance de solde pour les effets d'habillement. Pas question pour autant de priver les familles des secours promis : on se passera d'uniformes. C'est donc armés de mousquets mais en civil que les mormons entament leur longue marche au cœur de l'été sur les pistes poussiéreuses du Kansas. Le lieutenant-colonel Allen, malade, est resté en arrière. Sa mort, le 26 août à 40 ans, est apprise avec consternation. La logique hiérarchique laisserait le commandement au capitaine Hunt, commandant mormon de la compagnie A, mais c'est le lieutenant Smith de l'armée régulière qui arrive bientôt à bride abattue pour prendre la tête de la colonne. Mauvais choix. L'intransigeance du

→ États-Unis – Mexique : une guerre de petits

Par comparaison avec les forces armées permanentes entretenues par les nations européennes tout au long du XIXe siècle, celles d'Amérique du Nord paraissent lilliputiennes, au moins en temps de paix. En 1846, les États-Unis ne possèdent, pour une population de 20 millions d'habitants, qu'une armée régulière de 7 300 hommes : 700 officiers et soldats pour gérer l'administration des 9 départements militaires, et le reste dans une force combattante de 14 régiments minuscules (8 d'infanterie, 4 d'artillerie et 2 de dragons). L'ensemble est dispersé sur 4 millions et demi de kilomètres carrés. C'est 4 fois moins de soldats que la petite Belgique pour une population 5 fois plus importante et un territoire 145 fois plus étendu. Le Mexique lui-même, trois fois moins peuplé, est en proportion nettement plus « militarisé » avec une force permanente de 18 000 hommes auxquels s'ajoutent 10 000 miliciens mobilisés. Comme cela avait été le cas lors de la guerre d'Indépendance, celle de 1812, et le sera encore pour la guerre de Sécession ou celle de 1898 contre l'Espagne, c'est la mobilisation de troupes volontaires qui permet de gonfler très rapidement les effectifs américains : 50 000 hommes sont ainsi équipés en quelques mois. Le bataillon mormon représente à peine 1 % de ces forces, et moins de 10 % de celles déployées pour la campagne de l'Ouest et du Pacifique. ■

Pendant que les volontaires mormons gagnent la Californie, leurs familles entreprennent un dur voyage entre les plaines du Kansas et l'Utah, la vallée du Grand Lac salé où sera bientôt fondée la ville de Salt Lake City et le bref État du Deseret.



LA RUÉE VERS L'OUEST

Alors que les opérations principales de la guerre du Mexique se déroulent en aval du Rio Grande puis entre Vera Cruz et Mexico, la petite « armée de l'Ouest » du général Stephen Kearny est chargée de s'emparer des territoires mexicains du Nouveau-Mexique et de Californie jusqu'à la côte Pacifique. C'est dans cette ruée vers l'ouest – préfigurant celle vers l'or deux ans plus tard – que s'inscrivent l'odyssée du bataillon mormon et son rôle inattendu dans l'accomplissement de la « destinée manifeste » américaine.

jeune officier pétri de règlement militaire conjuguée aux méthodes de soin, elles aussi toutes militaires, du Dr Sanderson, médecin du bataillon, heurtent les convictions religieuses des mormons et créent de nombreuses tensions. Dès le 16 septembre, Smith insiste ainsi, malgré les protestations, pour que femmes et enfants partent, escortés par dix hommes, en direction de Pueblo, au nord, pour passer l'hiver avec d'autres familles mormones venues du Mississippi. Les semaines de marche harassantes font également leur œuvre auprès des plus fragiles des volontaires. Après les « civils », 91 soldats, malades, trop faibles ou trop fragiles pour continuer, prennent à leur tour sous escorte la direction de Pueblo. Un troisième groupe les rejoindra en novembre, écrémant un peu plus les rangs. Au total, 273 personnes, dont l'ensemble des civils sauf quatre femmes d'officiers, sont laissées en arrière. Passant à Pueblo l'hiver 1846-1847, ceux-là iront au printemps 1847 rejoindre Brigham Young pour participer à la fondation de Salt Lake City. Pour la seconde partie de l'interminable marche, il ne reste qu'un bataillon réduit à environ 360 officiers et soldats.

La longue route vers la Californie

À Santa Fe, « capitale » du Nuevo Mexico récemment conquise presque sans un coup de feu par Kearny, le soulagement est palpable. Le lieutenant-colonel Philip St. George Cooke y attend le bataillon mormon pour le reprendre en main. Son autorité moins cassante et mieux respectée lui permet de nouer rapidement des liens solides avec les « saints ». Une halte d'une semaine permet de réorganiser et de reposer la colonne à laquelle est adjoint un guide métis indien d'origine française, Jean-Baptiste Charbonneau, dont le père a voyagé avec les célèbres Lewis et Clark. Il s'agit maintenant d'accomplir la partie la plus difficile du voyage : près de 2000 kilomètres de territoires parmi les plus hostiles d'Amérique du Nord, d'abord vers le sud le long du vieux Camino Real espagnol descendant le Rio Grande, puis vers l'ouest en contournant les Rocheuses en direction de la Californie. Les semaines de marche s'écoulent, mais sans guère d'incidents, les mormons

L'armée de l'Ouest du général Kearny entre en campagne dès juin 1846, s'emparant de Santa Fe en août, avec seulement 1700 cavaliers du 1er régiment de dragons et des troupes volontaires du Missouri. D'autres formations – notamment le bataillon mormon traversant à pied le continent ou le 1er régiment de volontaires de New York transporté par mer – feront monter ses effectifs jusqu'à 5000 hommes.

Stephen W. Kearny (1794-1848) est considéré comme le « père » de la cavalerie américaine et l'une des grandes figures de la colonisation à l'Ouest. À ne pas confondre avec son homonyme Philip Kearny, général de la guerre de Sécession tué en 1862.

Le 16 juillet 1896, ces vétérans du bataillon mormon posent à Salt Lake City, à l'occasion du 50e anniversaire de leur enrôlement d'une année dans l'armée des États-Unis. Fierté de la communauté, l'épisode reste un puissant symbole historique de sa reconnaissance par la nation.

De 1804 à 1806, Meriwether Lewis et William Clark accomplissent à la demande du président Thomas Jefferson l'une des plus célèbres expéditions d'exploration du continent à travers la Louisiane récemment acquise jusqu'à la côte du Pacifique.

La révolte de Taos, associant Mexicains frustrés par la chute sans combats de Santa Fe et Indiens pueblos, secoue le Nouveau-Mexique au cours des premiers mois de 1847. Elle est réprimée par le colonel Sterling Price, qui se rendra célèbre en commandant les milices missouriennes pro-sudistes pendant la guerre de Sécession.

DR

montrant une endurance digne des troupes les plus éprouvées. Un accrochage, en décembre, les oppose à… un troupeau de bœufs sauvages, qui leur coûte deux blessés. Beaucoup plus sérieuse est la perspective de se heurter, quelques jours plus tard, à la garnison mexicaine de Tucson, minuscule bourgade du Sonora de quelques centaines d'âmes mais *presidio* défendu par 200 soldats et deux vieux canons. Cooke n'entend ni ravager la place, ni se livrer a de quelconques excès envers la population : mais pas question de faire demi-tour. Des pourparlers sont donc engagés et font un moment craindre l'affrontement direct, jusqu'à ce que l'officier mexicain en charge décide d'évacuer temporairement sa position. Le 16 décembre, le bataillon mormon entre donc « victorieux » à Tucson, sans avoir à tirer un coup de feu. L'étrange occupation dure trois jours, le temps de se ravitailler, avant de reprendre la route. Tucson est instantanément réoccupée par les Mexicains. Elle deviendra américaine seulement dix ans plus tard, lors des accords Gadsden de 1856 « alignant » la frontière de l'Arizona.

Toujours pas rendus pour les fêtes de fin d'année

Le 21 décembre, le bataillon campe sur la rivière Gila, où des Indiens pimas et maricopas offrent leur aide pour le ravitailler et le guider. Ce n'est que le 9 janvier 1847 que les hommes du colonel Cooke parviennent sur la rivière Colorado, marquant la limite orientale de la Californie. Il leur faut néanmoins encore 20 jours de marche pour rallier la mission de San Diego où Kearny a établi son quartier général. De l'action, enfin ? Pas vraiment. À ce moment, la conquête de la Haute-Californie est déjà virtuellement accomplie. En se joignant au California Battalion descendu de l'Oregon et à l'escadre du Pacifique, Kearny s'est déjà imposé aux autorités locales, tant aux troupes mexicaines qu'aux *Californios* qui revendiquent l'indépendance. Pour ce faire, il a fallu disputer quelques engagements sérieux, notamment à San Pasqual le 6 décembre, puis à Los Angeles. Dès la mi-janvier, si la guerre se poursuit au Mexique, les hostilités ont cessé en Californie, par la signature du traité de Cahuenga. Pour le bataillon mormon, il n'y aura plus d'affrontements, virtuels ou réels, que ce soit avec des animaux, l'armée mexicaine ou les tribus indiennes. Au-delà de son impressionnante marche à travers les plaines de l'Ouest, une singulière ironie du sort l'a non seulement fait arriver trop tard en Californie, mais aussi partir trop tôt du Nouveau-Mexique où la révolte de Taos éclate justement en janvier 1847.

Le bataillon occupe Tucson sans avoir à tirer un seul coup de feu.

Les derniers mois d'engagement des « saints » sont donc pacifiques, mais pas désœuvrés. Le bataillon alterne en effet les fonctions de garnison, à San Diego ou à Los Angeles, et la participation à la construction des premiers forts, tel le fort Moore, marquant la mainmise étasunienne sur un territoire qui sera officiellement annexé par traité à l'issue de la guerre, en 1848. En mai 1847, Kearny récompense l'exploit du bataillon mormon en y choisissant quinze soldats comme escorte personnelle pour regagner le fort Leavenworth, cette fois par la route du nord. Leur voyage s'achèvera en août après un périple total de 6 000 kilomètres en une année. Ceux-là, comme tous les autres, y compris les détachements envoyés à Pueblo, sont officiellement démobilisés le 16 juillet 1847 au terme de leur année de service. Tous, sauf 81 qui choisissent de « rempiler » pour huit mois, reprendront dès l'été 1847 la route de l'Utah, retrouvant leurs familles après, de nouveau, plusieurs mois de voyage. Certains s'attarderont, participant au développement du nouveau territoire et à la construction de plusieurs moulins. À Sutter's Mill, quelques anciens du bataillon mormon sont parmi les premiers de la région à découvrir de l'or… Quant à l'intégration pleine et entière à la nation américaine, il faudra, malgré cette contribution aussi symbolique qu'unique, affronter d'autres tempêtes, et même une véritable petite guerre, avant que le « mormonisme », acceptant certaines concessions dont l'abandon de la polygamie, ne soit pleinement accepté. Autour du lac Salé, l'Utah ne sera admis comme 45e État de l'Union qu'en 1896, presque un demi-siècle après la Californie, que le bataillon mormon avait contribué à bâtir. ■

POUR EN SAVOIR +

À lire • *The Mexican War, 1846–1848*, Karl J. Bauer, University of Nebraska Press, 1992.
• *The Conquest of New Mexico and California. An Historical and Personal Narrative,* Philip St. George Cooke, Horn and Wallace, 1878 (réed. 2017).
• *The Mormon Battalion. Its History and Achievements,* B. H. Roberts, Deseret News, 1919 (réed. 2001).
• *A Concise History of the Mormon Battalion in the Mexican War, 1846-1847,* Daniel Tyler, Rio Grande Press, 1964 (réédition d'un ouvrage de 1881).

→ La difficile intégration des mormons

L'Église mormone, de son nom officiel Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, est fondée en 1830 en Nouvelle-Angleterre par Joseph Smith. Celui-ci affirme avoir retrouvé par visions divines, puis traduit, des plaques renfermant un évangile nord-américain témoignant d'une christianisation de l'Amérique précolombienne, et connu sous le nom de « livre de Mormon », du nom d'un personnage supposé avoir compilé ces écrits au IVe siècle. La croyance se présente à l'origine comme une Église chrétienne réformée, dirigée par Jésus-Christ à travers un prophète vivant et un collège de 12 apôtres. Elle est néanmoins rejetée par les autres branches du christianisme. Jusqu'à la « guerre de l'Utah » de 1857-1858, elle est également en opposition directe au gouvernement fédéral pour son caractère sectaire et certaines de ses pratiques. L'Utah n'est admis comme État de l'Union qu'en 1896, les mormons ayant alors renoncé officiellement à la polygamie. Cette religion a donné lieu à divers courants dont le principal compte aujourd'hui environ 16 millions de croyants dans le monde, dont 6 millions aux États-Unis, avec 60 000 missionnaires répartis dans 45 pays. Elle se consacre notamment, dans un but théologique controversé, à la numérisation systématique des données généalogiques du monde entier. Salt Lake City, fondée en 1847, demeure son siège mondial. ■

Image : istockphoto.com/duncan1890

PASSIONNÉS D'HISTOIRE ET DE STRATÉGIES

ABONNEZ-VOUS À SCIENCE&VIE GUERRES &Histoire

1 n° tous les 2 mois
+ 2 hors-séries par an

L'OFFRE LIBERTÉ

1 numéro tous les 2 mois
+ 2 hors-séries par an
+ la version numérique OFFERTE

5,95€ SEULEMENT TOUS LES 2 MOIS au lieu de ~~10,50€~~*

-43%

SANS ENGAGEMENT !

PRIVILÈGE ABONNÉ
VERSION NUMÉRIQUE OFFERTE
Votre magazine vous suit partout !

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner sous enveloppe affranchie à :
Service abonnements Guerres&Histoire - CS 90125 - 27091 Evreux Cedex 9

Kiosque Mag — Disponible sur kiosquemag.com

1 - Je choisis mon offre d'abonnement et mon mode de paiement :

L'offre Liberté avec hors-séries : **-43%**

☐ GUERRES &Histoire **tous les 2 mois + 2 hors-séries par an pour 5,95€ tous les 2 mois** au lieu de ~~10,50€~~*.
Je m'arrête quand je veux. Ce tarif préférentiel est garanti pendant 1 an puis il sera de 7,90€ tous les 2 mois. [1111426]

Je remplis le mandat à l'aide de mon RIB pour compléter l'IBAN et je n'oublie pas de **joindre mon RIB**.

IBAN : _____

Vous autorisez Reworld Media Magazine à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Reworld Media Magazine. Créancier : Reworld Media Magazine 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux. Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479

Dater et signer obligatoirement :
Date : __/__/____
Signature :

Cette offre est disponible **uniquement** **en joignant votre R.I.B.** (Relevé d'Identité Bancaire)

L'offre Classique : -27%
1 an - 6 numéros + 2 hors-séries
pour **46€** au lieu de ~~62,98€~~* . [1111434]

Pour l'offre Classique, **je règle par chèque bancaire** ci-joint libellé à l'ordre de Guerres&Histoire.

Vous souhaitez régler par carte bancaire ?
Rendez-vous sur **www.kiosquemag.com**
c'est rapide, simple et 100% sécurisé !

Kiosque Mag — Disponible sur kiosquemag.com

2 - J'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Nom** : _____

Prénom** : _____

Adresse** : _____

_____

CP** : _____ Ville** : _____

Date d'anniversaire: __ __ ____ (pour fêter son anniversaire)

Tél. (portable de préférence): __ __ __ __ __ (Pour envoyer un SMS en cas de problème de livraison)

Email : _____

(Pour gérer l'abonnement, accéder aux services numériques et recevoir nos offres promotionnelles.
L'adresse e-mail ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs)

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° Guerres et Histoire à 41,40 € et 2 Hors-série à 15,80 € et des frais de port : 5,78€. **Champs à remplir obligatoirement. Offre réservée en France Métropolitaine valable jusqu'au 31/12/2021. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Responsable de traitement des données personnelles : Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com

GH56

CAIUS MARIUS, "TROISIÈ DE ROME": HÉROS OU AR

Dans la Rome républicaine, chacun des deux consuls en exercice se voit d'ordinaire confier une armée de deux légions de citoyens doublées par deux légions d'alliés italiens, soit 20 000 hommes, souvent renforcée de divers contingents de cavalerie et d'auxiliaires. En cas de crise, de nouvelles légions sont levées (on en compte jusqu'à 25 pendant la deuxième guerre punique à la fin du IIIe siècle).

Entre 112 et 105, Rome est en guerre contre Jugurtha, qui a assassiné son frère Adherbal, protégé des Romains. En 110, le roi de Numidie bat les généraux Albinus et Metellus. Marius, ancien lieutenant de Metellus, est élu consul et l'évince comme général. En 106, il finit, grâce à son propre lieutenant Sylla, par capturer Jugurtha qui meurt dans un cachot après le triomphe de 104.

« *Leur audace et leur fureur étaient irrésistibles ; ils s'avançaient, renversant tout par la force de leurs bras dans les batailles, avec l'impétuosité et la violence du feu ; rien ne pouvait arrêter leur marche ; tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage, ils en faisaient leur proie, les emmenaient, et les entraînaient avec eux.* »
De qui parle ainsi l'historien Plutarque ? Des Cimbres, dont à vrai dire, nul ne sait, encore aujourd'hui, qui ils étaient vraiment. Mais en cette fin du IIe siècle av. J.-C., leur apparition dans les vallées alpines provoque un vent de panique à Rome. Et on comprend pourquoi : ils sont, nous assurent les Romains, entre 200 et 300 000, dont des dizaines de milliers de guerriers. Ce qui les a poussés à quitter les rivages du nord ? Une élévation du niveau de la mer, apparemment : ils seraient donc parmi les premiers réfugiés climatiques. Et comme beaucoup, ils cherchent une terre pour s'établir. Mais il n'y en a pas. Ou plutôt, si : les riches vallées du Rhône et du Pô, toutes deux sous domination romaine. Aussi, dès que la nouvelle de leur migration parvient à Rome en 113 avant notre ère, le sénat dépêche-t-il Cnaeus Papirius Carbo avec 30 000 hommes pour les arrêter au nord des Alpes.

Éparpillés comme à Cannes

À Noreia, l'armée consulaire est quasiment détruite, le consul échappant de peu à la mort. Les Romains subissent une nouvelle défaite en 109, en Gaule, et surtout en octobre 105, à Arausio (Orange) où une force de 70 000 soldats et peut-être 40 000 valets d'armes est presque anéantie à cause de la rivalité entre ses chefs… Un désastre sans autre équivalent que celui de Cannes, 110 ans plus tôt, face à Hannibal. Ce qui sauve Rome ? Inexplicablement, après chaque victoire, les Cimbres ont négligé l'Italie et pris la route de l'ouest, jusqu'en Espagne. Mais chacun sait qu'ils reviendront sous peu…

ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA POUR *G&H*

ME FONDATEUR
RIVISTE?

Général inspiré pour les uns, politicien sans scrupule pour les autres, la carrière de Marius reste une énigme. Même son rôle dans la grande réforme de la légion romaine est obscur. Ses victoires contre les Numides et les Cimbres l'ont mené au triomphe, mais il aura porté tant de coups à la république qu'elle s'effondrera quelques années seulement après sa mort.

Par Éric Tréguier

Redoutables adversaires venus des confins de la Germanie, les Cimbres dominent plusieurs fois la Légion romaine que Marius, s'il n'en est sans doute pas l'unique réformateur, ouvre aux classes pauvres. Il s'attire ainsi leur fidélité, et anéantit définitivement les envahisseurs à Verceil en 101.

CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H* – ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA POUR *G&H*

VOYAGE EN BORD DE LIMES

La douzaine d'années de migration des Cimbres, accompagnés de leurs alliés, à la périphérie des territoires romains est marquée par plusieurs victoires cinglantes, en particulier à Orange, l'une des pires défaites de l'histoire de la République. Pour Rome, cette menace, sans précédent depuis les guerres puniques, n'est écartée qu'avec les victoires d'Aix puis de Verceil. Marius y tire un immense prestige mais ses réformes attisent la haine des *optimates*, ce qui provoque la première guerre civile du siècle.

Et Caius Marius dans tout cela ? C'est là qu'entre en scène celui que l'on peut déjà hésiter à voir comme un général inspiré ou un politicien sans scrupule. Né dans un bourg du pays volsque n'ayant reçu la citoyenneté romaine que depuis peu, il fait partie de ces « hommes nouveaux » venant perturber le subtil équilibre politique entre les vieilles familles romaines qui leur permet de conserver tous les leviers du pouvoir. Particulièrement renommé pour ses talents militaires, Marius gravit les échelons jusqu'à être élu consul en 107, puis nommé proconsul d'Afrique en 106. En 105, alors qu'il est encore en Numidie pour mettre un terme à la rébellion du roi Jugurtha (*voir p. 58*), il apparaît comme le seul recours de Rome. Il est ainsi de nouveau élu consul, *in absentia*, en violation de deux interdits du *mos maiorum* (la « coutume des ancêtres ») selon lequel nul ne peut effectuer un second consulat avant dix ans et nul ne peut être élu sans être physiquement présent à Rome. Rentré précipitamment à Rome, Caius Marius peut, le 1er janvier 104, entamer son mandat par un triomphe. Chef de file des *populares* – le parti qu'on pourrait qualifier de « démocrate » face à celui des *optimates*, aristocratique voire réactionnaire –, il veut manifestement impressionner ses concitoyens. Jamais depuis la prise de Carthage et la conquête de la Grèce on n'avait vu, derrière le char de Marius, défilé aussi extravagant que celui qui clôt la guerre de Numidie. Son roi, qui aura résisté pendant sept ans, est de la fête : couvert de chaînes, réduit au rang de trophée au même titre que les éléphants, les autruches, les esclaves, les épices, les étoffes brodées d'or et les caisses de pierres précieuses qui passent devant des Romains médusés.

Prolétaires, en formation !

Mais la liesse est de courte durée : Marius doit impérativement sécuriser la frontière nord. C'est pour cela qu'il a été élu. Avec quoi ? Lever une nouvelle armée est impossible : tous les adultes valides sont encore en Numidie… Les autres ? Morts à Noreia et Arausio. À l'époque, le système de conscription romain est très rigide : considérant, comme les Grecs, que seul un propriétaire a vraiment à cœur de défendre le bien commun, ne sont appelés à se battre que ceux qui « ont du bien » et qui font partie des cinq premières classes fiscales.

→ Une guerre « sociale »

La guerre sociale (de *socii*, les alliés) oppose la république romaine et ses alliés italiens entre 90 et 88 avant notre ère. Elle est déclenchée par l'assassinat en 91 du tribun de la plèbe Livius Drusus, qui veut obtenir les mêmes droits que les Romains pour les autres cités d'Italie. Celles-ci fournissent en effet l'essentiel de l'effort militaire mais ne participent pas aux décisions politiques et ont des droits réduits en matière judiciaire et civique. La guerre sociale est marquée par des atrocités et tourne à l'avantage de Rome. Mais réalisant que sa situation est intenable, la ville reconnaît cependant les droits de ces italiques, faisant citoyens à part entière tous les habitants de la péninsule jusqu'à la vallée du Pô. Marius, « homme nouveau », montre peu d'empressement à combattre ces Italiques, sans doute parce qu'il est lui-même originaire d'une de ces cités. Sylla, son ancien lieutenant – et désormais ennemi politique –, va lui s'y distinguer…

À son premier triomphe de 104 pour la victoire de Numidie, parachevée par son lieutenant et futur ennemi mortel, Sylla, Marius en ajoute un second en 101 pour ses victoires contre les Cimbres et les Teutons. En dépit de tous les honneurs qu'il reçoit alors et à l'inverse de Scipion l'Africain, tombeur d'Hannibal, il refusera d'ajouter un *agnomen* à son nom.

La sixième, pourtant la plus fournie, en est exclue. Or c'est vers ces « prolétaires » que se tourne Marius pour lever des troupes. Il a déjà levé la condition de richesse, en 107, pour renforcer les troupes de Numidie. Il le fait une deuxième fois. Avec la guerre sociale (91 à 87 av. J.-C., *voir encadré p. 60*), cette pratique va se banaliser. Les traditionalistes sont horrifiés, et de leur point de vue, ils n'ont pas tort : c'est donner le pouvoir militaire à ceux qui n'ont rien, avec le risque qu'ils échappent à la mainmise du sénat ou, pire, qu'ils réclament une part plus importante du pouvoir politique ; car à Rome, les deux sont indissociables. De fait, les empereurs romains finiront en effet par être choisis par leur armée et le sénat sera alors réduit à légitimer le choix des légions…

Marius sait que faute d'une victoire militaire, sa carrière est terminée.

L'oisiveté, un danger

Mais nous n'en sommes pas encore là et Marius, une fois son « armée de prolétaires » constituée, part pour la Provence. Il s'y installe et en profite pour entraîner ces nouveaux soldats. Il n'aime pas les laisser inoccupés : les 30 000 hommes stationnés à la Montagnette, au nord-est d'Arles (ou sur le plateau de la Crau), creusent les fosses Mariennes, canal aujourd'hui disparu permettant le ravitaillement direct par la mer. À la fin de l'année 104, son mandat annuel s'achève mais grâce aux informations (qu'il relaie largement) de l'approche tant crainte des Cimbres, il en obtient un nouveau : encore un accroc au *mos maiorum*. C'est la première fois que le sénat attribue deux consulats de suite au même homme. Et il en décroche un troisième pour l'année 102. Mais il sait désormais que faute d'une victoire militaire, c'en est fini de sa carrière. Le hasard fait bien les choses : en 102, les Cimbres sont effectivement en chemin pour la *Provincia* (la Provence), qu'ils comptent bien ravager. Et ils ne viennent pas seuls : des tribus comme les Teutons, les Ambrons, les Tigurins et Toygènes d'Helvétie, et d'autres contingents gaulois les accompagnent. La coalition est énorme. Mais les Cimbres, encore une fois, surprennent. Ils bifurquent et partent seuls vers le nord-est, en quête d'une porte d'entrée pour l'Italie, laissant les autres tribus face à Marius qui les attend. Il a préparé une position fortifiée au confluent de l'Isère et du Rhône. Pendant trois jours, les assaillants tentent d'en déloger les Romains, puis de les attirer en terrain découvert. « *Attaquons !* » grognent les légionnaires, mais Marius refuse de bouger. Les tribus finissent par se lasser et repartent vers le sud, défilant pendant six jours entiers devant le camp fortifié romain. Ce n'est qu'alors que Marius lance ses troupes en chasse. Arrivé près d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence), il les masse sur une colline boisée qu'il a repérée, et bloque le passage aux tribus. Les barbares ont le Rhône dans le dos et doivent monter à l'assaut dans un couloir dégagé, mais pentu. En haut, les Romains les

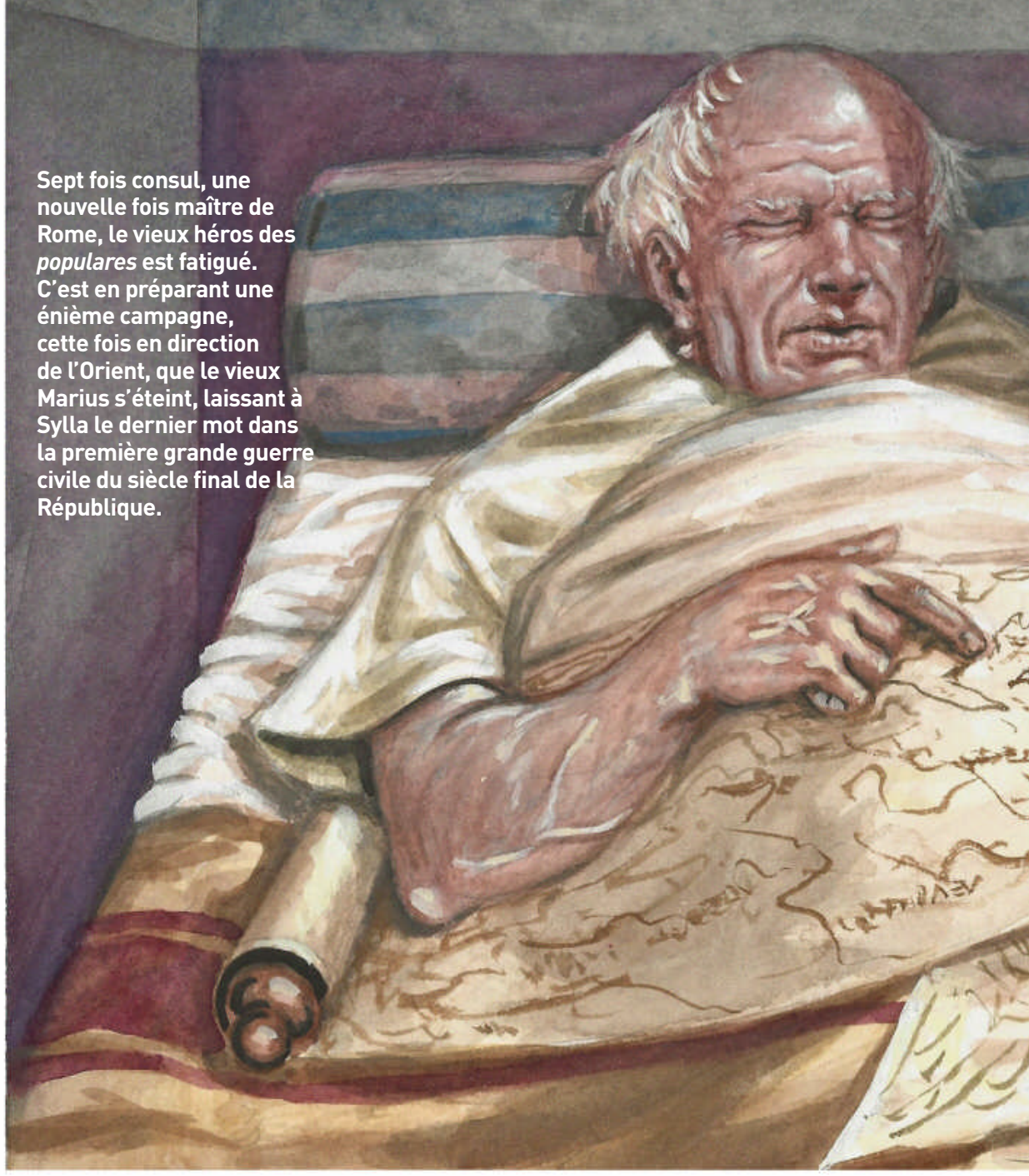
Selon un système remontant aux débuts de la république, les citoyens font l'objet d'un recensement tous les 5 ans et sont divisés en six classes, servant à déterminer l'impôt, la conscription et le rôle politique de chacun. Les classes supérieures doivent contribuer proportionnellement plus que les autres au trésor public et à la défense de l'État. En retour, elles ont plus de poids politique. Les plus pauvres, qui représentent alors entre deux tiers et trois quarts des citoyens, sont exclus de l'armée et en grande partie du pouvoir politique. Ils sont appelés *capite censi* (« comptés pour eux-mêmes », sous-entendant qu'ils n'ont rien d'autre) ou encore… *proletarii*, un nom promis à un bel avenir !

→ Les incendiaires de la vieille république

Au IIe siècle avant notre ère, Rome domine tout le bassin méditerranéen grâce à une série de conquêtes en Afrique du Nord, en Grèce, en Asie Mineure puis en Gaule transalpine (*Provincia*). Les richesses affluent comme jamais auparavant, bouleversent une société très inégalitaire où l'équilibre n'est maintenu que grâce au *mos maiorum*, c'est-à-dire à une morale de la retenue et de la modestie, qui cache beaucoup d'hypocrisie. Car le pouvoir est en réalité détenu par quelques grandes familles aristocratiques, qui trustent les trois leviers que sont le sénat (politique), les légions (militaire) et les cultes (religieux). Or les conquêtes romaines consacrent la montée en puissance de nouveaux leaders : les généraux victorieux. Le butin des guerres et le pouvoir accumulé par ces *imperatores*, soutenus par des légionnaires dévoués, une partie du peuple et les marchands (classe équestre), vont rompre cet équilibre. Quatre généraux (Marius, Sylla, Pompée et César) vont contribuer à accélérer ce mouvement et précipiter Rome dans des guerres civiles qui se prolongent pendant deux générations. ■

Les Romains considéraient que leur ville avait eu deux fondateurs : Romulus, au VIIIe siècle, et Camille, le général qui au IVe siècle redresse la cité après sa mise à sac par les Gaulois de Brennus.

attendent pour les décimer par des nuées de *pila* qui les clouent sur place. Des unités romaines, détachées à mi-pente et dissimulées par la forêt, surgissent alors sur leurs arrières. La défaite devient déroute : « *les Romains tuèrent ou firent prisonniers 100 000 d'entre eux* », commente, laconique, Plutarque. Orose (375-420) se veut plus précis : « *200 000 tués, 8 000 capturés et, à peine, 3 000 en fuite. Leur général Teutobod fut tué* ». Teutons et Ambrons sont totalement éliminés. Restent les Cimbres. Et là, c'est une autre histoire. Quintus Lutatius Catulus, l'autre consul, flanqué de Sylla, prometteur lieutenant de Marius, ont été refoulés en tentant de leur interdire les passes des Alpes. Les Cimbres se massent désormais dans la plaine du Pô. Marius, qui entame son cinquième consulat – et quatrième consécutif – en 101, passe l'hiver à transférer le plus de troupes possibles de Gaule vers la rive sud du Pô, absorbant au passage les restes des légions de Catulus. Le choc a lieu un peu au nord de Ferrare, dans un site que les auteurs anciens appellent Vercellae et qui est associé à la moderne Vercelli. Là, dix légions (autour de 50 000 hommes) font face à environ 200 000 Cimbres selon Orose, ou « seulement » 65 000 guerriers selon Florus (v. 70-v. 140). Au petit matin, dans un brouillard



Sept fois consul, une nouvelle fois maître de Rome, le vieux héros des *populares* est fatigué. C'est en préparant une énième campagne, cette fois en direction de l'Orient, que le vieux Marius s'éteint, laissant à Sylla le dernier mot dans la première grande guerre civile du siècle final de la République.

ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA POUR *G&H*

→ L'armée romaine réinventée

Il ne faut rendre à Marius que ce qui appartient à Marius. Or, nul ne sait vraiment qui est l'auteur de la grande réforme tactique de l'armée romaine. Ce qui est certain, c'est qu'en une soixantaine d'années, on passe d'une légion « polybienne » (de Polybe, l'historien qui l'a le mieux décrite) de trente manipules à une légion « marianique » (de Marius) à dix cohortes. Seule certitude : c'est bien Marius qui a ouvert aux citoyens pauvres l'accès à la légion, afin de compenser les pertes énormes subies en Gaule, en Macédoine et en Afrique du Nord. Mais il n'a pas été le premier à le faire : vers 140 av. J.-C., son mentor, Cornelius Scipio Æmilianus (Scipion Émilien), l'avait déjà fait pour recruter une armée pour l'Espagne. Marius est aussi crédité, de façon certaine, d'avoir allégé le train des bagages, pour permettre « *des déplacements plus rapides des légions* » explique l'historien Frontin, dans ses *Stratagèmes*. Le soldat romain s'est mis à transporter lui-même son équipement de camp (tente, piquets, ustensiles de cuisine…), donnant plus de mobilité à l'armée, mais y gagnant au passage le surnom de « mule de Marius » (*voir* G&H *n° 6, p. 47*). C'est encore à Marius qu'on attribue l'aigle des légions et la cheville en bois sur les *pila* (pluriel de *pilum*) empêchant l'ennemi de pouvoir les renvoyer. Reste la fameuse légion « marianique » et ses cohortes. Nul ne sait vraiment à qui elle est due. Ce sont les historiens du XIXe siècle qui ont tranché : puisqu'on trouvait des manipules au début du IIe siècle et des cohortes au Ier, à l'époque de César, c'est que quelqu'un avait réformé la légion entretemps. Qui était là à l'époque ? Marius. D'un point de vue scientifique, c'est un peu court… Des chercheurs plus contemporains pointent d'autres « inventeurs » possibles pour cette nouvelle légion, peut-être née lors de la guerre sociale. L'historien irlandais Arthur Peter Keaveney (1951-2020) était même plus catégorique : « *Il faut le dire clairement : c'est Sylla et non Marius qui a révolutionné l'armée romaine* ».

persistant, Marius aligne ses troupes face à l'ouest, et les divise en trois corps : la droite avec Sylla, le centre avec Catulus et la gauche qu'il dirige en personne. En face, la ligne des Cimbres s'étend sur plus de 4 km, avec un formidable corps de 15 000 cavaliers. Sylla et Catulus absorbent tout le choc de l'assaut des Cimbres car Marius disparaît dans le brouillard avec ses troupes… pour mieux réapparaître sur le flanc de l'armée barbare. Celle-ci a le soleil dans les yeux et doit faire face à un soudain vent violent chargé de poussière, phénomène connu des Romains qui en profitent à plein. Voilà les Cimbres aveuglés, criblés de *pila*, et attaqués de tous côtés. Leur front craque.
Au soir, le bilan est, selon Orose, de 140 000 morts – dont les rois Lugius et Boiorix – et 60 000 prisonniers, dont les rois Claodix et Caesorix.
Sur le forum, l'euphorie est totale. Marius est accueilli comme « troisième fondateur de Rome ». Pourtant, retenue ou calcul, le vainqueur se fait modeste : il associe Catulus – c'est une première – à son triomphe et refuse même d'adjoindre un *agnomen* de victoire (on lui suggère *Gallicus* ou *Cimbricus*) à son nom. Aux élections consulaires suivantes, il est facilement réélu. C'est son sixième mandat, le cinquième consécutif : plus personne ne semble s'étonner, désormais, de ces accrocs répétés aux usages multiséculaires de la république. Son programme politique est simple : arracher au sénat des terres publiques à distribuer à ses vétérans, comme il en avait déjà obtenu pour ses légionnaires de Numidie.

La fin justifie les moyens

Pour arriver à ses fins, il a besoin de s'allier à des politiciens sans scrupule, dont un certain Saturnius, qui unit derrière lui la plèbe urbaine, la paysannerie rurale, l'ordre équestre et même les nobles favorables aux *populares*. Les nouveaux alliés sont prêts à tout : pression sur les électeurs, meurtres politiques, manifestations violentes de vétérans démobilisés… C'est une sorte de révolution permanente qui force le sénat et ses irréductibles *optimates* épouvantés à céder. Marius est-il satisfait ? Non ; se souvenant de ses origines, lui dont la famille n'a la citoyenneté romaine que depuis deux générations, il exige et obtient, à la grande rage des conservateurs, que tous les vétérans y aient droit, y compris les alliés italiens, là où jusqu'alors, seuls les légionnaires (ce qui excluait les alliés italiques, qui n'étaient qu'auxiliaires) avaient droit à des distributions de terres.

Son objectif atteint, Caius Marius prend ses distances avec la clique d'affairistes et de radicaux avec qui il s'est allié. À temps, car aux élections pour l'année 99, Saturnius et ses partisans vont trop loin en battant à mort un autre *populares* sur le forum et en brisant les urnes. Devant le scandale, le sénat confie la répression à Marius qui arrête ses anciens alliés, que la foule finit par lyncher. Les *optimates* profitent du chaos pour reprendre la main tandis que Marius, conscient de perdre le contrôle, se fait oublier. On ne le retrouve sur la grande scène que lors de la « guerre sociale » qui débute en 91 : en tant que légat, il va devoir combattre (assez mollement, dit-on) les Italiens qu'il avait cherché à intégrer à la citoyenneté. Pour redorer son étoile pâlissante, Marius va, nous dit Plutarque, mettre « *la pire couronne possible à une carrière illustre sur les champs de bataille et le forum. Il est poussé par les passions, l'ambition à contretemps et une envie insatiable combinée aux ravages de l'âge* ». Il a presque 70 ans et pourtant s'arrange pour qu'un de ses alliés, Sulpicius, lui obtienne en 88 la conduite de la guerre contre Mithridate. Le roi du Pont a fait tuer, dit-on, 80 000 Italiens dans ses États. Problème : les légions qu'on lui a attribuées sont encore sous le commandement de Sylla, son ancien aide de camp, devenu son ennemi politique. Celui-ci n'a aucune intention de les lui remettre, et avec ses 35 000 hommes marche sur Rome. Général sans troupes, Marius fuit depuis Ostie vers l'Afrique du Nord… Proscrit, menacé de mort, il se réfugie sur l'archipel des Cercina (aujourd'hui Kerkennah, au large de Sfax, en Tunisie), où il avait établi une colonie de vétérans. Ce sont ses derniers « marianistes ». Entretemps, Sylla tente de faire passer son coup d'État pour une simple opération de police, et laisse se dérouler librement les élections. Mais quand un de ses pires opposants, Cinna, est élu consul, il choisit, bien que protégé par son statut de général en exercice, de quitter le climat délétère de Rome pour la Macédoine et le Pont. Cinna, lui aussi, s'active et tente de réaliser la promesse de Marius d'accorder l'égalité politique aux Italiens tout en lançant une procédure de destitution à l'encontre de Sylla. Son collègue, Octavius, s'y oppose farouchement et, en appelant à la plèbe romaine, fait fuir Cinna à son tour alors que les rues de Rome sont livrées à des bandes rivales.

Il obtient que tous les vétérans aient la citoyenneté romaine.

Rentre à Rome, Cinna

Lorsque Cinna lève une armée auprès des Italiens frustrés des résultats de la guerre sociale, Marius fait preuve de son intelligence politique hors du commun. Il débarque en Étrurie et lève une armée de 6 000 hommes avec laquelle Cinna peut rentrer à Rome. Nous sommes en 87 av. J.-C. et la vengeance des marianistes est terrible : pendant cinq jours, ses soldats pillent, tuent, torturent autour du Palatin et jusque dans les résidences des familles aristocratiques.
En janvier 86, Cinna obtient son deuxième consulat, et Marius son septième. La division du travail au sein du tandem est évidente : le vieux général, à la tête de ses légions, doit mettre au pas Sylla, puis Mithridate, tandis que Cinna veillera à poursuivre l'œuvre entamée à Rome, deux décennies plus tôt, avec les *populares*. Mais rien ne se passe comme prévu. Une pneumonie frappe Marius avant son départ. Il est obligé de s'aliter et meurt au milieu de ses cartes de Grèce et d'Asie, 17 jours seulement après son élection. Cinna ne restera que brièvement maître de Rome. Il est tué en 84 tandis que le retour de Sylla, vainqueur en Asie, marquera la ruine des marianistes, avec la mort du fils de Marius et la fuite de celui de Cinna lors des proscriptions de 82. Fin de la première guerre civile de ce siècle, qui en connaîtra une autre. Car en presque cinquante ans de vie publique, pour parvenir à la gloire à laquelle il tenait tant, Caius Marius aura tant secoué les fondements de la vieille république qu'elle finira par s'écrouler à la génération suivante. L'assassinat de Jules César (son héritier spirituel et neveu de sa femme), soupçonné de vouloir devenir « roi », puis la montée en puissance d'Octave, qui deviendra ensuite Auguste (« Très Saint »), achèveront ce processus et la transformation de Rome en une monarchie qui ne dit pas son nom. ■

Les Romains nobles avaient trois noms : le prénom (*praenomen*) qui désignait l'individu ; le nom (*nomen*) désignant la *gens*, famille élargie, à laquelle l'individu appartenait ; et le nom de famille (*cognomen*). À ces trois noms se joignait parfois un quatrième : le surnom (*agnomen*), tiré d'une action remarquable ou de quelque circonstance extraordinaire. Ainsi Publius Cornelius Scipio *Africanus* : Scipion l'Africain.

Inaugurées par Sylla en 82 contre les marianistes et reprises en 43 par le second triumvirat, les proscriptions désignent les affiches placardées à Rome contenant des listes de centaines « d'ennemis de la patrie » condamnés arbitrairement et pouvant être exécutés à vue contre récompense et, pour un esclave, affranchissement.

POUR EN SAVOIR +

À lire • *The Collapse of Rome. Marius, Sulla and the First Civil War (91-70 BC)*, Gareth C. Sampson, Barnsley, 2013.
• *La République romaine de la deuxième guerre punique à la bataille d'Actium*, Jean-Michel David, Seuil, 2000.
• *Histoire romaine des origines à Auguste*, François Hinard, Fayard, 2000.
• *Jugurtha, la Numidie et Rome*, Martine Dal Zotto, éd. des Cent Chemins, 2018.
• *Caesar's Civil War 49-44 BC*, Adrian Goldsworthy, Osprey, 2014.

N.S. PRISSEKIN/AKG

LA BATAILLE DE PROKHOROVKA, FABRICATION D'UN MYTHE

En mentant effrontément sur la bataille de chars de Prokhorovka, lors de l'offensive allemande vers Koursk, en 1943, les chefs soviétiques ont fait d'une sanglante et pitoyable défaite une mêlée héroïque et finalement victorieuse. Et quasiment tous les historiens leur ont emboîté le pas.

Par Roman Töppel. Traduit de l'allemand par Jean Lopez.

Le 5 juillet 1943, la Wehrmacht entame l'opération Citadelle, qui sera sa dernière offensive d'été à l'est. Partant à la fois du nord et du sud, trois armées allemandes reçoivent pour mission de sectionner le gros saillant situé autour de la ville russe de Koursk. L'Armée rouge s'est préparée à l'attaque allemande depuis plusieurs mois et elle a transformé le saillant en une véritable forteresse à ciel ouvert. En tout, six ceintures défensives barrent le chemin de Koursk. Les trois premières sont particulièrement puissantes, occupées par de nombreuses unités d'artillerie, de lutte antichar, d'infanterie et de blindés.

La 9e armée du colonel général Walter Model attaque depuis le nord en direction de Koursk. Elle se donne deux jours pour percer puis quatre jours supplémentaires pour atteindre la région à l'est de Koursk. En même temps, la 4e armée Panzer, commandée par le colonel général Hermann Hoth, s'élance depuis le sud elle aussi en direction de Koursk, pour y faire sa jonction avec la 9e armée (*voir carte p. 66*). Elle est appuyée par le détachement d'armée du général Werner Kempf. Cette dernière formation doit couvrir le flanc oriental de la 4e armée Panzer, de sorte que les divisions de Hoth puissent se concentrer exclusivement sur la poussée vers Koursk. Trois jours sont prévus pour la percée proprement dite, les lignes de défense soviétiques se trouvant au sud plus éloignées les unes des autres. Le plan accorde trois jours de plus pour atteindre la région à l'est de Koursk, opérer la jonction avec les avant-gardes de Model et sceller ainsi le « chaudron » autour de Koursk.

Le plus court chemin vers Koursk passe par un marais impraticable.

Le centre de gravité des forces venues du sud repose sur une puissante formation, le II. SS-Panzerkorps, composé de trois divisions de Panzergrenadiers : « Leibstandarte SS Adolf Hitler », « Das Reich » et « Totenkopf ». Depuis au moins la reprise de Kharkov en mars 1943, ces trois unités sont considérées par le commandement allemand comme des atouts maîtres et une élite invincible (*voir* G&H *n° 43, p. 38*). Pour le II. SS-Panzerkorps, le chemin le plus direct et le plus court pour gagner Koursk passe par Oboïan. Or, cette petite ville est protégée côté sud par un vaste marais, difficile à franchir pour des chars mais, en revanche, facile à défendre. C'est pour éviter ce marais que les trois divisions SS doivent dévier leur

Une vue de la fresque gigantesque exposée à Moscou, au musée de la Grande Guerre patriotique, due à N.S Prissekin, spécialiste de la peinture militaire héroïque. Elle représente le combat de Prokhorovka qui oppose, le 12 juillet 1943, le 2e corps Panzer SS et la 5e armée blindée de la Garde.

Chaudron est la traduction du mot allemand *kessel*, qui désigne les encerclements massifs dont la Wehrmacht s'est fait une spécialité entre 1939 et 1942. L'Armée rouge subit un dernier gros chaudron en mai 1942 autour de Kharkov.

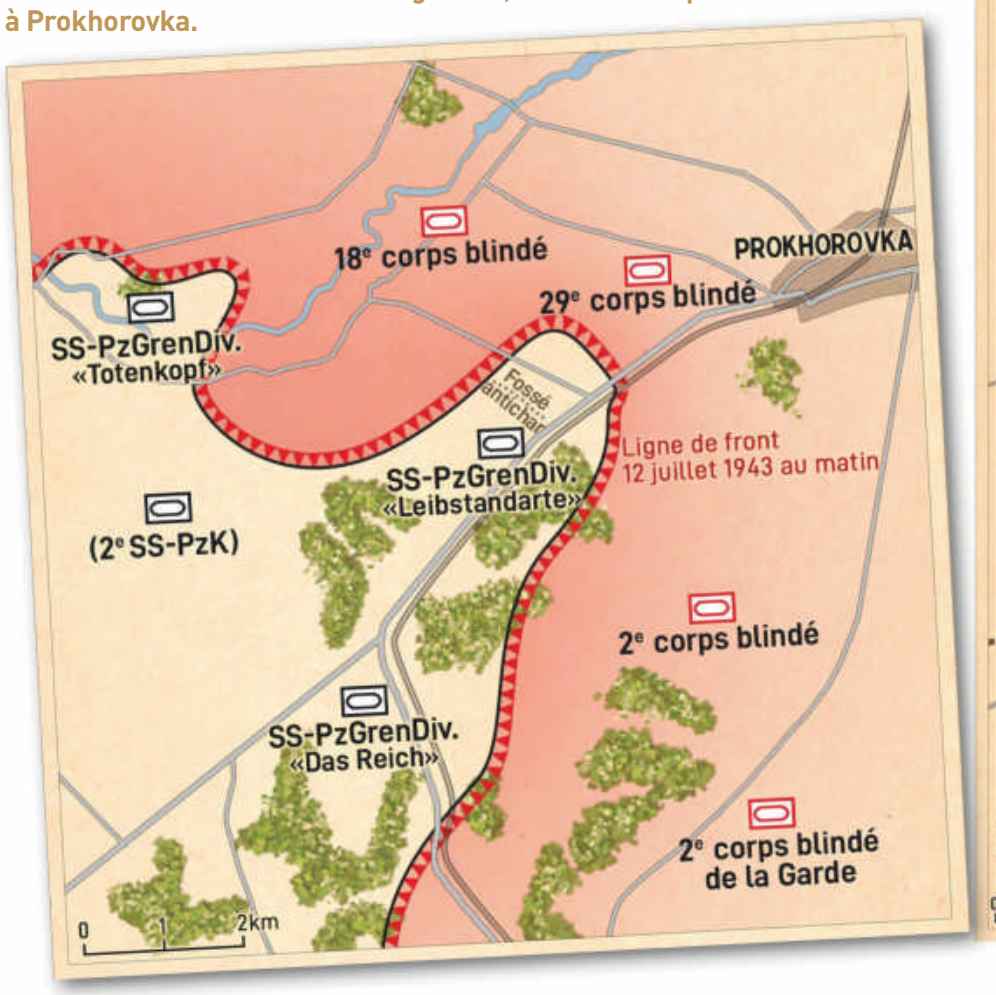
chemin vers le nord-est, à travers le village de Prokhorovka. Un lieu sans importance, mais dont la prise permet de gagner au nord-ouest un plateau ondulé sans obstacles, idéal pour les formations blindées.
Côté soviétique, la partie sud du saillant de Koursk est tenue par les six armées du Front de Voronej aux ordres du général Nicolaï Vatoutine. En outre, le haut commandement soviétique a massé en dehors du saillant de Koursk une puissante réserve, le Front de la Steppe, commandé par le colonel-général Ivan Koniev. Dès que le Front de Voronej aura bloqué l'attaque allemande, Vatoutine et Koniev passeront à la contre-offensive. Leur objectif sera d'abord la libération de Kharkov, suivi d'une poussée jusqu'au Dniepr, le grand fleuve qui barre l'Ukraine.

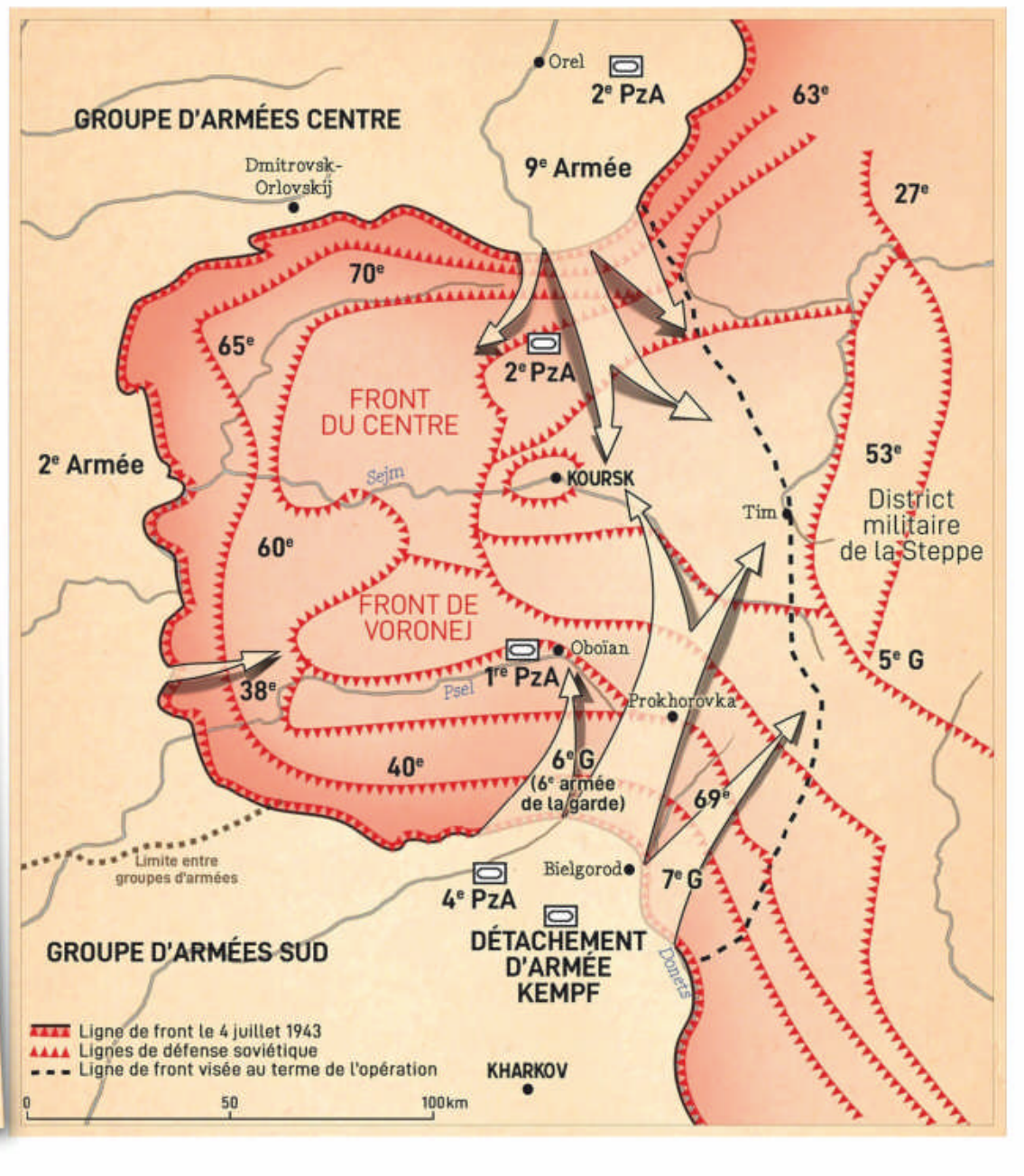
Panique au sud

Ni pour les Soviétiques ni pour les Allemands, la première phase de la bataille de Koursk ne se déroule comme prévu par les plans. Certes, le II. SS-Panzerkorps réussit en deux jours à percer les deux premières ceintures défensives. Mais le système bâti par les Soviétiques se révèle bien plus puissant et profond qu'attendu. En outre, les unités qui encadrent le corps SS à gauche et à droite n'avancent pas assez vite, si bien que les SS sont contraints de suspendre leur effort vers le nord-est pour défendre eux-mêmes leurs flancs à découvert et parer aux incessantes contre-attaques des Soviétiques. L'ensemble des défenses devait être percé en trois jours mais, le sixième jour, le corps Panzer se trouve encore devant la troisième ceinture défensive. Pour l'Armée rouge, la situation se présente sous un jour dramatique. Les unités blindées allemandes devaient être bloquées devant la première ceinture et saignées à blanc. Au lieu de quoi, les Waffen-SS ont réussi en 48 heures à percer les deux premières ceintures. Si bien que

L'OPÉRATION CITADELLE À LA LOUPE

À droite, les intentions de l'opération Citadelle, dernière offensive estivale allemande à l'est. Deux attaques partant du nord et du sud doivent sectionner le saillant de Koursk, lourdement fortifié, et faire leur jonction à l'est de cette ville, capturant ou détruisant une douzaine d'armées soviétiques, soit un million d'hommes. L'attaque de la 9e armée, au nord, échoue rapidement. Au sud, les forces de Manstein percent les trois lignes de défense principale et parviennent en terrain libre à Prokhorovka, où les Soviétiques jettent en pompier la 5e armée blindée de la Garde. À gauche, les forces en présence à Prokhorovka.





N.S. PRISSEKIN/AKG – CARTES : STÉPHANE HUMBERT-BASSET POUR *G&H*

La véracité n'est pas une valeur lorsque les Soviétiques évoquent la bataille de Prokhorovka. Sans vergogne, le fresquiste a même représenté des matériels qui n'étaient pas présents lors de l'affrontement, tel le char Panther (premier plan à droite) et le chasseur de chars lourd Ferdinand (au milieu, second plan).

Vatoutine est contraint, pour casser leur élan, d'engager le troisième jour sa réserve opérationnelle, la 1re armée blindée commandée par le lieutenant-général Mikhaïl Katoukov. Suite à de violents combats de chars, Katoukov parvient à arrêter les seules unités situées à gauche du II. SS-Panzerkorps. En revanche, les trois sœurs SS continuent à pousser en direction de Prokhorovka. Le haut commandement soviétique n'a alors d'autre choix que de lancer précocement une partie de sa réserve stratégique dans la bataille. Deux armées du Front de la Steppe de Koniev reçoivent l'ordre de gagner aussi vite que possible la région Oboïan–Prokhorovka et de mettre un terme définitif à l'avance allemande : la 5e armée de la Garde sous le lieutenant-général Alekseï Jadov et la 5e armée blindée de la Garde commandée par le lieutenant-général Pavel Rotmistrov.

Les prétoriens d'Hitler contre la Garde de Staline

Le 11 juillet 1943, le corps SS commandé par Paul Hausser perce la troisième ligne défensive soviétique au sud-ouest de Prokhorovka. Il a derrière lui une semaine de très durs combats. Sur les 600 chars, canons d'assaut et chasseurs de chars automoteurs Marder, il n'en reste qu'environ 350 en état de combattre. La plupart des 250 engins manquants sont néanmoins réparables et se trouvent déjà en atelier. Au total, on ne dénombre que 25 machines définitivement détruites.
Ce même 11 juillet, la 5e armée blindée de la Garde arrive près de Prokhorovka après avoir parcouru 200 km en toute hâte. La mission que reçoit cette formation est ambitieuse. Attaquant le lendemain, 12 juillet, en compagnie de quatre autres armées, elle doit défaire la 4e armée Panzer de Hoth et rejeter l'ensemble des forces allemandes sur les lignes qu'elles occupaient le 5 juillet, au départ de la bataille. Dans la soirée du 11 juillet, pour coordonner la contre-attaque des cinq armées, le maréchal Alexandre Vassilievski, chef de l'État-Major général de l'Armée rouge, arrive au quartier général de la 5e armée blindée de la Garde. Ensemble, Vassilievski et Rotmistrov se rendent dans le secteur au sud-ouest de Prokhorovka pour inspecter la troisième ligne de défense, qui doit servir de base de départ à la contre-offensive. Les deux hommes découvrent avec consternation que cette ligne a déjà été percée par l'ennemi. Visiblement énervé, Vassilievski ordonne que l'armée de Rotmistrov attaque le soir même. C'est évidemment impossible, l'attaque d'une armée de 50 000 hommes nécessitant plus de temps de préparation que celle d'un régiment. Après diverses hésitations, qui affolent tout le monde, l'ordre est finalement donné de commencer l'attaque le lendemain matin, comme prévu.

L'état-major de Rotmistrov est ballotté entre ordres et contrordres.

Ballotté entre ordres et contrordres, l'état-major de Rotmistrov n'a plus le temps de reconnaître le terrain sur lequel l'armée doit attaquer. Le 29e corps blindé, fer de lance de la 5e armée blindée de la Garde, se voit alors assigner un secteur d'attaque qui n'aurait pu être plus mal choisi : il débouche en plein sur un fossé antichar soviétique non repéré ! L'obstacle fait partie de la troisième ceinture défensive et devait barrer aux panzers la route de Prokhorovka. Le voici devenu un obstacle devant les chars soviétiques, ce qui sera fatal à de nombreux soldats de l'Armée rouge.

La bataille de chars de Prokhorovka

Au matin du 12 juillet 1943, Rotmistrov dispose de cinq corps blindés et mécanisés, soit un total de 860 chars et canons automoteurs opérationnels. Craignant que les Allemands ne poussent vers Prokhorovka non seulement depuis le sud-ouest mais aussi depuis le sud du village, le prenant ainsi de flanc, il garde en réserve un de ses plus puissants corps. À la contre-attaque qui part du sud-ouest de Prokhorovka prennent directement part 590 chars et canons automoteurs. Ils viennent cogner de plein fouet les deux divisions SS Leibstandarte et Das Reich. Bien que complètement surpris par l'attaque, les Allemands parviennent très vite à prendre le dessus. Leur succès tient en bonne part aux malheurs du 29e corps blindé soviétique qui, dans le secteur de la Leibstandarte, peu après le début de l'attaque, se retrouve immobilisé devant le fameux fossé antichar. Les Allemands ne perdent que quelques engins, ceux qui s'étaient aventurés au-delà du fossé. Le gros se tenait en revanche derrière l'obstacle. Ce fut pour les tubes de 75 et de 88 mm des panzers un véritable tir aux pigeons aux dépens de tankistes soviétiques médusés, arrêtés net au bord du fossé.
La 5e armée blindée de la Garde

Les divisions de Panzergrenadiers, nouveau nom des divisions motorisées de la première phase de la guerre, sont, en théorie, supposées avoir moins de chars que les divisions Panzer. C'est le contraire que l'on observe pour les trois divisions SS engagées à Koursk et pour la division Grossdeutschland. Elles sont toutes les quatre rebaptisées divisions Panzer en octobre 1943.

commet une autre erreur en désynchronisant les attaques de ses quatre corps. Ils entrent en lice non pas en bloc mais l'un après l'autre. Après le premier choc du 29e corps contre la Leibstandarte, l'effet de surprise se trouve donc dissipé et les Allemands sont en ordre de combat. Après seulement quelques heures, la contre-offensive soviétique, qui devait rejeter l'ennemi sur ses positions de départ, est un échec complet. Dans le seul secteur au sud-ouest de Prokhorovka, où a lieu il est vrai le gros des combats, on relève plus de 340 épaves de chars et de canons d'assaut à l'étoile rouge, dont près de 200 totalement irrécupérables.

Un désastre dissimulé

Lorsqu'il apprend le résultat de la bataille de chars du 12 juillet, Staline laisse éclater sa colère. Au lieu de corriger la 4e armée Panzer de Hoth et de la renvoyer 50 km en arrière, ses armées n'ont pas bougé d'un pouce. Sur ces entrefaites, Vatoutine fait savoir que la pointe de l'attaque, le 29e corps blindé, déplore 60 % de pertes. Staline s'en prend à Rotmistrov, auquel il reproche son incompétence et qu'il menace du conseil de guerre. Vatoutine joue aussi sa tête, lui qui est censé avoir coordonné la contre-attaque du 12 juillet. C'est sans doute la raison pour laquelle il rapporte à Staline qu'il a été témoin d'une victoire décisive remportée par la 5e armée blindée de la Garde. Le 12 juillet, raconte-t-il, pas moins de 700 chars allemands ont attaqué près de Prokhorovka. L'armée de Rotmistrov a pu repousser tous les assauts au cours de durs combats et détruire environ 400 chars allemands. Cette version est reprise par le rapport de bataille de la 5e armée blindée de la Garde et par diverses descriptions ultérieures.

Rotmistrov et Vatoutine jouent leur tête, d'où la fable de leur victoire.

La lourde défaite tactique de l'armée de Rotmistrov s'est métamorphosée en une victoire décisive !
De ce fait, les combats de chars de Prokhorovka sont élevés au rang de tournant de la bataille de Koursk tout entière, car les Allemands, n'étant pas en mesure de supporter la perte de 400 panzers, auraient été contraints de passer sur la défensive. Staline a dû croire cette fable, puisque Rotmistrov a conservé son commandement et est passé dans l'histoire comme le héros de Koursk. Et les Allemands n'ont pas contrarié cette version. Après 1945, les sources documentaires n'ont pas été immédiatement accessibles, si bien que la description soviétique a pu également se faufiler dans les ouvrages historiques allemands. Dans un des plus grands best-sellers de l'après-guerre – *Opération Terre brûlée*, de Paul Carell –, c'est la description de Rotmistrov qui sert de point d'orgue à la bataille. Personne n'a trouvé alors à y redire.

L'amère vérité

De nombreux journaux de marche allemands, dont ceux du II. SS-Panzerkorps, étaient accessibles aux chercheurs dès les années soixante. Pourtant il a fallu attendre encore trente ans pour que le mythe de Prokhorovka soit remis en question. C'est en effet dans les années 1990 que les historiens britannique Robin Cross, allemand Karl-Heinz Frieser et américain George Nipe publient les premières descriptions des événements dégagées du récit canonique soviétique. Ainsi apprend-on des archives étudiées par Frieser qu'à Prokhorovka le II. SS-Panzerkorps a perdu, au maximum, cinq chars. En Russie, on se refuse presque unanimement à accepter ce chiffre, et même en Allemagne le doute subsiste : ces archives sont-elles fiables ? Les Allemands ont-ils vraiment rapporté toutes leurs pertes ?
D'autres historiens ne lâchent pas l'affaire et continuent les recherches. Entretemps réapparaissent d'autres documents originaux sur les pertes du II. SS-Panzerkorps durant l'opération Citadelle. À quoi s'ajoutent quelques déclarations de soldats allemands qui ont pris part à la bataille de Prokhorovka. De nombreux vétérans sont en effet capables de se rappeler de détails importants pour le chercheur, par exemple les numéros

Paul Carell – Paul Karl Schmidt (1911-1997) de son vrai nom – est un auteur à succès des années 1960 et 1970. On lui doit toute une série de best-sellers comme *Ils arrivent ! Afrikakorps*, *Opération Barbarossa*. Carell-Schmidt était lieutenant-colonel dans la SS et directeur du département presse du ministère des Affaires étrangères (*voir aussi* G&H *n° 55, p. 89*).

N.S. PRISSEKIN/AKG – AKG

→ Les défaites oubliées

Le combat de Prokhorovka est un cas limite de transformation d'un lourd échec en victoire, moyennant le trucage des chiffres. En général, les Soviétiques procèdent autrement lorsqu'ils veulent préserver la réputation de l'Armée rouge dans la Grande Guerre patriotique : ils « oublient » l'échec et le passent tout simplement sous silence. Le secret est d'autant plus facile à garder que l'armée et le Parti contrôlent totalement l'accès aux archives militaires. C'est ainsi que trois défaites importantes sont demeurées inconnues jusqu'aux années 1990 : l'opération Mars (novembre-décembre 1942), un véritable carnage dont Joukov et Koniev portent la responsabilité ; les neuf offensives calamiteuses du général Sokolovski contre le groupe d'armées Centre autour de Vitebsk (octobre 1943-mars 1944) ; l'échec de l'invasion de la Roumanie en mai 1944, Koniev et Malinovski se faisant rosser par le groupe d'armées A. ■ J.L.

de tourelle des panzers détruits ou les noms des membres d'équipage tués ou blessés. Aujourd'hui, il ne peut demeurer le moindre doute : le II. SS-Panzerkorps a perdu, au total et de manière définitive, quatre Panzer IV. Environ une douzaine d'autres machines ont été endommagées mais elles ont pu être remorquées et réparées.

Le Generalfeldmarschall Erich von Manstein, commandant en chef du groupe d'armées Sud, rapporte dans son journal que le 12 juillet 1943 est une journée de succès. De la même façon, les équipages de panzers se considèrent, ce jour-là, comme vainqueurs puisqu'ils n'ont concédé que quatre pertes matérielles définitives contre environ 200 au camp adverse. Pour beaucoup de Russes c'est là une vérité amère, difficile à accepter. Les héros soviétiques de Prokhorovka, auxquels Boris Eltsine, encore en 1993, a fait élever un mémorial impressionnant sur le champ de bataille, ne sont donc pas tombés dans une bataille décisive et victorieuse. Mais alors, pourquoi Hitler a-t-il donné l'ordre le 13 juillet 1943, un jour après la bataille, de suspendre l'opération Citadelle ?

Le 12 juillet a bel et bien marqué le tournant de la bataille de Koursk. Mais il a eu lieu non pas à Prokhorovka mais 250 kilomètres au nord. C'est en effet également le 12 juillet que l'Armée rouge a déclenché son offensive vers Orel dans le cadre de l'opération Koutouzov. Dès le premier jour, les armées soviétiques parviennent à percer les positions allemandes. Model est contraint de suspendre immédiatement son assaut vers Koursk afin de libérer les unités mobiles indispensables pour bloquer les Soviétiques dans la direction d'Orel. Le jour suivant, Manstein déclare à Hitler que les forces de son groupe d'armées Sud ne suffisent pas pour sectionner le saillant de Koursk. Au mieux, elles pourraient pousser jusqu'à l'est de Koursk. De ce fait, l'opération Citadelle – une attaque en pince – devenait sans objet puisqu'une des deux pinces se dérobait. Aussi Hitler ordonne-t-il de suspendre l'opération tout entière.

Aujourd'hui encore, les Russes s'accrochent à l'idée fausse que Prokhorovka a été l'affaire décisive. Rotmistrov et Vatoutine ont rencontré au moins un vrai succès : la dissimulation de leur défaite. Ce qui témoigne en retour de la peur qu'inspirait Staline aux Soviétiques, y compris à des militaires chevronnés. Staline, on le sait, n'hésitait pas à punir sévèrement les chefs militaires battus, et il en a fait exécuter quelques-uns. C'est la raison pour laquelle, si souvent, des batailles ont été érigées en victoires au moyen de récit pathétiques, alors qu'en réalité on ne pouvait les considérer comme des succès. Pour les véritables victoires qu'ils ont remportées, les généraux de Staline n'auront, en revanche, pas à se justifier. ■

Nous traduisons *Kriegstagebuch* – mot à mot journal de guerre – par ce qui s'en rapproche le plus dans la pratique militaire française, le journal des marches et opérations (JMO). C'est le compte rendu, le plus souvent quotidien, voire heure par heure, des faits importants (combats, pertes, renforts, ordres, etc.) qui surviennent dans le rayon d'action d'une unité.

Un char lourd Tigre de la division Das Reich, une des trois sœurs SS vainqueurs de la bataille de Prokhorovka. Ce n'est pas tant la qualité du matériel qui a péché côté soviétique que l'incroyable dilettantisme qui a présidé à la contre-attaque, notamment l'absence totale de reconnaissance préalable.

LA CHU KO NU, ARBALÈTE CHINOISE À RÉPÉTITION, PEU PUISSANTE MAIS MORTELLE

La Chine n'a jamais été avare d'innovations scientifiques et techniques. La chose militaire ne fait pas exception. On pense bien sûr à la poudre noire, mais celle-ci occulte bien d'autres trouvailles qui, bien que plus modestes, sont passées à la postérité. L'arbalète à répétition ou *chu ko nu* est l'une d'entre elles.

Par Loïc Leymerégie

1 – UNE FILIATION SINO-CHINOISE

Les premières arbalètes sont sans doute mises au point en Chine aux alentours du VII^e^ siècle avant notre ère. Elles sont largement employées par les armées impériales durant la période des Royaumes combattants (-475 à -221), mais la *nu* (arbalète en chinois) reste en faveur durant bien des siècles dans le Céleste Empire, tandis que les civilisations occidentales en adoptent à leur tour le principe. Néanmoins, la Chine se démarque rapidement par des innovations remarquables, telle la *chu ko nu* (ou *cho-ko-nu*) qui est capable, par l'opération continue d'un levier, de tirer successivement plusieurs carreaux (généralement dix à quinze) situés dans un magasin.

2 – DE LA LIAN FA NU À LA ZHUGE NU

La tradition attribue souvent sa paternité au stratège militaire Zhuge Liang (181-234), l'arme étant aussi désignée sous le nom de *Zhuge nu* (*chu ko nu* n'est qu'une romanisation de cette locution chinoise). Or rien ne semble le relier directement à cet instrument, et il existe des preuves archéologiques de l'existence d'arbalètes à répétition plus tôt en Chine, dès le IV^e^ siècle avant notre ère – la *lian fa nu*, équipée d'un magasin de vingt projectiles, et de deux rigoles ou rainures permettant de tirer deux carreaux à la fois.

À l'image de sa cousine européenne, la *chu ko nu* semble disparaître durant plusieurs siècles du premier millénaire et même au-delà, pour ne refaire véritablement surface que sous la dynastie Ming (1368-1644), sous la forme décrite ici.

3 – UNE ARBALÈTE À POMPE

Sur le principe, la *chu ko nu* ressemble à une arbalète classique, si ce n'est qu'un chargeur ou magasin de carreaux est ajouté au-dessus du fût (ou arbrier). Ce chargeur comporte, dans sa partie inférieure qui est au contact du fût, une glissière munie d'une encoche qui engage la corde. Le magasin est fixé à l'arbrier par le levier de commande ; lorsque celui-ci est actionné vers le haut avec la main droite (la main gauche soutenant l'arme), le magasin s'avance en coulissant le long de l'arbrier, et engage la corde. Lorsque le levier est ramené vers le tireur, il bande la corde, libère un carreau du magasin qui tombe dans la rigole, et en toute fin de mouvement relâche la corde qui propulse le projectile. Le mouvement est répété de façon continue jusqu'à ce que le chargeur soit vide. On estime à quinze secondes le temps suffisant pour vider un magasin de dix carreaux ; cent arbalétriers peuvent donc, dans ce laps de temps, faire pleuvoir un millier de dards sur l'ennemi, rendant sa cadence de tir supérieure à celle de l'arc. En contrepartie, l'arme se maniant souvent en faisant reposer l'extrémité de l'arbrier sur la hanche, la précision semble être aléatoire.

MUSÉE DE L'ARCHERIE ET DU VALOIS

4 – UN DESIGN INGÉNIEUX ET PEU COÛTEUX

Seul véritable inconvénient structurel : la corde s'use rapidement pour être trop sollicitée. Pour y pallier, on la fabrique en tendons ou boyaux animaux, ou en cuir brut, que l'on renforce avec du calamus de plume d'oie ou de canard. Les arcs peuvent être faits en bois de mûrier, ou de plusieurs lamelles de bambou non collées, simplement retenues par la tension de la corde et/ou liées ensembles. Pas de quoi néanmoins rivaliser avec la puissance des arcs composites… Les projectiles munis de pointes d'acier sont d'une taille pouvant osciller entre 30 et 40 cm environ. Pour éviter un emmêlement dans le magasin, ils ne sont généralement pas pourvus d'empennage. Bien sûr, la stabilité du projectile en vol s'en ressent, mais la *chu ko nu* est de toute façon trop peu puissante pour de longues portées ; certains historiens estiment celle-ci à une soixantaine de mètres efficaces environ. Son intérêt réside avant tout dans sa capacité à décharger de nombreux traits rapidement, dans la limite de la rapidité du mouvement imprimé au levier par le tireur.

6 – VARIANTES ET POSTÉRITÉ

Une *chu ko nu* de grande taille est expérimentée sous la dynastie Ming. Elle est semblable à l'arme portable en termes de conception, mais son arc est désormais composite et elle est équipée d'un affût, car elle est manœuvrée depuis les remparts de places fortes ou les ponts de bateau, comme ce fut le cas lors de la guerre Imjin (1592-1598) entre la Corée et le Japon. La Corée, justement, proposa sa propre interprétation de la *chu ko nu*, connue sous les noms de *Suno*, *Sunogung* ou *Sunogi*. D'un principe semblable à son *alter ego* chinois, elle se distingue cependant par une puissance et une portée supérieures. Depuis ses débuts au IVe siècle avant notre ère, la conception de l'arbalète à répétition n'a que peu évolué jusqu'à sa tombée en désuétude au début du XXe siècle, alors qu'elle ne peut plus rivaliser depuis longtemps déjà avec les armes à feu portatives sur le champ de bataille. Elle équipe pourtant encore l'armée impériale chinoise lors de la guerre sino-japonaise de 1894-1895, et même les rebelles lors de la révolte des Boxers autour de 1900.

5 – FAIBLE… MAIS MORTELLE

Malgré sa technologie présageant une puissance de tir dévastatrice pour l'époque, les performances de la *chu ko nu* demeurent donc modestes. L'encyclopédie Gujin Tushu Jicheng datant de la dynastie Qing (1644-1912) la désigne comme « *une petite arme pratique que même l'érudit confucéen ou les femmes du palais peuvent utiliser pour se défendre* ». Et d'ajouter : « *Elle tire avec faiblesse si bien que vous devez tremper ses fléchettes dans du poison. Une fois que les pointes sont enduites de "poison tueur de tigre", vous pouvez tirer sur un cheval ou sur un homme et tant que vous faites couler le sang, votre adversaire mourra immédiatement. L'inconvénient de l'arme est sa portée très limitée.* »
Nul doute que le poison – très possiblement issu de l'aconitine – permet de compenser, au moins en partie, cet inconvénient.
De fait, l'arme convient mieux aux intrigues de palais, à l'autodéfense ou à la chasse au petit gibier qu'à la guerre. Elle n'est en tout cas que très rarement employée par l'armée chinoise lors des derniers siècles de son utilisation.

À NAVARIN, L'EMPIRE OTTOMAN PERD LA GRÈCE

Avant d'honorer de son nom un ragoût d'agneau, la bataille de Navarin, dernier grand affrontement naval sous voile, voit une escadre anglo-franco-russe anéantir en 1827 une armada turco-égyptienne sur la côte du Péloponnèse. Si les Grecs se délectent de leur indépendance proche et que Paris et Saint-Pétersbourg goûtent le triomphe, Londres l'a fort mal avalé…

Par Pierre Grumberg

Après moins d'une demi-heure de combat, la frégate égyptienne *Ihsania* explose sous le feu de la *Sirène* (au centre, avec le mât qui tombe). L'amiral de Rigny monte cette belle frégate lancée en 1823 de préférence aux *Breslaw*, *Scipion* et *Trident*, vaisseaux décatis construits sous l'Empire.

RMN

« *Sa Majesté déplore profondément qu'un conflit soit intervenu avec la force navale d'un ancien allié ; mais garde toujours ferme espoir que cet événement fâcheux ne sera pas suivi par d'autres affrontements…* » Comme ils sont étranges, les mots choisis ce 29 janvier 1828 par le duc de Wellington, célèbre vainqueur de Waterloo et Premier ministre de Sa Majesté George IV depuis une semaine, pour qualifier la récente victoire de sa propre marine, remportée par l'amiral Codrington sur les Turcs à Navarin. « *Je lui envoie un ruban, mais un licou aurait été plus utile…* », grince de son côté le roi lui-même, en récompensant à contrecœur le vainqueur de la prestigieuse grand-croix de l'ordre du Bain. D'où vient ce dépit alors que la population britannique exulte ? Quand même pas par mesquinerie, parce que les lauriers de cette victoire doivent être partagés avec les « amis » Français et Russes. Alors pourquoi ?

Hourras et embarras

Pour comprendre comment l'amiral Codrington peut tout à la fois susciter les hourras de la foule et l'embarras de l'État, il faut revenir en 1820. Le soulèvement des Grecs contre la tutelle ottomane qui débute ne fait alors pas l'unanimité en Europe. Pour Metternich, chef de file de la Sainte-Alliance réactionnaire qui pilote depuis Vienne l'Europe après 1815, il faut à tout prix écraser les insurgés, et l'exemple qu'ils représentent pour tous les nationalistes qui fragilisent l'Empire d'Autriche. À Saint-Pétersbourg, le ministre des Affaires étrangères Ioánnis Kapodístrias, d'origine grecque, milite quant à lui pour un soutien aux insurgés, non sans échos : ce serait l'occasion de rassembler les chrétiens orthodoxes des Balkans sous la houlette russe, et d'accéder, rêve séculaire, à la Méditerranée. Mais le tsar Alexandre Ier, en émule de Metternich, réprouve profondément la révolte. À Paris, Charles X n'éprouve guère de tendresse pour les révolutions. Mais après tout, les Grecs sont chrétiens et la France a quelques ambitions en Algérie, vieux fief ottoman… Les Britanniques, eux, veulent d'abord maintenir le *statu quo* qui tient les Russes, déjà rivaux potentiels sur la route de l'Orient, hors de Méditerranée, verrouillée par les détroits. Les Premiers ministres Villèle et Castlereagh observent donc sans broncher les atrocités commises de part et d'autre, quand leurs peuples, eux, ont déjà pris parti (*voir encadré p. 76*).

La crise s'emballe cependant en 1823, quand les révoltés, plutôt bien partis, se querellent et s'entre-tuent. Pour profiter des dissensions, le sultan Mahmoud II sous-traite la répression à son vassal égyptien Mehmet Ali, l'étoile montante de Méditerranée orientale. Ce dernier, non sans arrière-pensées vis-à-vis de la tutelle ottomane, a bâti en effet, avec l'aide d'ex-officiers de Napoléon, une armée et une flotte moderne confiée à son fils, Ibrahim Pacha. Le 24 février 1825, ce dernier débarque avec 16 000 soldats en Morée (comme on appelle alors le Péloponnèse), qu'il met à feu et à sang dans une reconquête méthodique. Dans la foulée, les Grecs perdent en avril 1826 la position clé de Missolonghi, sur le golfe de Patras, puis Athènes en août… Inférieurs en nombre, mal armés, à bout de ressources, les insurgés semblent condamnés, malgré le soutien du nouveau tsar Nicolas Ier, successeur en 1825 du défunt Alexandre et qui, lui, est un fervent adepte des idées de Kapodístrias.

Une triple alliance de circonstance

Alors que l'opinion britannique s'émeut, agitée par les rumeurs de nettoyage ethnique en Morée que fait courir l'ambassade du tsar, George Canning, nommé Premier ministre en avril 1827, est forcé d'agir. Puisque les Russes jurent qu'ils sauront se « tenir » dans leurs ambitions, il s'entend avec eux et – pourquoi pas ? – avec les Français. Signé à Londres le 6 juillet, le traité signé par les trois alliés de circonstances réclame un armistice, en vue d'une médiation débouchant sur un statut d'autonomie grecque. Le rusé Nicolas Ier fait cependant ajouter une clause secrète, que le *Times*, bien informé, s'empresse de révéler. Si la Sublime Porte refuse d'obtempérer, les signataires reconnaîtront les rebelles ; et

Le navarin est un ragoût de mouton aux pommes de terre et aux navets. On pense que ce terme de cuisine est donc une sorte de calembour dérivé du nom de la ville. Quant à celle-ci, elle tiendrait son appellation de routiers navarrais ayant dominé la région à la fin du XIVe siècle…

Médecin originaire de Corfou, Ioánnis Kapodístrias (1776-1831) se fait remarquer des Russes comme gouverneur des îles Ioniennes et devient ambassadeur puis ministre des Affaires étrangères du tsar. Démissionnaire, il milite pour la cause indépendantiste et est élu en 1827 « gouverneur » (président) de l'État provisoire grec. Ses efforts de modernisation lui font des ennemis et il est assassiné en 1831.

Le sultan Mahmoud II (1784-1839) tente de réformer l'Empire ottoman et supprime l'ordre des janissaires, qu'il fait massacrer en 1826. Mais son manque de flexibilité lui vaut une succession d'échecs militaires qui lui font perdre la Grèce et l'Égypte.

Officier albanais de l'Empire ottoman, Mehmet Ali (v. 1760-1849) prend le pouvoir au Caire en 1805, où il est reconnu Wali (vice-roi). Modernisant État et armée, il sert le sultan Mahmoud II en Grèce, puis se retourne contre lui en 1831 et s'empare de la Syrie et de la Palestine. Mais ses succès inquiètent Londres, qui secourt Constantinople et impose sa tutelle de fait au Caire.

Fils de Mehmet Ali, Ibrahim Ali (1789-1848) est son bras armé. Remarquable général, il se bat en Morée contre les Grecs, puis remporte toutes ses batailles contre les Ottomans, menant l'armée égyptienne aux portes de Constantinople.

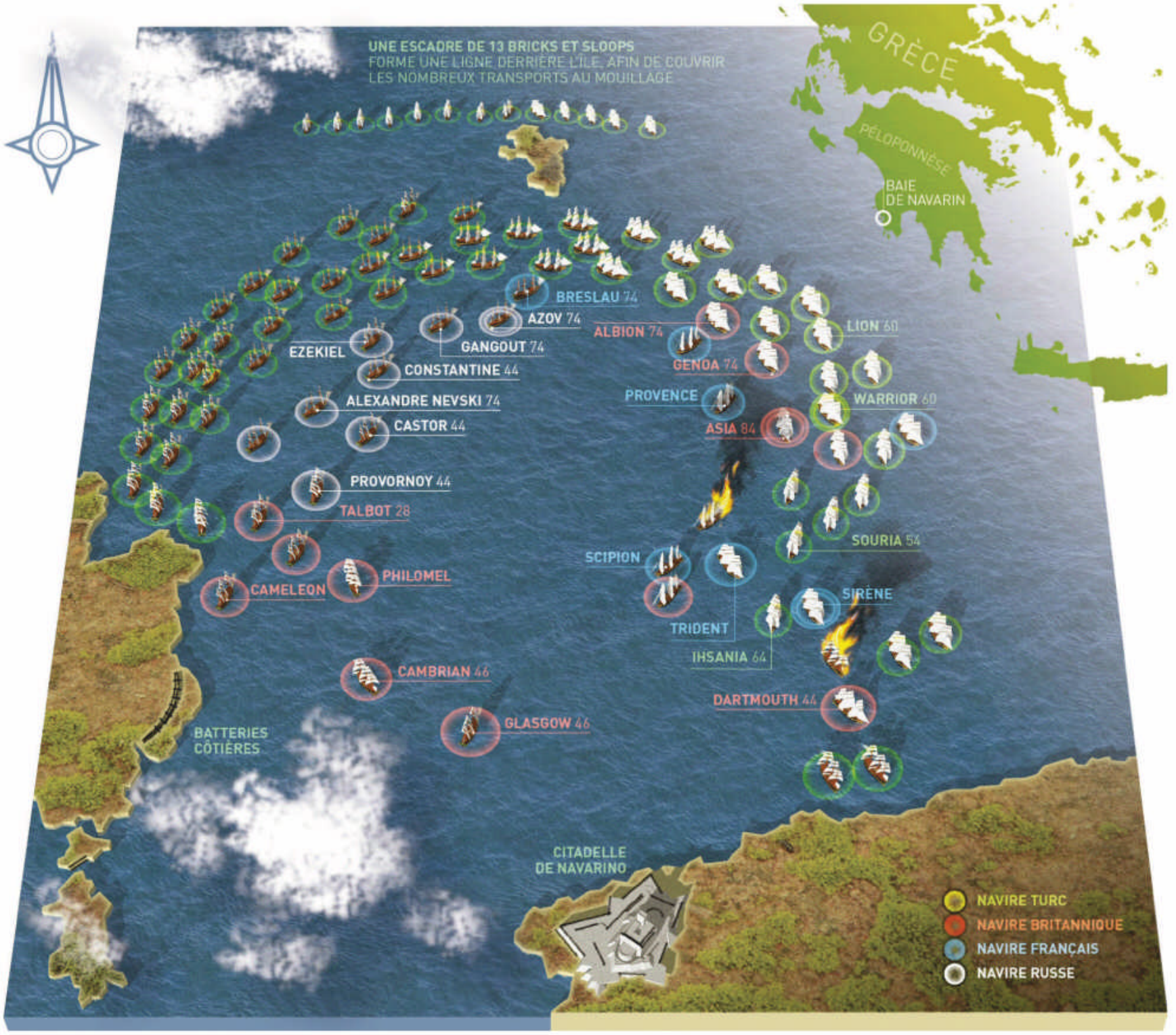
s'interposeront, au besoin, par les armes.
L'été 1827 révèle ainsi les calculs et les intérêts contradictoires de trois puissances, jurant leur impartialité mais braquant leurs canons sur un seul des deux belligérants… « *Non-intervention est un mot diplomatique et énigmatique qui signifie à peu près la même chose qu'intervention* », disait Talleyrand ; et il aurait fallu tout son doigté pour gérer ce dangereux imbroglio.
Or, Canning, le seul modérateur sincère de l'affaire, meurt d'une pneumonie le 8 août après seulement 119 jours de gouvernement. Son remplaçant, Lord Goderich, complètement dépassé et empêtré dans une coalition politique instable, exaspère Georges IV par ses offres de démission. Et pendant qu'à Londres flotte le pouvoir, c'est l'amiral Codrington, sans doute le moins adapté à la tâche (*voir encadré p. 75*) que l'on charge d'appliquer sur le terrain la politique ambiguë du traité tripartite.

Il ne faut pas compter sur Rigny ou Heiden pour modérer Codrington.

Croisant en pleine mer à des semaines de Londres, Codrington ne reçoit ses ordres que le 7 août 1827, *via* Stratford Canning, cousin du défunt Premier ministre et ambassadeur à Constantinople. Comme il fallait s'y attendre, les Grecs ont accepté l'armistice proposé, à l'inverse de Mahmoud II, manipulé par Vienne et furieux qu'on lui confisque sa victoire. Aussi l'escadre britannique reçoit-elle pour mission de se joindre à celles du Français Henri de Rigny et du Russe (d'origine néerlandaise) Lodewijk van Heiden pour « *faire cesser l'effusion de sang* ». Faute de troupes pour intervenir à terre contre Ibrahim, les alliés doivent faire pression en mer en interceptant la flotte devant l'approvisionner dans sa base de Navarin, l'antique rade de Pylos située sur le doigt occidental du Péloponnèse (*voir carte p. 75*).
Avant sa mort, George Canning a bien expliqué à son cousin que « *l'esprit de l'accord réside en une interférence pacifique appuyée par une démonstration de force amicale* », bel oxymore que l'ambassadeur traduit le 1er septembre à l'attention de Codrington : « *le blocage du ravitaillement doit être assuré au final, si nécessaire, et quand tous les autres moyens sont épuisés, à coups de canon* ». Le diplomate regrettera ses mots : il ne faut en effet pas compter sur Rigny ou Heiden pour modérer Codrington. Le premier est un fervent philhellène, qui a négocié en juin la reddition de l'acropole d'Athènes, ultime bastion des insurgés en Attique. Quant au second,

La flotte britannique défile devant le fort de Navarin, qui ferme en principe la rade. Le tir des batteries se montre étonnamment peu efficace et c'est le Français de Rigny qui va les neutraliser avec la *Sirène*, assistée des vaisseaux *Scipion* et *Trident*.

AKG – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



L'AUDACE ALLIÉE DÉVORE LE CROISSANT OTTOMAN

Formée en fer à cheval par les officiers français au service d'Ibrahim Pacha, la flotte égypto-turque pourrait prendre sous un feu croisé les vaisseaux alliés qui pénètrent dans la rade en ligne de file. Mais cet avantage tactique est annulé par l'indécision des amiraux ottomans qui, peu enclins à se battre, laissent les puissants vaisseaux adverses parvenir bord à bord. Quand le combat s'engage accidentellement, les alliés n'ont plus qu'à démolir leurs adversaires à bout portant. Le principal danger est posé par les brûlots, sur la gauche d'Ibrahim, tandis que les navires russes et britanniques, aventurés au centre du croissant, sont renforcés à point nommé par le *Breslaw*.

il est là pour traiter toute opposition « *à la russe !* », ainsi que le tsar le lui a notifié en personne.

Rencontre à Navarin

Quand le 11 septembre Codrington paraît le premier devant Navarin avec ses 12 navires, la flotte partie d'Alexandrie est déjà en rade depuis trois jours, aux côtés de navires ottomans et tunisiens – en tout, 60 bâtiments. Tandis que les Britanniques restent prudemment à distance, Ibrahim tente le 21 d'expédier une escadre à Hydra, dernier refuge de la marine grecque. La sortie est cependant dissuadée par l'arrivée opportune de Rigny. Le 25 septembre, les deux amiraux rencontrent Ibrahim à Navarin. Quand on lui explique qu'il doit mettre fin à ses opérations, l'Égyptien accepte de ne pas bouger, le temps de référer à ses supérieurs, tout en regrettant d'être aussi injustement traité, quand l'ennemi continue à se battre. On lui répond que les Grecs ayant accepté la médiation, au contraire des Ottomans, on ne peut rien exiger d'eux tant qu'ils agissent dans une zone disputée.

Le lendemain, Ibrahim, aiguillonné par ses « conseillers » autrichiens, demande au moins à ravitailler Patras, que menacent conjointement l'amiral Cochrane et le général Church, des compatriotes de Codrington à qui les insurgés ont confié respectivement leur marine et leur armée. Là-dessus, l'Égyptien apprend que Frank Hastings, commandant du vapeur grec *Kartería*, a incendié 9 navires turcs à Itea, sur la côte nord du golfe de Corinthe où les insurgés ont pourtant promis de ne pas opérer… C'en est trop. Le 1er octobre, 39 navires (dont 7 frégates et 4 autrichiens « neutres ») sortent de Navarin. On frôle la bataille lorsque Codrington, que Rigny a laissé seul pour relâcher à Cythère, doit s'interposer en pleine tempête pour les forcer à faire demi-tour. Le 18 octobre, Heiden étant enfin arrivé, Codrington et Rigny confèrent devant Navarin. La mauvaise saison qui s'avance rend hasardeux un blocus de la rade, d'où Ibrahim continue impunément ses ravages. De leur côté, les pirates grecs attaquent tout ce qui flotte, ami ou ennemi, et Cochrane n'en fait qu'à sa tête. Comme l'écrit le Français à sa femme, « *toutes ces hostilités sans hostilités sont trop subtiles pour moi* ». Ses collègues partagent son exaspération. Ils décident alors d'entrer dans la baie afin de convaincre l'Égyptien, « *sans effusion de sang et sans combats mais simplement par l'imposante présence des escadres* », de mettre fin à ses exactions. Rigny s'assure que les officiers français

→ Codrington, bouillant amiral et vieille connaissance des Français

Issu d'une vieille et riche famille de serviteurs de la couronne, Sir Edward Codrington (1770-1851) brille déjà comme lieutenant de marine, décoré au combat de Prairial de juin 1794, puis au sein de la « bande de frères » de Nelson à Trafalgar en 1805, où, capitaine du HMS *Orion*, il fonce dans la ligne franco-espagnole pour s'emparer du vaisseau français *L'Intrépide*. Sans cesse sur la brèche jusqu'en 1814, il est fait vice-amiral en 1821. Téméraire à outrance, courageux à l'extrême, adorant ses marins qui l'idolâtrent en retour, il incarne l'officier modèle de la Navy, jusque dans l'élan romantique : en dépit d'un apolitisme revendiqué, il a adhéré au London Greek Committee, chargé de lever des fonds pour l'insurrection grecque. Il est donc plutôt ironique que ce soit à cet « éléphant de guerre » aux douteuses allégeances que l'Amirauté confie fin 1826 l'escadre de Méditerranée chargée de mettre diplomatiquement de l'ordre dans le « bazar » balkanique. ■

L'amiral Edward Codrington (ci-dessous) est un émule de Nelson, un vétéran de Trafalgar qui regarde avec une méfiance teintée de mépris Henri de Rigny (à droite), ex-officier de Napoléon. Mais les deux parviennent à s'entendre, unis par leurs sentiments philhellènes et par la maladresse agressive du sultan Mahmoud II (en bas), que ses conseillers autrichiens poussent à la confrontation. L'Anglais et le Français travaillent en fait pour le tsar de Russie, grand bénéficiaire de toute l'opération…

AKG – RMN – NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH/BRIDGEMAN

qui « secondent » les officiers adverses (et le renseignent en sous-main) ont quitté leur bord. Ibrahim, lui, est à terre, injoignable… Tout est prêt pour la confrontation.
Le 20 octobre à 14 heures, Codrington pénètre dans la rade à la tête de 12 navires britanniques (dont le navire amiral le HMS *Asia*, avec 3 vaisseaux et 3 frégates), précédant 7 français (dont 3 vaisseaux et 2 frégates, sur l'une d'elles, la *Sirène*, se tenant Rigny) et 8 russes (4 vaisseaux dont l'*Azov* de Heiden et 4 frégates). Au total : 27 unités de guerre, 17 500 marins et 1 298 canons. En face, l'amiral ottoman Amir Tahir et son collègue égyptien Moharrem Bey disposent de 65 navires de guerre, dont 17 frégates et 5 brûlots, mais seulement 3 vaisseaux, l'ensemble armé par environ 22 000 marins et 2 000 canons. Cette supériorité du nombre, souvent mise en avant par les vainqueurs, est trompeuse : les alliés dominent grâce aux gros calibres montés sur leurs vaisseaux et par la valeur des équipages. En outre, si la flotte d'Ibrahim peut compter sur les forts qui entourent la baie, les défenseurs n'exploitent pas le mouillage en croissant que les conseillers français, en bons professionnels, ont pourtant fait adopter avant de quitter les lieux.

Un croissant sans effet

Car quand l'*Asia*, fort de ses 84 canons, s'avance au centre des deux cornes que forme la flotte adverse et qui pourraient se refermer, rien ne bouge : les amiraux d'Ibrahim, sagement, préfèrent discuter. Codrington, après avoir écarté un messager lui intimant de faire demi-tour, va mouiller entre la frégate de Moharrem Bey et un vaisseau ottoman. Au même moment, le capitaine de la frégate HMS *Dartmouth* (42 canons) remarque des mouvements suspects à bord d'un brûlot égyptien. La chaloupe qu'il envoie prévenir le capitaine adverse de ne rien tenter est sans doute prise pour une tentative d'abordage… Les marins turcs ouvrent le feu, suivis par ceux

→ Des brigades internationales au secours des Grecs

Poussés par le vent puissant du romantisme, intellectuels et artistes de toute l'Europe militent dans les associations philhellènes qui lèvent des fonds pour l'insurrection, aux côtés de Chateaubriand, Hugo, Delacroix, Berlioz, Shelley et autres Byron – qui expire en martyr homérique à Missolonghi en 1824. Tout aussi utiles à la cause, quantité de militaires espagnols, italiens, allemands, suisses et surtout français et britanniques, s'engagent dans les bataillons philhellènes (*voir* G&H *n° 48, p. 74*). Un ex-artilleur de la Grande Armée, Charles-Nicolas Fabvier, réorganise ainsi les troupes grecques, tandis que l'ex-hussard Auguste Regnaud de Saint-Jean-d'Angély forme la cavalerie. Tête brûlée, grand pourfendeur de Français chassé de la Royal Navy en 1814 (pour une fraude dont il est innocent), Thomas Cochrane, spécialiste des frégates engagé avec les indépendantistes d'Amérique du Sud, se fait nommer en 1827 à la tête de la marine grecque, tandis que l'armée est offerte au général Richard Church, autre vétéran des guerres napoléoniennes. Les résultats sont mitigés, en partie par manque de moyens et par incompréhension mutuelle entre étrangers et autochtones ; mais la contribution est réelle et les Grecs ne l'ont jamais oubliée. ■

L'Égyptien Ibrahim Pacha, le fils de Mehmet Ali, commande l'armée et la flotte ottomane dans le Péloponnèse, et sa brutalité justifie l'intervention contre lui. Remarquable général, il est flatté sur ce portrait : il est en fait petit, grassouillet et marqué par la variole.

des bateaux voisins… Toute la rade s'embrase en quelques instants. Dans la confusion des combats, les Français prennent plus que leur part, détournant d'abord difficilement un brûlot bien près d'incendier le *Scipion* (80 canons), avant que la *Sirène* (60 canons) ne fasse sauter la grosse frégate *Ihsania* (64 canons). Quittant la ligne de file, le *Breslaw* (84 canons) va quant à lui soutenir le britannique *Albion* (74 canons) et le russe *Azov* (80 canons) en difficulté sous les tirs croisés, avant de démolir rien moins que le navire amiral de Tahir Pacha, le *Ghiuh Rewan* (84 canons), parachevant une excellente prestation du pavillon blanc. De son côté, Codrington, imprudemment placé par ses soins entre deux adversaires de taille, bénéficie de l'indécision adverse à l'ouverture du feu. Il se débarrasse ainsi facilement du *Fahti Bahri* (74 canons), puis incendie la *Guerrière* (60) de Moharrem Bey – au prix de 85 pertes, dont son propre fils Henry, blessé. De leur côté, les Russes détruisent l'aile droite ottomane après une rude canonnade. À 16 heures, le combat est déjà joué. À 18 heures, tout est fini. Les alliés déplorent 174 tués et 475 blessés (dont respectivement 40 et 141 côté français, l'*Azov* russe étant le plus meurtri avec 91 pertes, devant l'*Asia*) contre environ 6 000 tués et 4 000 blessés en face. Des 60 navires d'Ibrahim, 15 flottent encore. Le plus gros est une frégate démâtée. La victoire est totale. En revanche, si l'intervention de Codrington et consorts devait « *faire cesser l'effusion de sang* », c'est raté. Malgré le massacre de ses équipages, Ibrahim Ali n'est délogé de Morée qu'un an plus tard par un corps expéditionnaire français. L'affaiblissement fatal du pouvoir ottoman déclenche une flambée de violence. Les Grecs, désormais forts du soutien allié, attaquent de plus belle et obtiennent l'autonomie en 1829, puis l'indépendance en 1832. Depuis, ils célèbrent tous les 20 octobre le jour béni de Navarin. S'il a perdu sa flotte, Mehmet Ali jette son armée rapatriée contre les Turcs et affranchit l'Égypte de leur tutelle dès 1831. Fiers d'avoir pu montrer à l'orgueilleuse Royal Navy la valeur de leur pavillon, les Français retrouvent de leur côté à Navarin leur rang en Méditerranée. En juin 1830, ils se lancent à l'assaut de l'Algérie.

Le pouvoir ottoman s'affaiblit, et la violence flambe.

Nicolas, pompier pyromane

Quant au tsar Nicolas, il profite de l'obstination bornée de Mahmoud II pour déclarer la guerre en avril 1828 et se ruer sur les détroits. On comprend désormais bien pourquoi Wellington, qui prend le pouvoir fin janvier 1828, peut être accablé par l'annonce de Navarin : ses conséquences sont exactement ce que Londres voulait éviter et les Britanniques auront fort à faire pour contenir les Russes au sein de la mer Noire. Ainsi, pendant que Codrington tente de justifier sa conduite sous la mitraille des questions gouvernementales, se met déjà en place l'engrenage qui mènera à la guerre de Crimée (1853-1856). C'est donc contre les amis de leur père que se battront Henry Codrington, le blessé devenu amiral, et William, dernier général en chef du corps expéditionnaire britannique devant Sébastopol. Ibrahim Pacha, mort en 1848, n'aurait pas manqué de savourer cette amère ironie… ■

Né à Toul dans la petite noblesse, Henri Gaulthier de Rigny (1782-1835) s'engage dans la marine en 1798. Après avoir bourlingué d'Égypte à Saint-Domingue, il est remarqué au camp de Boulogne par Napoléon. Dans les marins de la Garde, il combat à Iéna, en Espagne, à Wagram… Passé aux Bourbons, Rigny lutte contre les pirates en Méditerranée orientale et commande l'escadre française à Navarin. Louis-Philippe en fait en 1831 son ministre de la Marine.

Lodewijk van Heiden (1772-1850) commence sa carrière dans la marine néerlandaise et se bat d'abord contre les Français avant de passer en 1795 au service du tsar. Ses succès contre les Suédois en 1808-1809 assurent son ascension et lui valent en 1826 le commandement de la flotte russe en Méditerranée. Après Navarin, il est fait gouverneur de Kronstadt.

POUR EN SAVOIR +

À lire • *The Battle of Navarino*, C.M.Woodhouse, Hodder and Stoughton, 1965.
• *The Royal Navy : A History from the Earliest Times to the Present*, (vol. 6), William Laird Clowes, Naval Institute Press, 1997 (réed.).
• *La Grèce et les Balkans* (vol.1), Olivier Delorme, Folio Histoire, 2013.
• *L'Affaire de Navarin : Autour de la journée du 20 octobre 1827*, Paul Fleuriot de Langle, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1930.
Sur le web • *Navarin (6 juillet-20 octobre 1827),* Georges Douin, Société royale de géographie d'Égypte, 1927 : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9769170z.textelmage
• *Combat de Navarin,* Eugène Sue, 1842 : http://www.bmlisieux.com/archives/navarin.htm

ARQUEBUSE CONTRE MOUSQUET, LA GUERRE FRATRICIDE

Lequel est le plus redoutable, l'arquebusier ou le mousquetaire ? Pas facile de s'y retrouver, tant les différences entre les armes dont ils tirent leur nom sont parfois floues et sujettes à interprétations. Ancêtre du fusil muni d'une mèche, l'arquebuse est la sœur aînée du mousquet, appuyé sur une fourche. Et ces deux enfants terribles des XVIe et XVIIe siècles évoluent et coexistent longtemps, chacun présentant des avantages face à l'autre.

Par Loïc Leymerégie

L'arquebuse apparaît d'abord, dès le XVe siècle, dans le sillage des premières armes à feu portatives nées de la guerre de Cent Ans. Elle descend de l'hacquebute, un lourd « trait à poudre » muni d'un croc lui permettant de s'accrocher au rempart pour compenser un recul conséquent lors des tirs. L'arquebuse, ancêtre de nos fusils contemporains, en est une version allégée et donc plus maniable. Elle est d'abord munie d'une mèche montée à l'origine sur un serpentin que l'on bascule manuellement, puis sur une platine actionnée mécaniquement, et venant mettre le « feu aux poudres ». Ce système perdure sur certains modèles jusqu'au XVIIe siècle, mais dans l'intervalle apparaît au XVIe siècle la platine à rouet, plus complexe : une petite roue crantée en acier montée sur la platine, dont la rotation est provoquée par un ressort actionné par la détente. En tournant, elle frotte tel un briquet un morceau de pyrite fiché dans la mâchoire d'un chien, provoquant les étincelles qui mettent le feu à la poudre d'amorce.

Des rapaces et des canons

Le terme « *moschetto* » apparaît en Italie en 1499 pour désigner une arme à feu particulièrement lourde, ou un petit canon. Le mot lui-même signifie émouchet (un petit rapace), reprenant le champ lexical de la fauconnerie appliqué alors à certains canons

BRIDGEMAN

Ce détail de la *Victoria de Fleurus* par Carducho (1634) met aux prises un panachage de mousquetaires (avec leurs fourquines, en première ligne) et d'arquebusiers. La guerre de Trente Ans voit le déclin des piques au profit des armes à feu individuelles, causant de plus importants dommages dans les rangs adverses (*voir aussi* G&H *n° 45, p. 50*).

(fauconneau, gerfaut, etc.). L'arme en tant que telle semble faire son apparition lors des guerres d'Italie, même s'il est difficile d'avancer une date précise. La fourquine, petite fourche montée sur un manche et fichée en terre pour soutenir le mousquet, semble avoir été employée dès 1512 lors de la bataille de Ravenne (*voir* G&H *n° 7, p. 70*) où quelques soldats sont équipés de « grosses arquebuses » et de leurs soutiens ayant la forme de « fourches de fer ». De son côté, du Bellay rapporte que c'est en 1521, lors du siège de Parme, que « *furent inventées les arquebouzes qu'on tiroit sur une fourchette* ». Les historiens font souvent du siège de Pavie (1525) le théâtre du premier emploi du mousquet par les Espagnols, en se fondant sur le récit du chroniqueur Paolo Giovio (ou Paul Jove, 1483-1552), qui parle d'« *archibugio più grosso* », même s'il est difficile de savoir si cette « grosse arquebuse » est bien ce que nous entendons par mousquet. Enfin, le chroniqueur Brantôme est formel : c'est Philippe Strozzi, *condottiere* italien au service de la France qui, le premier, « *a mis l'usage des mousquetz en France* » vers 1573, au moment du siège de La Rochelle. Au fil du XVI^e^ siècle semble donc s'affirmer la caractérisation du mousquet, comme plus lourd et long que l'arquebuse, nécessitant l'emploi conjoint impérieux d'une fourquine soulageant le tireur tout en facilitant sa visée. Pourtant, les différences qu'établissent dictionnaires, encyclopédies, ou même travaux d'érudition entre arquebuse et mousquet sont souvent inconsistantes, parfois même contradictoires. Tantôt la première est plus longue et lourde que le second, tantôt c'est l'inverse qui est affirmé. Les deux termes semblent d'ailleurs avoir été employés de façon parfois interchangeable dans les textes de l'époque. Cependant, un examen attentif des sources permet d'établir que les arquebuses sont censément plus courtes et d'un calibre plus faible que les mousquets. Elles peuvent mesurer 1,20 m en moyenne pour un poids d'environ 6 kg. S'agissant des mousquets, leurs caractéristiques varient selon les historiens, souvent d'un poids de 7 à 9 kg pour une longueur d'1,70 à 1,90 m. Leurs balles de plomb sphériques peuvent peser environ 40 g, peu ou prou le double de celles d'une arquebuse.

Une arme capable de percer les armures

En 1591, le soldat et écrivain anglais Humfrey Barwick témoigne de la supériorité du mousquet : « *Le mousquet est une arme d'une plus grande force que l'arquebuse* ». Il le considère comme une arme unanimement crainte, à même de transpercer les armures. Selon lui, un mousquet serait en mesure de tuer le porteur d'une armure d'épreuve à 180 m, de transpercer une armure classique à 365 m, et d'occire un individu sans armure à 550 m… Il s'avère que Barwick est animé d'un enthousiasme optimiste pour l'arme, l'objet de son petit traité consistant notamment à démontrer sa supériorité sur le *longbow*, répondant ainsi aux assertions de certains de ses contemporains partisans de l'arc. Reste que le plus fameux parmi ces derniers, John Smythe, parle bien lui aussi d'une portée de 440

Les frères Guillaume et Martin du Bellay de Langey (1491-1543 et 1495-1559), seigneurs au service du roi de France, rédigent plusieurs ouvrages de guerre et d'histoire remarqués. La citation est ici tirée des mémoires de Martin, lequel emprunte aux écrits de son frère.

Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme (1537-1614), courtisan, soldat et chroniqueur, est notamment l'auteur de plusieurs « *Vies des hommes illustres et grands capitaines françois* ».

→ Des armes peu efficaces à longue portée : la preuve par l'expérimentation

Un point commun presque systématique entre les deux armes est le canon lisse, offrant une très faible précision à longue distance. Les tests menés en 1988-1989 par le personnel du manège militaire de Graz (Autriche) avec des mousquets de la fin du XVI^e^ siècle et de la poudre noire contemporaine font état d'une vélocité du projectile d'environ 500 m/s en sortie de gueule, et d'environ 300 m/s à 100 m. À 100 m toujours, la profondeur de pénétration de la balle sur une plaque d'acier est d'environ 3 mm, mais seule la moitié des tirs effectués atteint la cible à taille humaine… On s'en rend compte, il fallait composer avec l'imprécision chronique de l'arme, comme en témoigne cette astuce donnée par le théoricien militaire allemand Johann Jacobi von Wallhausen en 1615 : « *quand vous sees devant vostre ennemi en escarmouche contre l'infanterie, tenés bas vostre mousquet en l'enjouänt, comme si vous le voulies atteindre en la jambe, & contre la cavallerie droit vers la poitrine du cheval entre les jambes : & ce pour raison, qu'un mousquet, en le deschargeant, s'esleve tousjours en repoussant quand la pouldre prend feu* ».

AUX ARMES !

Philippe Strozzi (1541-1582) est un *condottiere* florentin au service de la France, ami de Brantôme et colonel général de l'infanterie. Il est capturé et tué par les Espagnols à la bataille navale des Açores.

François de La Noue (1531-1591), capitaine huguenot, est l'auteur de discours politiques et militaires remarqués. Au service d'Henri IV, il combat les ligueurs et est mortellement blessé au siège de Lamballe.

1 Le *Wapenhandelinghe* de Jacob de Gheyn détaille les étapes du chargement de l'arquebuse : ici, l'amorçage…

2 …suivi de la fermeture du bassinet, pour éviter que la poudre d'amorce ne tombe, ne s'envole ou ne se mouille.

3 L'arquebusier bascule son fourniment pour faire couler dans le bec doseur la quantité de poudre propulsive nécessaire au chargement.

4 La dose de poudre est alors chargée par la gueule du canon.

5 À l'aide de la baguette, on tasse poudre, balle et éventuellement bourre tout au fond du canon.

JACOB DE GHEYN II/RIJKSMUSEUM

→ La « mousquetade » : un succès mondial

Au-delà des frontières de l'Europe, la Chine copie des mousquets portugais dès la première moitié du XVIe siècle. On observe un phénomène similaire au Japon, où les samouraïs montés du clan Takeda sont anéantis par les volées de 3 000 mousquetaires au service d'Oda Nobunaga en 1575, lors de la bataille de Nagashino (*voir* G&H *n° 54, p. 82*). Bien sûr, les Ottomans et leurs voisins font aussi un usage remarqué du mousquet au XVIe siècle. Les Portugais en vendent aux Éthiopiens à la même période, et en Afrique de l'Ouest, l'Empire songhaï fait l'acquisition d'un certain nombre de spécimens auprès de marchands hollandais, anglais ou portugais. ■

à 550 m pour le mousquet (1589). Il en va de même du soldat et théoricien militaire gallois Roger Williams, adepte comme Barwick du mousquet, qu'il considère comme la meilleure arme à feu portative jamais inventée (1590). Il reconnaît néanmoins qu'il est plus lourd, encombrant et lent que l'arquebuse, requérant beaucoup plus de poudre, mais que sa puissance dévastatrice, lorsqu'on l'emploie correctement, suffit à justifier sa supériorité. Dans les faits, portée maximale et portée efficace sont deux choses radicalement différentes. Cette dernière est pour le mousquet semblable à celle de l'arquebuse : environ… 50 m, et encore considère-t-on que sa précision et sa force de pénétration optimales se situent sous 30 m ; et ce pour une cadence d'un ou deux tirs par minute… De quoi convaincre l'historien Bert Hall de qualifier le mousquet de « fausse innovation » au succès limité (*voir encadré p. 79*).

Rapport de force

Les statistiques ne donnent pas tort à Hall, au XVIe siècle en tout cas. Dans l'armée espagnole, pourtant berceau du mousquet, on trouve seulement 15 mousquetaires (pour 239 arquebusiers) dans chacune des compagnies d'*arcabuceros* (composées théoriquement de 300 soldats chacune) cantonnées en Italie en 1534. Le duc d'Albe en marche vers les Flandres en 1567 en compte le même nombre dans chaque compagnie d'arquebusiers de ses tercios. Dans le même rapport de proportion, l'auteur John Tincey estime, sur la base de près de 80 000

John Smythe, noble anglais et soldat de métier du XVIe siècle combattant dans toute l'Europe, est l'auteur de traités tentant de démontrer la supériorité intrinsèque du *longbow* face aux progrès des armes à feu.

Fernando Alvarez de Toledo y Pimentel, dit le Grand Duc d'Albe (1507-1582), conseiller de Charles Quint puis de Philippe II d'Espagne, est notamment de 1567 à 1573 gouverneur général des Pays-Bas espagnols alors en révolte.

6 Une fois la baguette rangée dans son logement, on reprend l'arquebuse à deux mains.

7 « *Comme en sentinelle ayant l'Harquebuse en la main gauche il tiendra le bras droit esloingné, la main au ressort, ou a la clef, et l'affut contre la hauche droite, comme le monstre ce portraict.* »

8 La mèche, allumée à ses deux extrémités pour le cas où le côté utilisé s'éteindrait, est coincée dans le serpentin.

9 L'ordre du Capitaine retentit : « *En-Jouez* » !

10 Une pression de la main droite sur la détente abaisse le serpentin : la mèche met le feu à la poudre d'amorce qui, par la lumière, transmet sa combustion à la poudre propulsive. L'arme tire.

miliciens des « *Trained Bands* » britanniques qu'il a passés en revue, qu'en 1588, 36 % d'entre eux sont des arquebusiers, 6 % des mousquetaires, 18 % des archers, 26 % des piquiers et 14 % des hallebardiers. Cette représentativité, stable dans un premier temps, ne cesse néanmoins de croître au fil des décennies. Au début du XVIIe siècle en Suède, sous Gustave II Adolphe, on en arrive à un ratio de deux mousquetaires pour un piquier. Ce changement d'orientation stratégique n'est pas sans conséquences sur les finances des armées : en 1611 en Bavière, il faut débourser 3 florins pour un mousquet contre 2,25 pour une arquebuse. En outre, les mousquetaires sont le plus souvent mieux soldés que les arquebusiers.
Humfrey Barwick livre à la fin du XVIe siècle son idée de la polyvalence du mousquet ; selon lui, l'arme est à même d'être employée tant pour défendre tranchées et places fortes que pour les affrontements en rase campagne. Dans les faits, le plus souvent, arquebuses et mousquets sont utilisés côte à côte indistinctement, de la même façon et dans un même but, que ce soit en tir de barrage, de flanquement, de couverture, ou même d'appui à l'artillerie lourde.

Quelle arme pour quel usage ?

Cependant, l'encombrement moindre de l'arquebuse la rend particulièrement adaptée aux escarmouches autant qu'aux déplacements rapides de ses porteurs sur le champ de bataille, à la manière de tirailleurs. Ces « enfants perdus »

→ De la poudre noire en sautoir

Les « coffins », petits tubes de bois contenant des charges de poudre propulsive prémesurées (souvent au nombre de douze) et portés en bandoulière, semblent avoir été l'apanage du mousquet : « *quatre bandoullières de mosquets garnis de charges* » précise un inventaire des biens de Brantôme (1614). Ce dernier indique par ailleurs que leur usage semble s'être répandu tardivement, puisque vers 1573 on « *n'usoit point encor de charges de bandollières, mais de nos fourniments* [NDLA : poires à poudre] *seulement ; au lieu d'une* [dose] *nous en mettions deux.* » C'est en effet au début du XVIIe siècle que, pour charger le mousquet, les coffins remplacent le fourniment, jusque-là partagé avec l'arquebuse. ■

AUX ARMES !

Les tercios espagnols initiés par Gonzalve de Cordoue, « le Grand Capitaine », sont des unités militaires mixtes pouvant regrouper piquiers, arquebusiers et mousquetaires dominant les champs de bataille d'Europe au XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe siècle.

Maurice de Nassau (1567-1625), prince d'Orange et *stathouder* de Hollande, est l'un des principaux capitaines et théoriciens militaires de son temps, combattant les Espagnols mais échouant à dégager Breda assiégée par Spinola.

1 Les instructions de Jacob de Gheyn pour le chargement du mousquet : ici l'on souffle sur le bassinet après un tir pour en chasser d'éventuelles étincelles…

2 …avant de réamorcer grâce au pulvérin.

3 On laisse couler le mousquet vers l'arrière, fermement maintenu, ainsi que la fourquine, de la main gauche.

4 Du pouce, le mousquetaire ôte le bouchon du coffin qui contient une dose de charge propulsive, qu'il introduit par la bouche du canon.

5 Comme pour l'arquebuse, on pousse avec la baguette poudre, balle et éventuellement bourre au fond du canon.

JACOB DE GHEYN II/RIJKSMUSEUM

sont généralement équipés de façon très légère tout au long du XVIe siècle. À vrai dire, il n'est pas rare qu'ils ne soient revêtus d'aucune défense ; leur spécialité exige qu'ils soient mobiles, vifs, prompts à surprendre l'ennemi par des embuscades ou des flanquements. L'historien Jonathan Davies (*voir bibliographie p. 83*) attribue au mousquet un rôle plus particulier de « fusil antichar » en protection à l'avant des troupes, face aux « tanks » de l'époque, la cavalerie lourde. Bert Hall le qualifie quant à lui de « *'fusil à éléphant' des armes d'épaule du seizième siècle* »…
De fait, il faut que les mousquetaires soient des hommes solides. L'écrivain britannique Gervase Markham (1568-1637) résume les choses ainsi en 1625 : seuls « *les plus trapus et robustes des hommes seront aptes à porter le mousquet, ceux qui le sont moins, bien que plus lestes, pourront être orientés vers l'arquebuse* ».
Pourtant, le mousquet évolue. Il s'allège ; son canon raccourcit, si bien qu'à partir du XVIIe siècle, l'emploi d'une fourquine est de moins en moins nécessaire. Or, c'est justement à cette période que le feu de salve et la contremarche, mis au point par les Hollandais à la jonction des XVIe et XVIIe siècles, font le succès du mousquet sur le champ de bataille. Le principe en est simple : après le feu du premier rang (sur dix au total en général), le second rang s'avance pour décharger à son tour, tandis que son prédécesseur se replie à l'arrière pour recharger, et ainsi de suite. Le résultat : un tir quasiment continu qui fit des ravages en maintes occasions.
C'est Maurice de Nassau qui

→ Les armes à feu ont mauvaise presse

À leurs débuts, mais aussi pendant le plus clair de leur durée d'emploi, et comme l'arc et l'arbalète en leur temps, arquebuses et mousquets sont mal vus par une frange de la noblesse qui les considère comme déloyaux. Pierre de Ronsard lui-même le justifie ainsi : « *Car les hommes plus forts sont aujourd'hui tuez d'un poltron en cachette à coups de harquebouze, ou à coups de mousquette* ». En effet, ils sont perçus comme contraires aux valeurs chevaleresques dont les princes guerriers de la Renaissance se drapent encore. En 1587, François de La Noue renvoie ainsi arquebuses, mousquets et autres pistolets dos à dos : « *tous ces instruments là sont diaboliques, inventez en quelque meschante boutique pour dépeupler les royaumes & republiques de vivans, & remplir les sepulchres de morts* ». Mais d'ajouter, pragmatique : « *Neantmoins la malice humaine les a rendus si necessaires, qu'on ne s'en sçauroit passer* ». ■

6 **« *Comme il tiendra et portera le Mousquet l'ayant remis sur l'espaule* ».**

7 **Le mousquetaire place la monture de son arme sur la fourquine.**

8 **Il souffle sur l'extrémité de la mèche qui sera assujettie sur le serpentin, pour que sa braise soit bien vive.**

9 **Le Capitaine lance l'ordre suivant : « *Tenez le Mousquet, et enjouez* ».**

10 **D'une pression sur la détente, le projectile est libéré.**

contribue notamment à standardiser cette tactique, proposant des manœuvres de chargement précises, décomposées en de nombreux mouvements, pour le mousquet comme pour l'arquebuse. L'ouvrage de l'artiste Jacob de Gheyn (1565-1629), le *Wapenhandelinghe* (1607), en est le reflet ; gage de la cohabitation de l'arquebuse et du mousquet jusqu'à relativement tard, il détaille le chargement des deux armes en l'illustrant de superbes planches.

Carrières contrastées

Sur le terrain, le mousquet prend progressivement le dessus sur l'arquebuse. Lors de la bataille de Gniew en 1626, les Suédois, équipés de mousquets lourds, l'emportent sur l'infanterie polonaise équipée d'arquebuses. Les deux armes restent pourtant assez proches ; en tout cas partagent-elles pendant le plus clair de leurs carrières le système de mise à feu à mèche – jusque dans les années 1680 dans bien des armées –, et ce malgré le développement du rouet. Le système à silex équipant les nouveaux fusils, supérieur à ses prédécesseurs, finit par les supplanter tous deux. Quelle que soit leur platine, arquebuse et mousquet contribuent à rendre l'armure progressivement obsolète. En retour, le besoin en armes à feu portatives à même de transpercer une cuirasse s'éteignant avec celle-ci, elles laisseront la place à des armes d'épaule plus légères et de calibre moindre, bien qu'encore souvent appelés mousquets jusqu'au milieu du XIXe siècle et la généralisation des armes rayées (*rifles*). ■

POUR EN SAVOIR +

À lire • Le *Wapenhandelinghe* (maniements d'armes) de Jacob de Gheyn (1607-1608), Bruno Colson, in *Stratégique* n° 99 (1), 2010.
• *Guns and Gunpowder 1267-1603. The Development and Employment of Early Small Arms in Britain and Europe*, Jonathan Davies, Stuart Press, 2002.
• « C'est une lignée que les arquebuses ont enfantée », Benjamin Deruelle, in *Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée* n° 6, 2008.
• *The Military Revolution in Sixteenth-Century Europe*, David Eltis, Tauris Academic Press, 1995.
• *Weapons and Warfare in Renaissance Europe. Gunpowder, Technology and Tactics*, Bert S. Hall, Johns Hopkins University Press, 1997.

INTERVIEW

« LES GUERRES DE NAPOLÉON ONT PROJETÉ LEUR OMBRE SUR TOUT LE XIXE SIÈCLE »

L'Américain d'origine géorgienne Alexander Mikaberidze est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes des études napoléoniennes, auxquelles il a consacré de nombreux livres. Dans son dernier ouvrage, il analyse de façon globale l'impact géostratégique des guerres menées par l'Empereur, qui selon lui a été encore plus important sur le reste du monde qu'en Europe même.

Propos recueillis par Yacha MacLasha

Le 27 avril 1807, Napoléon reçoit à Finkenstein, en Prusse-Occidentale, l'ambassadeur de Perse. Mais l'alliance franco-persane ne résistera pas au traité de Tilsit, en juillet de la même année. (*Tableau de François Mulard, 1810*).

DR

***G&H* : À la fin des années 1990, après avoir étudié le droit en Géorgie, vous entrez au ministère des Affaires étrangères. Mais devenir un historien de Napoléon mondialement renommé, quel défi…**

Alexander Mikaberidze : J'ai toujours été passionné par Napoléon ! En 1998, j'étais en train de rédiger un livre en géorgien sur l'Empereur, quand j'ai découvert un nouvel ouvrage de Ben Weider (1923-2008), un historien canadien qui a dirigé la Société napoléonienne internationale. L'ouvrage coûtait 80 $, une somme astronomique pour moi. J'ai écrit à l'auteur en lui demandant s'il pouvait m'envoyer un exemplaire gratuitement. Un mois plus tard, j'ai reçu une énorme boîte, aussi grosse que mon bureau, remplie d'ouvrages sur Napoléon. Pouvez-vous imaginer ma joie ? Weider et moi avons entamé une correspondance sur Napoléon. En 1999, il m'a invité à Jérusalem à une conférence dédiée au bicentenaire de l'invasion de l'Égypte. J'ai fait un exposé sur « mamelouks et ghulams », des esclaves militaires convertis à l'islam et en grande partie d'origine géorgienne. La présentation était axée sur la « *networks history* » une tendance à la mode encore aujourd'hui. Dans le cas des mamelouks, cette approche « en réseaux » se justifiait puisqu'ils dominaient toute une chaîne d'États, de l'Inde à l'Algérie. Après mon intervention, des universitaires américains m'ont proposé de faire une thèse d'histoire chez eux. J'étais flatté mais, vu le coût des études, j'ai dû décliner. Une semaine plus tard, grâce au professeur Donald D. Horward et à Ben Weider, j'apprenais que mon séjour aux États-Unis était entièrement pris en charge par l'Institut sur Napoléon et la Révolution française, de l'université d'État de Floride.

Un vrai conte de fées… Comment êtes-vous arrivé à cette approche globale de la guerre napoléonienne et à la rédaction de cet ouvrage de 1 200 pages ?

En partant aux États-Unis en 2000,

je voulais déjà consacrer ma thèse à l'histoire globale des guerres napoléoniennes. Mon directeur de thèse a considéré que c'était aller trop vite. Je me suis donc rabattu sur un sujet plus étroit, les relations militaires entre la Russie et la France à l'époque napoléonienne. Après ma thèse, j'ai publié une vingtaine d'ouvrages avant d'obtenir une certaine notoriété et proposer « *L'histoire globale* » aux Presses universitaires d'Oxford. La masse de sources était gigantesque. Il me fallait lire, ou apprendre à lire, douze langues, du suédois au farsi en passant par le norvégien et l'espagnol. J'y ai consacré dix ans.

En quoi votre ouvrage est-il unique ?
L'historiographie napoléonienne est diverse, mais toujours très eurocentrique. Si l'on élargit la perspective, on découvre vite que les guerres napoléoniennes ont un impact géostratégique beaucoup plus important sur les autres continents que sur l'Europe elle-même. Je m'étonne encore que l'on exclue des guerres napoléoniennes le conflit de 1812 entre États-Unis et Angleterre, qui en fait partie de manière organique. Le destin de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale est également scellé à ce moment. Et si l'on va vers l'Asie, c'est la peur d'une projection française en Inde qui pousse la couronne britannique à élargir sa domination sur le sous-continent. C'est l'invasion du Portugal par la Grande Armée qui pousse encore les Britanniques à s'emparer de Macao, un précurseur remarquable du conflit ultérieur entre la Grande-Bretagne et la Chine ! Et l'on peut dire la même chose du raid britannique sur Nagasaki.

Il y a en quelque sorte un effet ondulatoire. Le choc initial se produit en Europe, et le milieu porteur des ondes de choc est la domination de l'Europe sur le monde. C'est cela ?
C'est une façon de le dire. La manière dont la Chine et le Japon ont répondu à ces intrusions européennes illustre déjà leur future incapacité à faire face à la même situation plus tard dans le siècle. Pour contrer Napoléon en Inde, les Britanniques envoient un corps expéditionnaire au Yémen et font pression diplomatiquement sur Oman, ce qui fixe pour longtemps le modèle des relations entre les États locaux et Londres. L'Iran est un cas différent, complexe mais très intéressant. La dynastie Qajar était en guerre contre la Russie pour la domination sur le Caucase du Sud. Elle cherchait des alliances en Europe. Les Britanniques saisissent l'occasion et négocient des traités en 1798-1800. Mais suite à la fin (provisoire) de la guerre en Europe en 1801-1802, ils perdent tout intérêt pour cette alliance. En 1804-1806, c'est au tour de Napoléon d'envisager une « triple alliance » – avec Téhéran et la Porte – pour contrer l'expansion de la Russie. Cette relation est officialisée par le traité de Finkenstein en 1807. Mais une fois le traité de paix avec la Russie signé par l'Empereur à Tilsit – traité anti-Finkenstein –, Téhéran expulse la mission française qui devait reformer l'armée persane, et l'on assiste à un nouveau renversement d'alliances. C'est au tour des Britanniques de signer une sorte de « Finkenstein 2 » avec Téhéran. Cette alliance du couple anglo-persan contre le couple franco-russe ne dure pas…

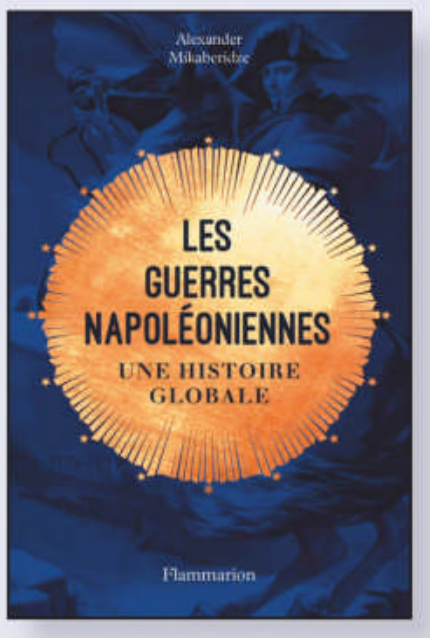
« L'invasion du Portugal par Napoléon pousse Londres vers Macao. »

La fin de cette histoire est encore plus intéressante. En 1812, après l'invasion de la Russie par Napoléon, malgré la nouvelle alliance entre Saint-Pétersbourg et Londres, des officiers britanniques commandent les troupes persanes contre les troupes… russes dans le sud du Caucase !

Après la lecture de votre livre, on a l'impression qu'au début du XIXe siècle, l'élite politique française et britannique pensait de façon globale. En revanche, depuis 200 ans l'approche historiographique semble plutôt provinciale… Comment l'expliquer ?
C'est d'autant plus surprenant que les révolutionnaires français considéraient que 1789 et ses suites était un événement planétaire et pas franco-français ! Il y a plusieurs raisons à cette étroitesse historiographique : la difficulté à tisser la toile historique avec plusieurs fils à la fois, le problème linguistique, la paresse intellectuelle…

Diriez-vous que les guerres napoléoniennes sont l'une des dates majeures de l'histoire ?
Je soutiens que les guerres napoléoniennes ont été le facteur de changement social et politique le plus puissant entre la Réforme et la Première Guerre mondiale, et qu'elles ont projeté leur ombre sur tout le XIXe siècle. Elles ont changé le destin de régions entières et les ont poussées dans de nouvelles directions. Elles ont ébranlé les modes de vie traditionnels et la légitimité des institutions, telles que la monarchie, l'aristocratie et l'esclavage. Elles ont transformé fondamentalement la nature de la souveraineté politique. Afin de pouvoir mener des conflits prolongés et destructeurs, elles ont démontré la capacité croissante des États européens à atteindre des niveaux très élevés de mobilisation militaire et sociale ainsi que de production économique. Ces conflits ont incité les États européens à entreprendre un processus douloureux de réforme et de modernisation, qui allait changer l'équilibre des forces entre les différentes parties du globe. À mon avis, ce fut un moment crucial dans la création du monde moderne. ■

Né en 1978, Alexander Mikaberidze a grandi en Géorgie. Il est professeur d'histoire européenne à l'université d'État de Louisiane (Shreveport). *Les Guerres napoléoniennes, une histoire globale* est son premier ouvrage traduit en français.



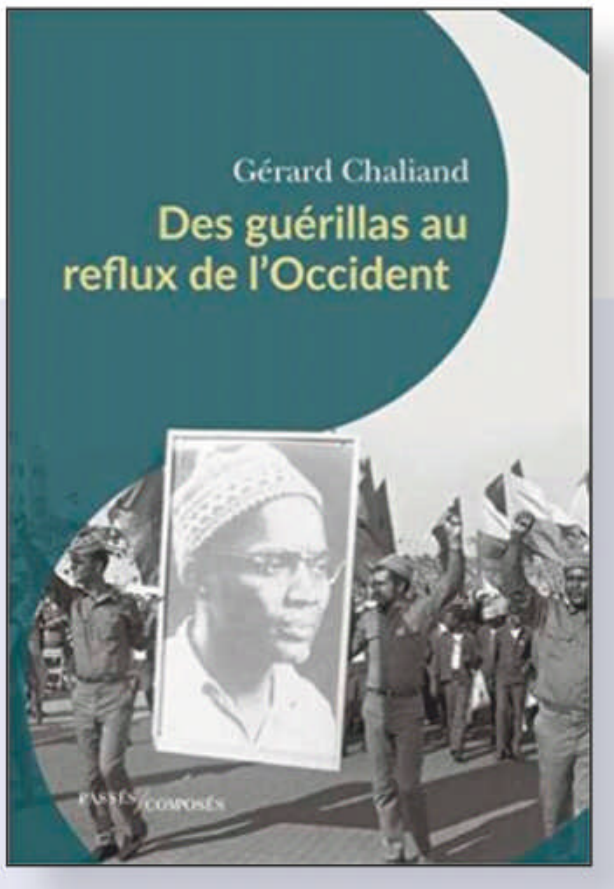
Les Guerres napoléoniennes. Une histoire globale

★★★★★

Alexander Mikaberidze
Flammarion, 1 190 p., 39 €.

Ce n'est pas tous les jours qu'un nouvel astre paraît dans la constellation bien encombrée de l'historiographie napoléonienne. Ce gros pavé comblera les plus passionnés, les plus exigeants. Le propos de l'auteur, Américain d'origine géorgienne, professeur d'histoire à l'université de Louisiane, est simple : alors que ses collègues spécialistes de la période 1789-1815 ne se sont intéressés le plus souvent qu'à l'histoire européenne, il a décidé de partir à la recherche de tous les événements qui se sont déroulés, dans la même période, dans tous les autres coins de la planète. En Chine, en Islande, au Mexique, à Constantinople, au Japon, en Inde, à Java, au Cap, en Serbie, en Perse, en Guyane, à Buenos Aires, en Alaska, etc. Et la découverte est phénoménale : les interactions entre ces événements et l'affrontement entre la France révolutionnaire puis impériale et l'Europe plus ou moins coalisée sont constants, fondamentaux, avec des conséquences très lourdes pour les uns comme pour les autres. Une autre lecture, conforme à la tendance historiographique actuelle de sortie de l'occidentalo-centralisme, qui ouvre à tous les *wargamers* de nouveaux horizons : la guerre de neuf ans entre la Russie et la Perse, les campagnes indiennes du futur Lord Wellington, le raid anglais sur le port de Nagasaki, le siège de Batavia, la défaite de la Royal Navy face à la marine chinoise (eh oui !) sur la rivière des Perles… ■ **A. Reverchon**

Livres



Des guérillas au reflux de l'Occident

Gérard Chaliand

Passés/Composés, 650 p., 27 €.

★★★★★

Ce livre est l'œuvre d'une vie. Et quelle vie ! À 86 ans, Gérard Chaliand est l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de la guérilla, des insurrections et de ce qu'on appelle aujourd'hui les « conflits asymétriques ». Son expérience du terrain est exceptionnelle : depuis les maquis de Guinée-Bissau au côté de son ami Amilcar Cabral dans les années 1960 jusqu'aux Kurdes de Syrie aujourd'hui, Chaliand n'a cessé de parcourir le monde en armes, au prix d'un engagement personnel remarquable. Car c'est du côté des guérillas – et non de ceux qui les combattent – qu'il était la plupart du temps. Ce qui fait de lui un témoin remarquable et largement sollicité, lui qui n'a jamais eu la moindre fonction officielle. À l'aventurier – que l'on sait également poète –, il a très tôt ajouté le travail intellectuel « *en privilégiant la pensée stratégique qui est l'intelligence des rapports de force* » dit-il. Son premier livre, en 1975, *Mythes révolutionnaires du tiers-monde*, s'imposa comme un classique. Avec *Des guérillas au reflux de l'Occident*, il tente 45 ans plus tard un bilan géopolitique : « *Les Occidentaux n'ont connu que des non-victoires qui sont des échecs politiques. C'est à ce reflux, un temps considéré comme marginal compte tenu de la puissance américaine, que j'ai assisté depuis plus d'un demi-siècle.* » Lucide, Chaliand insiste sur le rôle essentiel à ses yeux de la démographie. Et ne cache pas son admiration pour les peuples courageux et travailleurs, comme les Vietnamiens. ■

J.-D. Merchet

La Guerre franco-allemande de 1870. Une histoire globale

Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt

Flammarion, 512 p., 15 €.

★★★

Bien que les auteurs annoncent une nouvelle lecture du sujet, leur récit des faits qui conduisent à la guerre et à la défaite finale ne se démarque pas vraiment de l'historiographie existante, tout comme l'interprétation du conflit en termes de « modernisation » de la guerre, de basculement géopolitique ou de construction du nationalisme politique. En revanche, ils apportent un élément longtemps négligé : l'impact international

de cette guerre, suivie non seulement par les chancelleries, mais aussi avec passion par l'opinion mondiale, quasiment jour par jour grâce au déploiement récent des moyens de communication modernes – télégraphe, photo et dessin de presse –, au moment où les tirages des journaux explosent grâce à l'alphabétisation massive, l'apparition de la publicité, et l'extension des libertés démocratiques, en particulier la liberté d'expression. Cette résonance mondiale aura des conséquences durables : outre l'engagement volontaire, pour des raisons morales ou politiques, dans les corps francs venus au secours de la République, naît un important mouvement humanitaire international en faveur des blessés, des civils, des citadins assiégés, engagement extrêmement organisé qui sera à la base du développement du droit international des conflits et du mouvement pacifiste dans les décennies suivantes. ■ **A. Reverchon**

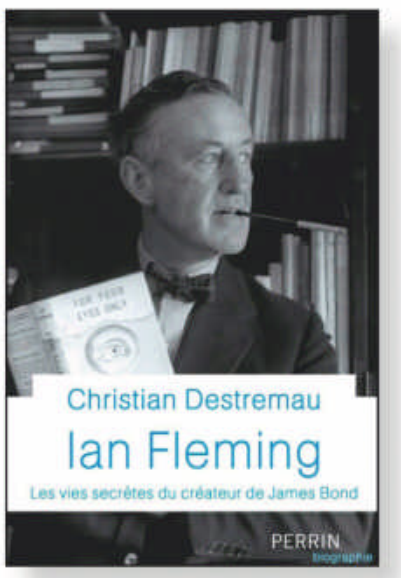
Ian Fleming. Les vies secrètes du créateur de James Bond

Christian Destremau

Perrin, 350 p., 23,50 €.

★★★★

Avant de devenir auteur à succès sur le tard, Ian Fleming a servi Sa Majesté – mais pas comme espion. Ce fils de bonne famille écossais, playboy oisif et arrogant, est déjà trentenaire en 1939 quand il rejoint, grâce à ses relations,



la Naval Intelligence Division (NID) de la Royal Navy. Imaginatif, germanophone, Fleming a appris chez Reuters l'art de la synthèse rapide et précise, qualités qui lui valent la confiance du patron, l'amiral Godfrey. Il se distingue en particulier en fondant une unité spéciale chargée de mettre la main, en première ligne, sur tout ce que l'ennemi peut compter de secrets. Avec quels résultats ? On vous le laisse découvrir. Parce que l'homme en sait trop, il est cependant tenu à l'écart des combats et ventile après guerre sa frustration en s'imaginant un double (zéro 7) de papier. Seule une portion du livre est consacrée à sa carrière militaire, mais l'homme, assez peu attachant, est un représentant fascinant de son époque. Bondologue érudit et spécialiste du renseignement, Christian Destremau dresse de son britannique sujet un portrait précis, sans concession et enrichi de parallèles avec le héros de roman. Sans oublier le zeste de citron qui fait sourire le Vesper Martini (vodka, gin, Lillet blanc – secoué, pas remué). ■ **P.G.**

De la grande stratégie

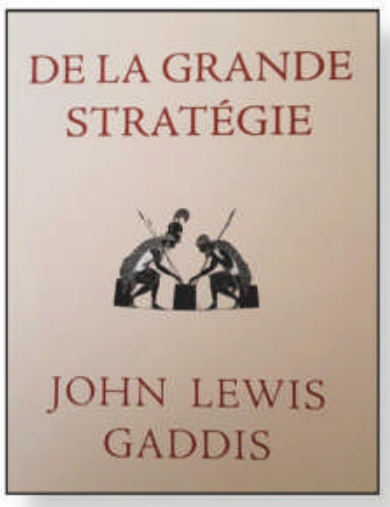
John Lewis Gaddis

Les Belles Lettres, 360 p., 25,50 €.

★★★★★

Éditeur connu pour sa collection de textes classiques, Les Belles Lettres l'est aussi pour avoir publié les ouvrages d'auteurs contemporains souvent atypiques. John Lewis Gaddis, professeur d'histoire militaire à l'université Yale et auteur d'une synthèse sur la guerre froide, en fait partie. Son nouvel essai est foisonnant autant qu'original. Il propose une réflexion, illustrée de nombreux exemples sur l'importance de la grande stratégie. Le point de départ de l'essai est un aphorisme d'Archiloque vieux de 2 700 ans – « *Le renard sait beaucoup de choses, mais le hérisson sait une grande chose* » – sur lequel le temps et l'oubli ont fait leur œuvre, jusqu'à ce que le philosophe britannique Issiah Berlin le remette à l'honneur dans un ouvrage publié en 1951. Gaddis l'utilise pour caractériser deux des manières d'aborder la stratégie. Celle des « hérissons », obstinés par les attendus de leur « grande idée », au point de ne plus parvenir à distinguer leurs aspirations de leurs capacités réelles. L'auteur lui oppose celles des « renards », capables de s'adapter aux situations mouvantes et d'atteindre leurs buts par

des chemins détournés, sans perdre de vue la destination finale indiquée par leur « boussole ». À ce titre, la Grèce antique et ses nombreuses cités-États est devenue un « *foyer de rivalités et donc de stratégies* » qui fournit les premiers et peut-être les meilleurs exemples analysés. Gaddis donne vie de manière très concrète à ses propos, en faisant appel à des anecdotes érudites mais aussi au récit de grands événements militaires – les guerres médiques, Actium, la Grande Armada, la campagne de Russie de 1812… – ou politiques – l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. La liberté de ton est totale, l'auteur se permettant de sauter d'une époque à l'autre, ou, par exemple, de montrer comment Octavien a appliqué les principes de Sun Tzu sans le connaître. Il ne dissimule pas sa profonde admiration pour Clausewitz et Tolstoï, auteurs complémentaires, en qui il voit « les plus grands des stratèges ». Sont également convoqués



les textes de saint Augustin et de Machiavel à propos de la « *manière proportionnée d'aligner les buts sur les moyens* » et plus prosaïquement en affirmant que « Le Prince *est le meilleur des traités politiques possibles, d'autant que son auteur n'a jamais confondu le pouvoir avec Powerpoint* ». Profond et plaisant. ■ **F. Bey**

Agent Sonya. La plus grande espionne de la Russie soviétique

Ben Macintyre

De Fallois, 414 p., 20 €.

★★★★

Sous le pseudonyme de « Sonya » et de quelques autres, Ursula Kuczynski fut une des grandes opératrices du renseignement militaire soviétique, de son

recrutement à 23 ans en 1930 à Shanghai par le maître espion (et son amant) Richard Sorge, à sa fin de carrière outre-Manche en 1949. Communiste allemande cocoonée dans une famille d'intellectuels juifs sympathisants, Ursula, épouse par amour d'un compatriote assez lunatique dont elle aura un fils, repart en mission en Mandchourie en 1931 aux côtés d'un agent lituanien brut de décoffrage, dont elle aura une fille. Deux enfants qui l'accompagneront en Suisse à l'orée de la guerre pour participer à la fondation d'un nouveau réseau. Elle va y rencontrer son deuxième mari, ancien combattant anglais des brigades internationales de la guerre d'Espagne. C'est donc dotée de la nationalité britannique que cette femme étonnante s'installe en Angleterre fin 1940 pour devenir « officier traitant » de deux grands espions atomiques. Un parcours que conte avec brio Ben Macintyre, déjà auteur de plusieurs best-sellers sur les affaires secrètes. Il se terminera à Berlin-Est, où Ursula, choyée par la Stasi, pourra enfin satisfaire son rêve de jeunesse : devenir écrivain. Morte en 2000, elle aura aussi vécu avec la fin du mur de Berlin l'effondrement de son autre rêve : le communisme. ■ **R. Kauffer**

Campagne d'Italie, 1796-1797

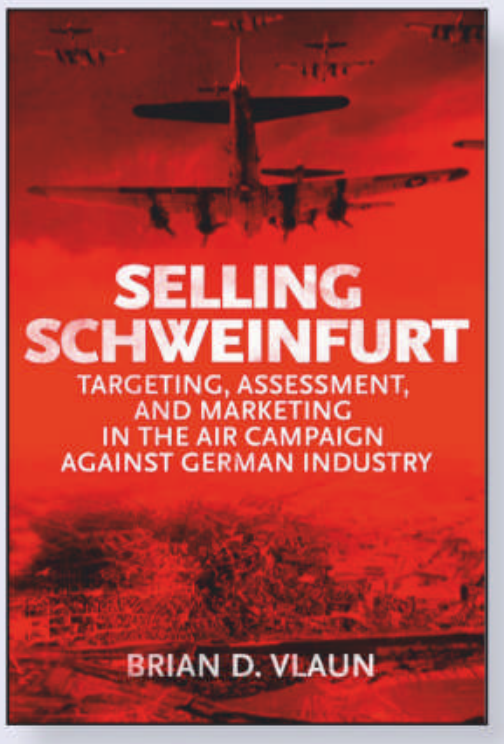
Michel Molières

Éd. Pierre de Taillac, 800 p., 29 €.

★★★★

La première campagne d'Italie de Bonaparte, à la fois exemplaire et mythique, a donné lieu à un nombre impressionnant d'ouvrages. Le livre volumineux de Michel Molières est une chronique des événements. Chaque opération, au sein de chaque phase de la campagne, donne lieu à un chapitre. Chaque chapitre couvre une période donnée

et chacune des journées de cette période est ensuite racontée selon un cadre uniforme : date, localisation du QG de Bonaparte, titre évocateur des événements du jour, récit allant de quelques lignes lorsqu'il ne se passe pas grand-chose à quelques pages lorsque les manœuvres et les combats s'enchaînent. Le texte s'appuie essentiellement sur la correspondance de Bonaparte et ses observations sur la campagne, sur les rapports des chefs d'unités et sur les commentaires de Jomini ou de Clausewitz. En marge de la chronique *stricto sensu*, Michel Molières commente également les objectifs, les intentions et les plans des protagonistes au déclenchement de chaque nouvelle séquence opérationnelle. La qualité principale du livre vient de sa construction qui permet de prendre conscience de la densité de cette campagne. L'énergie, la capacité de travail et la lucidité de Bonaparte dans l'urgence transparaissent dans les points de situation journaliers. La genèse de ses décisions, la maturation et les ajustements de ses dispositions sont également mis en valeur : « *ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est la réflexion et la méditation* » explique le jeune général en chef. Néanmoins, il est absolument nécessaire de suivre tous ces



IN ENGLISH

Selling Schweinfurt. Targeting, Assessment and Marketing in the Air Campaign Against German Industry

Brian D. Vlaun

Naval Institute Press, 320 p., 40 €.

★★★★

Colonel de l'US Air Force, l'auteur, lorsqu'il entreprend un doctorat en stratégie militaire, le fait autant comme praticien que chercheur. C'est de ces travaux qu'est issu ce livre qui, sur le plan historique, traite de la campagne diurne lancée à l'automne 1943 par les B-17 de la 8th Air Force contre la zone industrielle de Schweinfurt-Regensburg, centre de production des roulements à billes. La partie la plus classique de l'ouvrage porte sur le lien indissociable entre la puissance aérienne et l'instrument de renseignement indispensable au ciblage (*targeting*) et à l'évaluation des effets obtenus (*assessment*) dans le cadre d'une campagne de bombardement stratégique. Au-delà de la question de l'efficacité réelle de cette campagne, compte tenu des pertes et destructions induites, c'est à son utilisation comme outil de communication et d'influence interne que s'intéresse Brian Vlaun. En effet, il s'agit pour l'Army Air Force de prouver son efficacité pour gagner son indépendance (acquise en 1947) sur la base des résultats réellement obtenus ou habilement exposés pour masquer leurs lacunes, volontairement ou du fait des biais cognitifs des analystes ou décideurs. L'importance de cet ouvrage réside dans son fond historique, certes, mais aussi dans son analyse des mécanismes qui président à la défense des intérêts institutionnels et individuels au sein de toute organisation, qu'elles soient militaires ou civiles, hier comme aujourd'hui. ■ **P. Bouhet**

Livres

développements et ces manœuvres sur des cartes pour en percevoir la portée. Celles fournies dans l'ouvrage ne sont ni assez nombreuses ni assez détaillées pour pouvoir le faire pleinement, sauf peut-être dans les pages consacrées à l'analyse tactique des batailles rangées. Quelques courriers, les textes des préliminaires de paix et les ordres de bataille sont regroupés en annexes. L'exposé, sérieux et complet, est vu essentiellement du côté français. Autre limite, il ne prend pas de distance sur son sujet, ce qui est presque naturel au regard de sa forme, comme en témoigne le commentaire de conclusion réduit à deux pages. ■ **F.B.**

Charles de Gaulle et l'irruption hitlérienne

Gilles Le Béguec, Jean-Paul Thomas et Jean Vavasseur-Desperriers

P. U. Rennes, 316 p., 25 €.

★★★★★

Voici un livre écrit, chose rare, à six mains, par trois universitaires qui fréquentent l'histoire gaullienne depuis longtemps. Son objet peut sembler réduit au premier abord : éclairer cette « alliance » que fit le commandant de Gaulle avec André Pironneau, journaliste spécialiste des questions de défense à *L'Écho de Paris*. De proche en proche, l'analyse s'étend aux cercles politiques, en majorité de droite, auxquels de Gaulle peut avoir accès

et qui le mèneront, *in fine*, à Paul Reynaud et, par son truchement, au gouvernement en perdition du 6 juin 1940. L'enquête est passionnante, et l'on comprend vite que le gaullisme naît déjà dans les années trente, si on le définit d'abord par la capacité à transgresser les hiérarchies et les certitudes. Pironneau écrit une cinquantaine d'articles, dont beaucoup sont de la plume de de Gaulle, pour secouer l'opinion devant le réveil du danger germanique et alerter sur l'inadéquation de la stratégie – défensive à outrance et briandisme, découplage entre les alliances et les capacités militaires –, la doctrine et les structures de l'armée française. De Gaulle, officier employé au secrétariat général de la Défense nationale, était tenu au devoir de réserve. S'y tenir c'était se taire et mettre en danger le pays. Aussi s'autorise-t-il cette extraordinaire transgression : utiliser le nom d'un journaliste en vue pour bousculer non pas l'armée, peine perdue, mais les plus hauts cercles politiques. Hélas pour lui, c'est la gauche qui tient le haut du pavé dans les premières années trente, et les avertissements de Pironneau tomberont sur un sol stérile, la gauche française s'aveuglant comme jamais. Un point de vue neuf que l'on n'attendait pas dans cette direction. ■ **J.L.**

Le Général Georges. Un destin inachevé

Max Schiavon

Éd. Pierre de Taillac, 544 p., 26,90 €.

★★★★★

Max Schiavon s'impose comme le spécialiste des grands chefs français de l'entre-deux-guerres, ceux-là mêmes qui présideront à la débâcle de 1939-1940. On lui doit déjà un Corap, un Weygand et les carnets de Huntziger (à quand un Gamelin ?). Cette biographie de Georges, dont la première édition date de 2009, est un travail solide qui s'appuie sur des archives privées détenues par la famille, ce qui permet à l'auteur de dresser un portrait psychologique très convaincant, tout en éclairant les singularités, et les absences de singularités, de la carrière du futur commandant du théâtre d'opérations du Nord-Est. L'on apprend qu'en 1939 Georges était fort conscient des faiblesses de l'outil militaire, hostile à un engagement massif en Belgique, et encore plus aux Pays-Bas. Et pourtant, en militaire respectueux de l'*establishment*, il obéit à Gamelin, un chef qui le gêne dans son action. Un bandeau en couverture

attire le lecteur avec ce jugement : « *L'homme qui aurait pu éviter la débâcle* ». C'est aller bien trop loin, comme le reconnaît l'auteur dans son épilogue. Alphonse Georges n'a aucune imagination, manque de hauteur de vue, est totalement prisonnier d'une institution qui l'a élevé et façonné, et qu'il a aussi façonnée en retour. « *Il était davantage un grand chef d'état-major qu'un stratège visionnaire* », conclut l'auteur. C'est déjà faire beaucoup d'honneur à un homme qui figure au premier rang des responsables de la catastrophe. ■ **J.L.**

NOUS AVONS REÇU ET PARCOURU

- **Les Grandes Affaires criminelles. Du Moyen Âge à nos jours,** Jean-Marc Berlière (dir.), Perrin, 368 p., 22 €. Le menu est alléchant, le maître queux – J.M. Berlière – un spécialiste de l'histoire de la police.
- **Cicéron,** Yves Roman, Fayard, 430 p., 24 €. On connaît son nom, la verrue sur son nez, et c'est tout. Ce fut pourtant un homme politique de première grandeur, qui portait un véritable projet.
- **Nasser. Archives secrètes,** Hoda Nasser, Flammarion, 360 p., 23,90 €. Par la fille du raïs. À signaler en fin d'ouvrage le journal de guerre, inédit, de Nasser en Palestine (3 juin-30 décembre 1948).
- **Espérer pour la France. Mémoires d'un Compagnon de la Libération,** Hubert Germain, Les Belles Lettres, 92 p., 17 €. Un petit récit alerte par l'ultime compagnon, ancien de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère.
- **Arrogance, bêtise, couardise. Des plus belles erreurs militaires,** Bertrand Dietz, éditions de L'Opportun, 210 p., 22,90 €. Huit désastres, de Cannes à Diên Biên Phu, en passant par Little Big Horn, Isandhlwana, Tsushima et les Dardanelles. L'énumération à elle seule démontre l'excessive hétérogénéité des cas choisis.
- **De Gaulle, monument français,** Éric Roussel, L'Observatoire, 142 p., 18 €. Vif, bien enlevé, personnel.
- **Black Ops. Les opérations militaires secrètes de 1914 à nos jours,** Nigel West, E/P/A. 208 p., 250 illustrations, 19,95 €. Du télégramme Zimmermann à l'assassinat de Jamal Khashoggi. Alléchant. Riche iconographie.
- **Le Cahier de Mulsane. Prisonniers de guerre allemands en France, 1945-1947,** Jean-Jacques Fontaine, Ysec, 160 p., 24 €. Un petit ouvrage, bien illustré, sur le sort des 700 000 prisonniers allemands détenus en France après 1945.
- **Saint-Cyr dans la tourmente,** général Bertrand Pâris, éd. Pierre de Taillac, 175 p., 22,90 €. L'ouvrage retrace le destin de l'école durant la Seconde Guerre mondiale.
- **Retracer le parcours d'un résistant,** Fabrice Bourrée, Archives & Culture, 110 p., 13 €. Si vous voulez vous lancer sur la piste d'un résistant ou d'un Français libre, ce guide d'orientation dans les fonds d'archives est (excellemment) fait pour vous.
- **Laure Moulin,** Thomas Rabino, Perrin, 320 p., 23 €. La sœur et secrétaire du frère héros, résistante, gardienne de la mémoire. À elle seule, l'émouvante photo de couverture donne envie. ■

Le Régent. Philippe d'Orléans, l'héritier du Roi-Soleil

Alexandre Dupilet
Tallandier, 496 p., 25 €.
★★★★★

Le Régent nourrit beaucoup de fantasmes et sert généralement de prétexte à beaucoup d'œuvres de fiction mâtinées de libertinages, de débauches, banquets et beuveries. Ce livre n'évite pas ces détails qui ont fait le lit de préjugés tenaces mais il les replace dans un portrait plus vaste et honnête d'un personnage essentiel du début du XVIIIe siècle. Grand travailleur, très réfléchi, d'une grande intelligence et finesse, Philippe d'Orléans a su forger son caractère au fil d'une existence qui a longtemps été placée au second plan, derrière la descendance directe de Louis XIV. La carrière militaire, brève mais intense, du Régent est présentée avec clarté, en s'appuyant sur les travaux les plus récents, dont le dernier ouvrage de Clément Oury, *La Guerre de Succession d'Espagne*. La solitude du pouvoir, les égards pour une aristocratie avide de revanche politique – aucune révolte ou guerre civile, une prouesse ! –, les dures mais nécessaires réformes financières – avec des conséquences durables sur l'armée, qui a connu un lent déclin jusqu'à la guerre de Sept Ans voire la Révolution – ont incarné un véritable exercice d'équilibriste. Philippe d'Orléans, sous

pression constante, ne s'en est que plus épuisé, expulsant la pression dans des plaisirs et excès qui ont précipité l'apoplexie fatale. Un beau portrait d'un personnage majeur de la France moderne. ■ **F. E. H.**

LES POCHES

- **Le Temps de la guerre de Cent Ans. 1328-1453,** Boris Bove, Folio Histoire, 864 p., 12,90 €.
- **La Révolution inachevée. 1815-1870,** Sylvie Aprile, Folio Histoire, 821 p., 12,90 €.
- **Le Congrès de Tours. Le socialisme à la croisée des chemins, 1919-1920,** Léon Blum, Folio IH, 165 p., 6,90 €.
- **Mémoires d'orient. Le soleil ne se lève plus à l'est,** Bernard Bajolet, Tempus, 480 p., 9 €.
- **Un Français libre à Londres en guerre,** Pierre Dac, Libretto Histoire, 256 p., 10 €. Si l'on aime l'humour loufoque de Dac, un régal, et une autre façon de suivre le combat contre Vichy et le nazisme.
- **Journal intime de Nicolas II,** présentation et notes de Jean-Christophe Buisson, Tempus, 256 p., 8 €.
- **Petite Histoire de la France. De la Belle Époque à nos jours,** Antoine Prost, Ekho, 261 p., 7,90 €.
- **Salan,** Pierre Pellissier, Tempus, 720 p., 12 €.
- **Les Maîtres de l'espionnage,** Rémi Kauffer, Tempus, 750 p., 10 €. ■

LE CLASSIQUE

Le Troisième Reich, des origines à la chute

William L. Shirer
Stock, 1962 (rééd. 1990), 1 258 p.

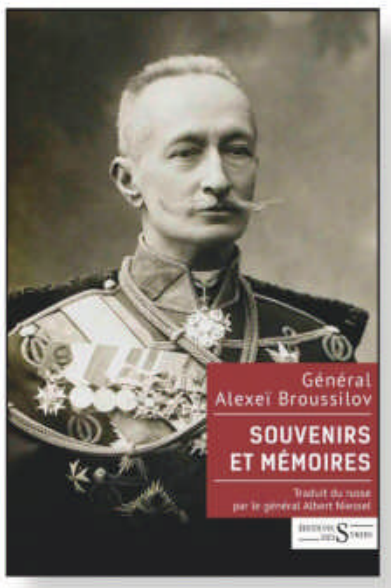
Ouvrage majeur de l'après-guerre, *Le Troisième Reich* de William L. Shirer, publié en deux tomes à partir de 1960, fait sensation à l'époque par son ampleur et son traitement. En plus de 1 200 pages, l'auteur, journaliste américain en poste en Europe et témoin direct de l'ascension du nazisme, brosse un tableau politique, diplomatique et militaire aussi passionnant qu'inédit. Son travail s'étend de la prise de pouvoir jusqu'aux procès de Nuremberg et ne cache rien des horreurs du nazisme. L'ouvrage se présente à la fois comme un témoignage direct empruntant aux souvenirs et aux notes de Shirer – ces dernières sortent clandestinement d'Allemagne fin 1940 et seront publiées à part sous le titre *Journal de Berlin* –, et comme le fruit d'un travail de plusieurs années dans les archives du Reich capturées par les États-Unis, et dont les documents sont abondamment cités. Il se divise en deux tomes. Le premier, jusqu'à 1939, apparaît beaucoup plus personnel et journalistique, au plus près des événements – Shirer assiste à toutes les grandes étapes de l'ascension hitlérienne jusqu'à la chute de la France qu'il couvre à la remorque de la Wehrmacht. Le second est d'une facture plus classique, reposant beaucoup sur les écrits des acteurs de l'époque tels le journal de Ciano ou de Halder, et à diverses sources de première main alors inexploitées. La vision journalistique peut parfois apparaître biaisée, reprenant des rumeurs ou se laissant aller à la facilité lorsqu'elle dépeint Hitler en hystérique « bouffeur de tapis ». L'analyse historique apparaît aujourd'hui datée. Elle n'échappe pas aux angles morts de l'époque comme la minimisation systématique du front de l'Est et une vision assez germano-centrée. Reste dans l'ensemble un tableau passionnant et documenté, à la fois vivant, riche et précis, non seulement de la guerre elle-même mais de toutes les dimensions du nazisme et de son ascension. Un tableau fondateur à lire à la fois avec plaisir, effroi, et recul. ■ **V. Bernard**

Les Guerres civiles à Rome (livre V)

Appien
Traduction, introduction et notes de Philippe Torrens. Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 320 p., 29 €.
★★★★

Au deuxième siècle de notre ère, période de paix et de prospérité, Appien d'Alexandrie rédige (en grec) une *Histoire romaine* et consacre cinq livres à l'époque tourmentée des guerres civiles du premier siècle av. J.-C. qui voient la fin de la République et l'établissement de l'Empire par Auguste. De cette période, c'est Appien qui fournit le récit le plus détaillé. Le cinquième et dernier livre s'ouvre en 42, après la défaite à Philippes des républicains Brutus et Cassius, et se ferme en 35 sur celle de Sextus Pompée, dernier fils du Grand Pompée. Sa fuite et sa mort marquent la fin de tout espoir de rétablir la République. Appien met remarquablement en valeur la profonde instabilité de ces années, marquées par des émeutes, des guerres, des renversements d'alliances, des catastrophes et des redressements *in extremis*. Philippe Torrens traduit avec exactitude et élégance ce récit alerte et bien mené. Son introduction et ses notes informent le lecteur sans surcharge ; il fournit aussi des cartes et deux index très utiles pour bien suivre les événements. Pour passionnés. ■ **J.L.**

Livres



Souvenirs et mémoires

Général Alexeï Broussilov

Traduit du russe par le général Albert Niessel, préfacé par A. Jevakhoff. Éd. des Syrtes, 540 p., 23 €.

★★★★

Voici le texte intégral de Mémoires parmi les plus importants pour comprendre la défaite des armées tsaristes durant la Grande Guerre, son redressement de 1916, l'effondrement de 1917 et la révolution qui le précède. Broussilov était sans doute le plus doué des généraux du tsar, et son récit de l'offensive qui porte son nom, à l'été 1916, vaut le détour. Rallié d'abord à la révolution de février puis, bon gré mal gré, à celle d'octobre, il ne jouera pas de rôle important dans la création de l'Armée rouge et sera toujours suspect aux yeux des bolcheviks. L'écriture est vivante, les portraits bien troussés, ce qui ne gâte rien. ■ **J.L.**

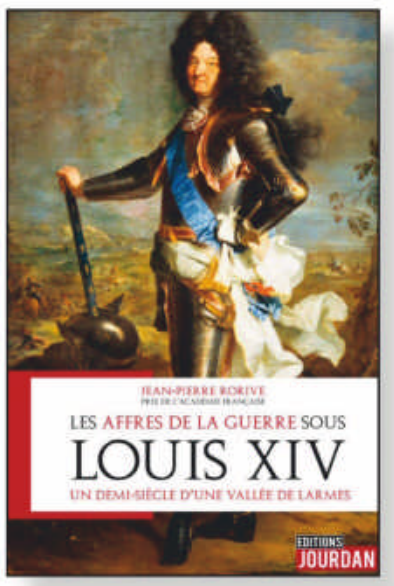
Les Affres de la guerre sous Louis XIV. Un demi-siècle d'une vallée de larmes

Jean-Pierre Rorive

Jourdan, 418 p., 20,90 €.

★★★★

Cette édition refondue et révisée d'un livre édité pour la première fois en 2000 (de façon assez confidentielle) est une aubaine. En étudiant l'exemple de la ville d'Huy, l'auteur dresse un tableau précis et sans concessions des occupations militaires de l'actuelle Belgique. Le propos est constamment appuyé par une vaste recherche documentaire, tout en prenant soin de ne jamais perdre le lecteur. L'histoire événementielle éclaire la description des passages des différentes armées, avec leur logistique qui n'empêchait ni les réquisitions, ni les exactions. L'exemple local d'Huy permet à Jean-Pierre Rorive d'apporter une contribution majeure à la compréhension de la vie en guerre au sein d'un des carrefours militaires de l'Europe ayant le plus souffert des luttes hégémoniques du long « siècle de fer ». On regrettera la faible mise à jour de la bibliographie, pourtant considérablement enrichie depuis vingt ans sur l'histoire militaire de Louis XIV, mais ne boudons pas le plaisir de retrouver dans un format commode et accessible un livre jusque-là connu seulement de quelques initiés et érudits. ■ **F.E.H.**



NOS AUTEURS ONT ÉCRIT

Les Maréchaux de Staline

Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri

Perrin, 544 p., 25 €.

Entre 1935 et 1946, ils sont seize à avoir été nommés par Staline maréchaux de l'Union soviétique. Ils sont l'élite, la tête pensante et le bras actif de l'Armée rouge. Ce sont eux qui l'ont amenée de Stalingrad à Berlin, de Khabarovsk à Pyongyang et Port-Arthur, et qui ont offert au dictateur la moitié de l'Europe et un bout d'Asie. En dehors de Joukov, ils ne sont en général que des noms pour les Occidentaux : Toukhatchevski, Egorov, Vorochilov, Boudienny, Blyukher, Chapochnikov, Koulik, Timochenko, Vassilievski, Rokossovski, Malinovski, Tolboukhine, Govorov, Meretskov, Sokolovski… Et pourtant, leur vie, leur carrière souvent extraordinaire, leur destin – terrible pour trois d'entre eux – méritent d'être connus. Il faut, entre autres, lire absolument les 50 pages consacrés à Mikhaïl Toukhatchevski, véritable géant visionnaire. En utilisant une masse d'archives, russes à 95 %, et une solide méthode comparative, le duo Lopez-Otkhmezuri, déjà auteur d'un *Joukov* et d'un *Barbarossa* qui ont fait date, nous livre un ouvrage unique en son genre. À suivre les seize maréchaux de Staline, l'on découvre comment l'Armée rouge s'est construite pour devenir le plus gros instrument militaire du monde, pourquoi elle s'est dotée de la doctrine opérative hyperoffensive qui a été la sienne, pourquoi elle s'est si souvent montrée insensible au sang de ses hommes et, surtout, comment elle a su se réinventer pour terrasser une Wehrmacht bien plus professionnelle qu'elle. Les rapports personnels avec le « *Vojd* », la jalousie, la peur du NKVD, le rôle dans l'après-guerre et l'adaptation à l'ère nucléaire sont aussi au menu de cet ouvrage qui vient combler une lacune dans l'histoire du XXe siècle. ■ **A. Labaume**

Combattre, survivre, témoigner. Expériences soviétiques de la Seconde Guerre mondiale

Emilia Koustova (dir.)

P. U. de Strasbourg, 470 p., 30 €.

★★★★

Cet ouvrage collectif associe des auteurs français à des auteurs russes, ukrainien, américain. Ce qui unit les différentes contributions, lit-on dans l'introduction, est l'invitation faite à neuf historiens « *de partager leur lecture – et le texte – d'une source née de la guerre et écrite à la première personne* ». L'ouvrage est donc un feuilleté d'analyses et d'égo-documents, fort divers, toujours intéressants : carnets et lettres d'un correspondant de la *Pravda*, lettres de la sniper Natalia Kovchova, souvenirs du premier lieutenant Alexandre Levine, journal intime de la jeune Elena Spirgeviciute, interview (réalisée en 1950) d'un ouvrier qui a vécu sous occupation allemande, interrogatoires du MGB, adresse du pope Amozov au Parti. Vivant, original, émouvant, avec de belles photographies en contrepoint. ■ **J.L.**

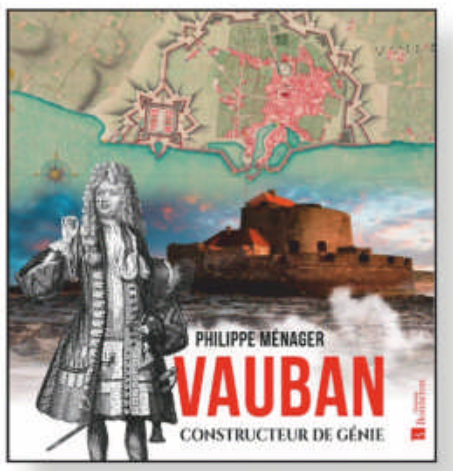
Vauban, constructeur de génie

Philippe Ménager

Christine Bonnefon, 192 p., 24,90 €.

★★★★

Que voilà un livre agréable ! Biographie très classique, elle vaut le détour par la jolie plume qui l'écrit, par le foisonnement d'illustrations de toutes sortes, la multiplication des encadrés thématiques



et un excellent chapitrage. J'ai découvert au passage un Vauban ingénieur du fluvial, au civil comme au militaire. La fin de l'ouvrage s'élève d'un cran ou deux lorsqu'elle évoque « le penseur du territoire » – cet aspect seul lui vaudrait une place dans l'histoire de la pensée militaire –, le « père de la statistique » et enfin l'économiste réformateur. On le savait mais à relire son projet de dîme royale, « révolution fiscale inaboutie » selon l'auteur, la mâchoire vous tombe d'admiration : quel diable de grand homme ! Louis le Grand a été grand aussi parce qu'il a su discerner la grandeur chez ses serviteurs. J'allais oublier : les amateurs d'histoire régionale et les amoureux du paysage français trouveront leur compte à cet ouvrage chaudement recommandé. ■ **J.L.**

À voir

Par Stéphane Dubreil

2021, année Napoléon

L'année 2021 marquera le 200e anniversaire de la mort de l'empereur Napoléon Ier. Associés à la Fondation Napoléon, l'ensemble des musées, lieux historiques et institutions militaires dédiés à l'Empire proposent des expositions, des concerts, des colloques ou des lectures publiques pour approfondir ou découvrir cette période clé de notre histoire. *G&H* a épluché le programme et vous propose de découvrir les événements relevant de l'histoire militaire. Ces célébrations impériales ne sont pas réservées aux Parisiens : de nombreuses villes françaises – Yerres, Lunéville, Fontainebleau, Ajaccio, Châteauroux, La Roche-sur-Yon – et étrangères – Londres, Waterloo, Santiago du Chili – sont présentes dans le programme en ligne (*site : fondationnapoleon.org/2021-annee-napoleon-calendrier-general-des-evenements*)

EXPOS

Napoléon n'est plus

Au musée de l'Armée, Hôtel des Invalides (Paris 7e), du 31 mars au 19 septembre. Site : musee-armee.fr

Île de Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. À 5 h 49 du soir, l'Empereur rend son dernier soupir. Immédiatement, sa mort réveille les passions. Les souvenirs, les témoignages, les images, les reliques circulent ; mais des incertitudes subsistent. La légende est en marche. L'exposition propose un parcours jalonné par près de 250 œuvres permettant de mieux comprendre la marche triomphale de Napoléon vers l'éternité. ■

L'Épopée napoléonienne en figurines

Au musée de l'Armée, Hôtel des Invalides (Paris 7e), du 28 janvier au 11 avril. Site : musee-armee.fr

40 figurines de plomb exceptionnelles venues de grandes collections privées françaises et étrangères rejouent les grands moments de l'épopée napoléonienne. ■

Dessiner pour Napoléon. Trésors de la Secrétairerie d'État impériale

Au musée des Archives nationales, Hôtel de Soubise (Paris 3e), du 10 mars au 28 juin. Site : archives-nationales.culture.gouv.fr

Le cabinet de l'Empereur recevait de nombreux projets militaires ou civils, beaucoup étaient accompagnés de plans, de dessins ou de cartes réalisés pour éclairer la décision du chef de l'État. Œuvres d'art et document techniques, ces dessins sont signés par les plus grands noms de l'époque, comme les peintres David et Isabey, le graveur Denon et les architectes Fontaine et Valadier. ■

Napoléon et les fortifications. De la défense des places aux champs de bataille

Au Service historique de la Défense, Château de Vincennes (94), de septembre à la fin décembre. Site : servicehistorique.sga.defense.gouv.fr

Le programme sera communiqué ultérieurement. ■

CONFÉRENCES

La Fondation Dosne-Thiers organise avec le Cercle d'études de la Fondation Napoléon un cycle de conférences à ne pas rater, avec les meilleurs spécialistes de l'Empire : Pierre Branda, Jacques-Olivier Boudon, Patrice Gueniffey, Charles-Éloi Vial, Thierry Lentz et Jean Tulard. Ces conférences sont complétées par trois jours de colloque scientifique qui se tiendra au musée de l'Armée, en avril. ■

LECTURES

Nuits de la lecture 2021 : lecture-relecture du monde par les soldats de Napoléon

Au Service historique de la Défense, Château de Vincennes (94), du 21 au 24 janvier. Les lectures sont ensuite mises en ligne sur le site : servicehistorique.sga.defense.gouv.fr

Dans le cadre des Nuits de la lecture, la bibliothèque du Service historique de la Défense proposera une lecture-relecture du monde par les soldats de Napoléon, issue de témoignages ou lettres de grognards conservés dans les collections de la bibliothèque. Chacune de ces « nuits de la lecture » aura pour thème une campagne (Italie, Égypte, Russie, Allemagne). ■

SOUVENIRS

Pour les heureux qui pourront se rendre jusqu'à la célèbre île, trois cérémonies sont prévues aux Domaines nationaux français à Sainte-Hélène pour commémorer ce bicentenaire.

Site : ste-helene.domaine-national.fr ■

La tombe solitaire de l'Empereur à Sainte-Hélène, où il reposa jusqu'en 1840.

MUSÉE DE L'ARMÉE

BD

Têtes de mule. Six jeunes Alsaciennes en résistance

Étienne Gendrin

La boîte à bulles, 168 p., 25 €.

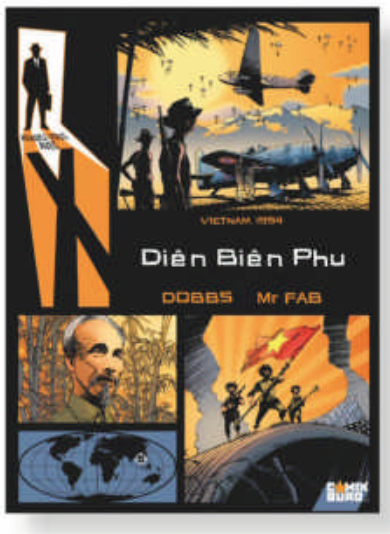
Parmi les nombreux réseaux de résistance créés en France, peu sont aussi singuliers que celui révélé par cet album. Alice Daul, jeune fille de 21 ans de la petite bourgeoisie strasbourgeoise, croyante, Guide de France, anticonformiste et francophile s'engage dans l'armée française en septembre 1939. Démobilisée à Pau après la défaite de mai 1940, elle retrouve sa sœur et ses parents à Strasbourg. Elle est horrifiée par ce qu'elle découvre. Les drapeaux nazis, la langue française interdite, les juifs menacés, chassés de leurs entreprises, les prisonniers de guerre au travail et maltraités. Avec quelques amies, comme elle chrétiennes et membres des Guides de France, elle constitue un réseau clandestin, l'équipe des Pur-Sang, afin de venir en aide aux prisonniers de guerre français et étrangers. Au début, elles fournissent nourriture et vêtements chauds, puis elles mettent au point différentes filières d'évasion vers la France « libre » et vers la Suisse. Près de 500 prisonniers de guerre ou Alsaciens fuyant le service du travail du Reich réussiront à s'échapper. Malheureusement, une des membres est arrêtée et, par imprudence, fait tomber le réseau tout entier. Alice est envoyée à Schirmeck puis en Allemagne. Quand elle apprend que Strasbourg est libéré, elle parvient à s'évader. Épuisée, blessée, en loques après plusieurs centaines de kilomètres à pied et en train, elle rejoint la Suisse, sauvée. Ce récit bien connu des Alsaciens est remarquablement écrit et mis en images par Étienne Gendrin, tombé en admiration devant ce groupe de jeunes filles qui a défié les nazis sur les franges du Reich. ■ **Stéphane Dubreil**

Diên Biên Phu. Rendez-vous avec X

Dobbs, M. Fab

Glénat/Comix Buro, 56 p., 14,95 €.

Après une très convaincante histoire du débarquement de la baie des Cochons dans la même collection, les deux auteurs nous reviennent avec un excellent récit de la bataille de Diên Biên Phu. Issu de l'émission de France Inter *Rendez-vous avec X*, chaque album est censé mettre au jour un mystère ou une bizarrerie de l'histoire. Dans le cas de Diên Biên Phu, il n'y a aucun mystère, aucun ressort caché que le pouvoir aurait dissimulé au public. Les choses sont claires malgré les quelques moments où M. X tente de nous faire croire le contraire. L'album commence quand tout est quasiment terminé, dans la cuvette où sont terrés les assiégés. Le scénario alterne entre moments de combats ultra-violents et vie quotidienne dans le camp retranché. Les médecins, les aviateurs, les prostituées qui se transforment en infirmières y jouent un rôle majeur de soutien du moral. Bien qu'il n'y ait aucun suspense, le lecteur espère que quelque chose survienne. Les tentatives se succèdent cases après cases mais l'impossible sauvetage des soldats français montre à chaque page que la décision originelle était mauvaise, la bataille quasiment perdue d'avance. Ce volume ne changera pas la vision de la bataille mais par la force du dessin et l'intelligence du scénario, il nous donne une occasion d'approcher ce qu'a pu être ce désastre militaire. ■ **S.D.**



Gengis Khan et l'empire mongol

Marie Favereau, Laurent Seigneuret

Petit à petit, 64 p., 14,90 €.

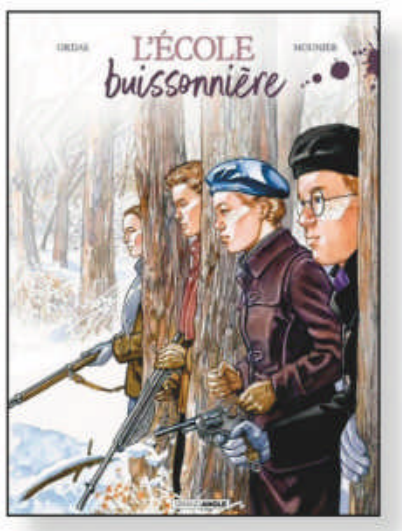
La collection des docu-bd de cet éditeur est de qualité variable. Après un remarquable album sur la guerre d'Algérie, voilà un *Gengis Khan* très décevant. Le scénario, chronologique, n'a pour intérêt que de rappeler les grandes étapes de la vie du khan et de ses fils. Les évènements, les noms et les lieux sont égrenés mécaniquement à la manière de fiches didactiques. C'est dommage. L'amateur trouvera, en revanche, beaucoup d'informations sur la vie et la culture mongole dans les pages qui coupent les planches dessinées et qui présentent de nombreux documents, des biographies et un lexique. ■ **S.D.**

L'École buissonnière

Patrice Ordas, Alain Mounier

Grand Angle, 64 p., 14,90 €.

Patrice Ordas, scénariste de *Ambulance 13, SOS Lusitania, Le Fils de l'officier* et *La Nuit de l'Empereur*, autant d'albums dont nous avons parlé dans *G&H*, est décédé à la fin de 2019. Les éditions Grand Angle publient sa dernière histoire. *Ambulance 13* faisait référence à son grand-père ; *L'École buissonnière* évoque l'histoire de son père, résistant en 1943. À Paris, un groupe de copains prépare le bac mais, à la suite d'un contrôle de routine, Jacques provoque un policier allemand en montrant son livre d'anglais, et se sent menacé. Avec ses copains et son amie Colette, ils décident de partir vers la Corrèze où la famille de Jean a un château. L'arrivée est mouvementée : les amis se retrouvent enrôlés dans un groupe de maquisards. Ils voulaient résister aux Allemands, ils sont servis. Vont-ils finir par retrouver



Paris et passer enfin leur bachot ? Si ce scénario n'est pas le meilleur de Patrice Ordas – certains passages sont invraisemblables –, il faut lui reconnaître un réel talent pour dresser avec finesse le portrait d'une jeunesse désemparée par la guerre. ■ **S.D.**

Napoléon doit mourir

Jean-Baptiste Bourgois
Sarbacane, 168 p., 26 €.
Armand Augustin Louis de Caulaincourt (1773-1827) a un très gros problème. Devenu l'un des généraux de l'épopée napoléonienne, il ne se blesse pas, ne se cogne pas, ne glisse jamais, les boulets de canon et les balles de fusil l'évitent systématiquement. Plongé dans ses réflexions et dans la campagne de Russie, Caulaincourt est appelé d'urgence par Napoléon qui lui demande de l'accompagner *incognito* pour regagner la France. L'auteur plonge nos deux

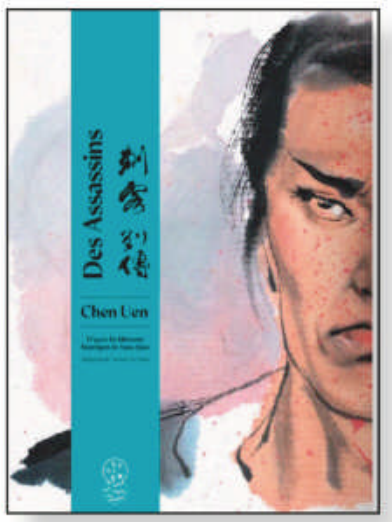
héros dans un monde onirique plein de monstres, d'ennemis cachés, de forêts impénétrables. Entre uchronie et conte merveilleux, *Napoléon doit mourir* est une réflexion sur l'autorité, le destin et la fragilité des grands hommes, leur éloignement des souffrances du soldat. Le dessin, au trait, en noir et blanc, du Sempé en plus épuré, déroute au premier abord ; mais la capacité d'évoquer les steppes russes ou la Grande Armée avec si peu de moyens en apparence laisse sans voix. ■ **S.D.**

Sur un air de fado

Nicolas Barral
Dargaud, 160 p., 22,50 €.
En 1968, alors qu'un vent de contestation estudiantine souffle sur le monde, le Portugal vit sa 36e année sous l'État nouveau, le régime autoritaire mis en place par Antonio de Oliveira Salazar. La contestation n'y est pas tolérée et la police politique qui quadrille le pays utilise la torture pour mater les opposants. Dans ce climat oppressant, Fernando Pais a décidé de regarder ailleurs. Le médecin, ancien militant dans sa jeunesse, a fait le choix d'une neutralité qui ressemble fort à une démission. Cette résignation résistera-t-elle à un passage dans les geôles de la police pour soigner un prisonnier ? De main de maître, Nicolas Barral – dont l'épouse est d'origine portugaise – plonge le lecteur dans un Portugal déjà presque oublié. Et pose les questions de la résistance ou de la soumission à un régime dictatorial. Captivant. ■ **Thierry Lemaire**

Des assassins

Uen Chen
Patayo éd., 168 p., 30 €.
Tirés des *Mémoires historiques* de Sima Qian (145-86 av. J.-C.), une somme de 130 volumes sur l'histoire de la Chine, les cinq récits courts qui composent *Des assassins* (accompagnés de deux histoires bonus) ont pour personnages principaux des tueurs. Mais pas n'importe lesquels. Chacun est l'auteur d'une tentative d'assassinat (réussie ou non) contre un duc, un comte, un ministre et même deux princes, dont le futur premier empereur de Chine. Ici, l'important est autant le rang des victimes que la valeur morale des



assassins. Portés par le dessin très réaliste du Taïwanais Uen Chen, dans un style chinois caractéristique, et un découpage qui penche fort vers le franco-belge, les récits s'enchaînent comme des contes guerriers, vifs et enflammés. Un album qui a du souffle. ■ **T.L.**

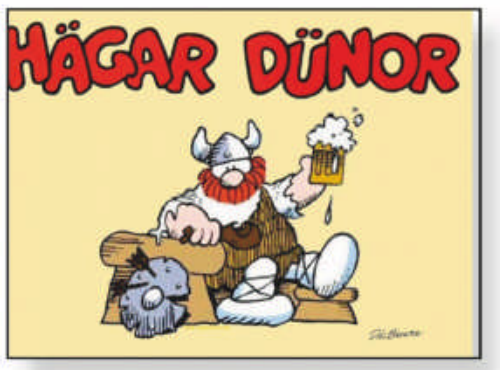
Che. Une vie révolutionnaire

Jon Lee Anderson, José Hernandez
La Librairie Vuibert., 432 p., 25,50 €.
Ce volumineux roman graphique est l'adaptation de la biographie de référence du Che publiée en 1997 par Jon Lee Anderson. L'enquête fouillée a permis de retracer en détail le parcours du révolutionnaire argentin, de son enfance heureuse à la construction de son mythe. C'est à la fois un récit historique sur l'histoire de l'Amérique latine puis des mouvements révolutionnaires communistes, et un fascinant portrait psychologique d'une icône du XXe siècle. Le contexte politico-économique sud-américain est particulièrement bien expliqué. On comprend ainsi pourquoi des mouvements tel le castrisme ont pu prospérer et séduire des jeunes comme Ernesto Guevara. Le portrait du Che est loin de la figure du martyr inventée après sa mort. À la fin du livre, on est sidéré par son aveuglement politique. Que ce soit en Amérique du Sud, en Afrique, ou avec sa famille, il ne comprend rien à rien et reste quoi qu'il arrive un idéologue doctrinaire borné. Le dessin somptueux au fusain coloré du Mexicain José Hernandez, star au Mexique mais inconnu chez nous, apporte une dimension cinématographique à l'ensemble grâce à un découpage et des ambiances qui rappellent le film de Soderbergh. Élégants et sophistiqués, les plans séquences alternent instants contemplatifs et scènes fiévreuses, notamment de combat. Bien qu'un peu bavard, l'album se lit d'une traite, qu'on adore ou pas le Che. Peu réputé pour son catalogue BD, l'éditeur signe là un coup de maître. ■ **S.D.**

LE CLASSIQUE

Hägar Dünor (3 vol.)

Dik Browne
Urban Comics, 22,50 €.
On ne soulignera jamais assez la popularité des *strips* parus dans les journaux. À coups de gags en une, deux ou trois cases, *Hägar Dünor* (bravo pour la traduction en français de *Hägar the Horrible*) est ainsi entré dans presque tous les foyers français via *Le Journal de Mickey*, *Le Parisien libéré*, *Ouest France* ou *L'Écho des Savanes*. Les Vikings y gagnent une notoriété certaine, basée sur l'humour de Dik Browne – et de sa famille, qui participe activement à la réalisation des *strips* –, le créateur de la série en 1973, nourri aux légendes nordiques par une tante suédoise. Certes, *Hägar Dünor* ne s'embarrasse pas de réalisme historique. L'action se situe vaguement en Norvège (pays cité une fois dans un gag) et les anachronismes ou l'apparition du fantastique (sirènes, dragons, trolls, etc.) sont légion. Cette vision des hommes du Nord, reflet



de l'imaginaire collectif, pose tout de même un cadre solide avec le Viking pillard sur son *drakkar* (on devrait dire *langskip*, *voir p. 48*) qui rentre chez lui après chaque raid sur l'Angleterre, la France ou la Russie. On peut ajouter à ce socle historique le sentiment de panique qu'engendrent chez leurs adversaires les guerriers scandinaves, ainsi que la place de la femme dans la société viking. Côté humour, la chronique de la vie du chef Hägar, entouré de sa femme Hildegarde, de sa fille Ingrid, de son fils Homlet et de son acolyte Eddie, est absolument irrésistible. *Hägar Dünor* mérite sans aucun doute de s'y (re)plonger. ■ **T.L.**

Jeux vidéo

Par Ronan Boëbion

Assassin's Creed : Valhalla

Support : PC, PS4, PS5, Xbox One, Xbox Series X/S
Développeur : Ubisoft
Sortie : 10 novembre 2020. Prix : de 49,99 € à 79,99 € selon l'édition et la plateforme ; langue : multilingue dont français.

Angleterre, IXe siècle. L'île est tiraillée entre présence danoise et royaumes saxons. Tentant de vous frayer un chemin dans cette période troublée au contexte politique confus et incertain, vous incarnez le personnage d'Eivor, du clan du Grand Corbeau. À la tête de vos guerriers vikings, qui ont choisi de fuir la Norvège où le roi Harald est parvenu à unifier les différents *jarls* sous son autorité, vous jetez votre dévolu sur l'Angleterre, sublimement modélisée. L'immense carte du jeu vous propose en effet une riche palette de paysages et il vous sera possible d'aller du Sussex jusqu'au mur d'Hadrien, en passant bien évidemment par la future capitale anglaise, connue à cette époque sous le nom de « Lunden ».
Pour le lectorat de notre magazine – qui en plus se régale du même sujet dans le dossier de ce numéro –, ce titre a bien des avantages. Tout d'abord, il propose une immersion culturelle et civilisationnelle on ne peut plus pertinente et rarement égalée dans un jeu destiné au « grand public ». En effet, *Valhalla* tord le cou à bon nombre de clichés qui collent souvent à la peau des Vikings. Sans pour autant être irréprochable, ni purement authentique, sur le plan historique, le jeu parvient à dépeindre avec pertinence bon nombre d'éléments saillants des sagas scandinaves. Le recours à quelques éléments fantastiques, puisés dans la mythologie nordique, n'est au final que peu gênant et ne détourne pas de la course au pouvoir en Angleterre. Car c'est bien cela dont il s'agit. Vous commencerez petit, en pillant, à l'aide de votre *langskip*, des monastères isolés et peu défendus. Puis votre soif de richesses ne fera que croître, au point de vous donner l'envie de vous octroyer la part du lion…
Pour parvenir à vos fins, vous devrez alors défaire vos adversaires, tout en nouant des alliances avec les différentes provinces de l'époque. Les Danois que vous croiserez ne seront pas forcément vos alliés, et certains Saxons, à l'inverse, s'avéreront dignes de confiance pour soutenir vos revendications…
Si la trame scénaristique du jeu reste au final anecdotique, sa durée de vie est en revanche conséquente. Comptez près d'une centaine d'heures pour venir à bout de la totalité des activités qui vous seront proposées, mais dont certaines restent optionnelles. On prendra par ailleurs un grand plaisir à croiser plusieurs « puissants » de cette époque tels les légendaires « fils de Ragnar », à la tête de leur grande armée viking, ainsi que l'implacable roi Alfred de Wessex, obsédé par son rêve de bâtir la nouvelle Rome en Angleterre.
Au bout du compte, *Assassin's Creed Valhalla* offre une expérience de jeu sympathique. De quoi passer l'hiver au chaud, avec une bonne corne d'hydromel ! ■

UBISOFT

EN BREF

Post Scriptum annonce la bataille des Ardennes

Prévue pour le printemps 2021, une mise à jour gratuite viendra ajouter diverses cartes représentant la bataille des Ardennes dans le jeu de tir multijoueur *Post Scriptum*. Les combats prendront notamment part autour du secteur de Bastogne, où des éléments de la 101e division aéroportée américaine furent encerclés par les forces allemandes, jusqu'à l'arrivée salvatrice de la 3e armée du général Patton.

Age of Empires II : Definitive Edition reçoit un premier contenu additionnel

Sorti le 26 janvier, le contenu « Seigneurs de l'Ouest » vient offrir au légendaire *Age of Empires II* deux nouvelles civilisations : les Bourguignons et les Siciliens. Il offre également trois nouvelles campagnes, dont une dédiée au roi d'Angleterre Édouard Ier. Comptez 9,99 € pour acquérir le tout.

L'ECPAD lance une application mobile dédiée a Charles de Gaulle

L'agence d'images de la Défense, l'ECPAD, a récemment lancé une application mobile interactive intitulée « Charles de Gaulle, poursuivre le combat ». S'il s'agit davantage d'un ensemble de quiz et de mini-jeux que d'un véritable jeu vidéo à part entière, cette initiative témoigne de la récente volonté des pouvoirs publics d'avoir davantage recours au média vidéoludique pour mettre en valeur l'Histoire. L'application est disponible gratuitement sur l'Apple Store, ainsi que sur Google Play. ■

Wargames

Par Frank Stora

Guerre entre frères

Brotherhood and Unity – War in Bosnia and Herzegovina, 1992-1995 (par Tomislav Cipcic, Compass Games, 72 €, en anglais) traite d'un sujet difficile à simuler : une guerre civile à trois adversaires, plus des intervenants extérieurs. L'auteur s'en tire plutôt bien, faisant de *B&U* un des rares wargames vraiment jouables à trois.

Créer une simulation d'un conflit dont beaucoup de joueurs ont entendu parler à la télé ou dans les journaux pendant qu'il se déroulait est inhabituel. Vingt-cinq ans après, *B&U* nous en révèle bien des aspects méconnus.

Le matériel, de grande qualité, comprend une carte rigide de 55 x 85 cm (avec un gros plan sur Sarajevo), 260 gros pions très lisibles et 96 cartes de stratégie.

Les règles sont d'une complexité très raisonnable. Elles utilisent un système aujourd'hui classique : chaque carte peut être jouée pour sa valeur en points d'opérations ou comme l'événement qu'elle représente, du massacre de Srebrenica à l'élection de Miss Sarajevo. Les points d'opérations permettent de bouger ses unités (la carte est point-à-point et non à hexagones) et d'attaquer.

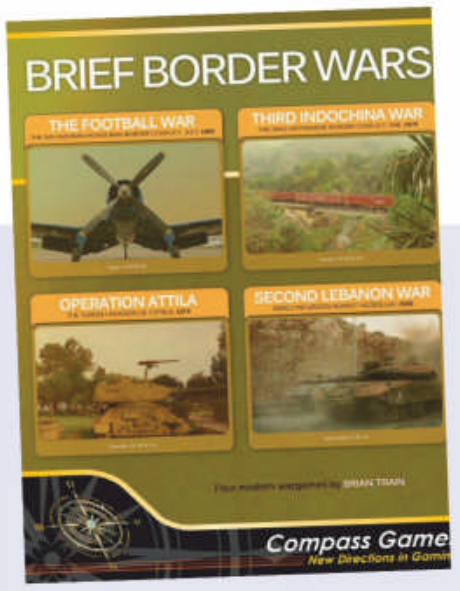
Le système de combat, original, se passe de table des résultats. Le jet d'un D10 (modifié notamment selon le terrain) permet d'évaluer l'efficacité des troupes engagées. Leur force totale, multipliée par cette efficacité, donne le nombre de pertes subies par l'adversaire, qui doit alors éliminer ou réduire des pions de valeur d'encaissement (*loss number*) correspondante… mais pas plus.

Les forces engagées sont celles des habitants de la Bosnie – Croates, Serbes et Bosniaques (musulmans). Les Bosniaques souffrent d'un sérieux retard au démarrage ! Heureusement pour eux, les Croates n'ont pas intérêt à les frapper trop fort : ces deux camps peuvent souvent s'entraider, tout en se combattant (*sic*). Par ailleurs, de nombreuses cartes permettent de faire intervenir des forces extérieures : armée de Croatie, miliciens de Serbie et volontaires musulmans.

Le but apparent du joueur est, banalement, de s'emparer de points clés et de contrôler des régions : cela réduit la volonté de se battre de ses adversaires, si possible jusqu'à leur reddition. Mais ce serait trop simple (et sans doute impossible pour le Bosniaque) : l'Étranger est là qui veille. Si un camp s'adjuge trop de terrain trop vite, les massacres de civils (apparemment inévitables…) vont le conduire à intervenir – éventuellement jusqu'à provoquer une intervention militaire complète de l'OTAN, ce qui met fin à la partie par la défaite du camp visé.

Le jeu intéresse tant pour ses mécanismes originaux que pour les événements simulés. Il n'est pas inutile de savoir que l'auteur est croate (malgré son nom serbe…) et que *Brotherhood and Unity* (Fraternité et Unité) était la devise de la Yougoslavie unie – dont le drapeau orne le haut de la boîte. Cipcic a dû juger que ce serait un meilleur titre qu'*Amertume et Écœurement*… ■

EN BREF



Petites guerres

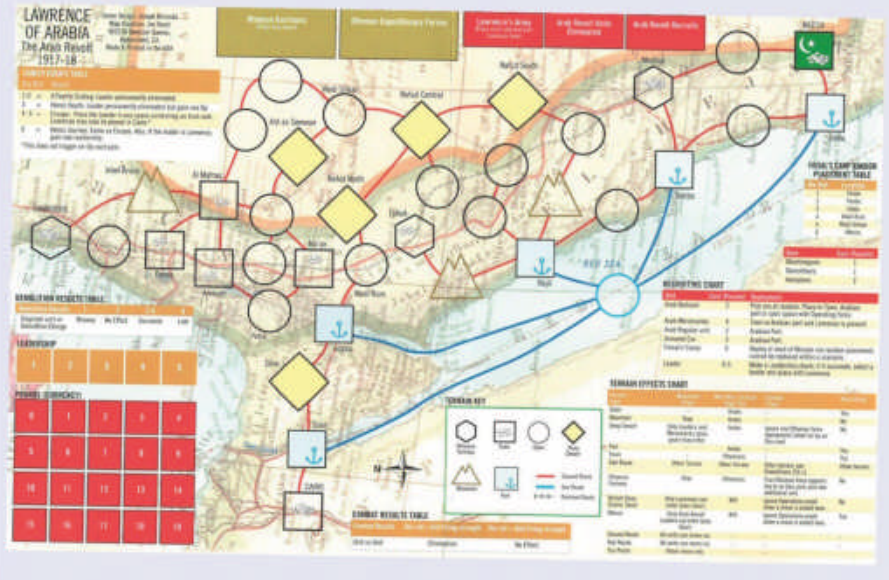
Quatre sujets bien différents pour *Brief Border Wars* (de Brian Train, Compass Games, 75 €, en anglais), pour des affrontements brefs et qui sont loin d'avoir réglé les problèmes « de frontière » qu'ils devaient résoudre. Ce sont *The Football War* (Salvador contre Honduras, juillet 1969), *Operation Attila* (la Turquie envahit Chypre, 1974), *Third Indochina War* (Chine contre Vietnam, février 1979) et *Second Lebanon War* (Israël contre Hezbollah, 2006).

Sur des plans de jeu de 55 x 40 cm, quelques dizaines de pions s'affrontent grâce à un système de jeu basé sur des cartes, que les adversaires jouent en alternant. Chacune permet de bouger ou de combattre (il faut choisir) avec un certain nombre d'unités. Le système est très simple, même si chaque « brève guerre » possède d'importantes règles particulières. Et les parties sont courtes, comme ces « petites guerres ». Au final, une très bonne idée, qui change des thèmes de wargame rebattus.

Seul dans le désert

Lawrence of Arabia : The Arab Revolt, 1917-18 (de Joseph Miranda, Decision Games, 15 €, en anglais) est un jeu en solitaire. Avec 40 pions, 18 cartes à jouer et une carte de 42 x 27 cm représentant l'ouest de l'Arabie (le Hedjaz), de la Palestine et de la Syrie turques, il simule quatre campagnes de T.E. Lawrence et de ses alliés arabes contre les armées ottomanes.

L'opposition est générée aléatoirement par le système de jeu. Les règles sont simples et la succession des campagnes reproduit assez bien les raids des forces montées sur dromadaires de Lawrence – le grand écran du film en moins, dommage ! ■



WWW.BOARDGAMEGEEK.COM

Quiz

Par Vincent Bernard

CONNAISSEZ-VOUS FRANKLIN D. ROOSEVELT ? (partie 2)

2 pts

1) Quel est le thème du discours sur l'état de l'Union prononcé par Roosevelt en janvier 1941 ?
a) L'arsenal de démocraties.
b) Les quatre libertés.
c) La sécurité de l'hémisphère occidental.

1 pt

2) Qui est la secrétaire particulière de Roosevelt pendant toute la période de guerre ?
a) Marguerite « Missy » LeHand.
b) Grace Tully.
c) Lucy Rutherfurd.

1 pt

3) Comment s'appelle l'aide matérielle américaine massive accordée aux Alliés par une loi signée par Roosevelt en mars 1941 ?
a) *Cash and carry* (Paie et emporte).
b) *Duck and Cover* (Esquiver et s'abriter).
c) *Lend lease* (prêt bail).

2 pts

4) En juin 1941, Roosevelt signe le décret 8802 interdisant…
a) La publication des journaux communistes.
b) La discrimination raciale dans l'industrie d'armement.
c) Le German-American Bund pronazi.

2 pts

5) Quel est le nom de code de la conférence en mer d'août 1941 où Roosevelt et Churchill préparent la Charte de l'Atlantique ?
a) Arcadia.
b) Eureka.
c) Riviera.

1 pt

6) Quel proche de Roosevelt est ambassadeur à Vichy en 1941-1942, puis son chef d'état-major particulier pour le reste de la guerre ?
a) L'amiral Ernest King.
b) L'amiral William Leahy.
c) Le général George Marshall.

1 pt

7) Quelle formule est consacrée par un discours de Roosevelt pour qualifier le 7 décembre 1941, jour de l'attaque japonaise contre Pearl Harbor ?
a) Jour d'infamie.
b) Jour de trahison.
c) Jour de tonnerre.

2 pts

8) Qui est l'envoyé spécial de Roosevelt en Europe en 1941-1942 lors des deux premières conférences de Moscou ?
a) William Harriman.
b) Cordell Hull.
c) Edward Stettinius.

1 pt

9) Combien le couple Roosevelt a-t-il de fils sous l'uniforme pendant la Seconde Guerre mondiale ?
a) 0 – b) 2 – c) 4.

1 pt

10) Comment Roosevelt baptise-t-il en 1942 la résidence de campagne présidentielle aujourd'hui connue comme Camp David, au Maryland?
a) Little White House.
b) Shangri-La.
c) Persépolis.

2 pts

11) En février 1942, Roosevelt signe le décret 9066 autorisant…
a) L'internement forcé des populations d'origine japonaise.
b) L'admission d'officiers noirs dans les forces armées.
c) L'assassinat ciblé des principaux dirigeants de l'Axe.

1 pt

12) Quel général français traite-t-il en 1943 de « fanatique de tendance fasciste » ?
a) Le maréchal Pétain.
b) Le général de Gaulle.
c) Le général Giraud.

1 pt

13) Lors d'une conférence de presse en décembre 1943, Roosevelt affirme que le « *Doctor New Deal* » qui soignait l'Amérique de la Grande Dépression s'appelle désormais…
a) *Doctor Win-the-War* (Dr Gagner la guerre).
b) *Doctor D-Day* (Dr Jour J).
c) *Doctor Kick-Axist-Ass* (Dr botter les fesses de l'Axe).

2 pts

14) Quelle est la dernière grande conférence interalliée à laquelle participe Roosevelt en 1945 ?
a) Yalta.
b) Potsdam.
c) Dumbarton Oaks.

1 pt

15) Quelle femme n'est pas aux côtés de Roosevelt dans sa résidence d'été de Warm Springs, en Géorgie, lorsqu'il y meurt le 12 avril 1945 ?
a) Son épouse Eleanor Roosevelt.
b) Sa maîtresse Lucy Rutherfurd.
c) Sa portraitiste Elizabeth Shoumatoff.

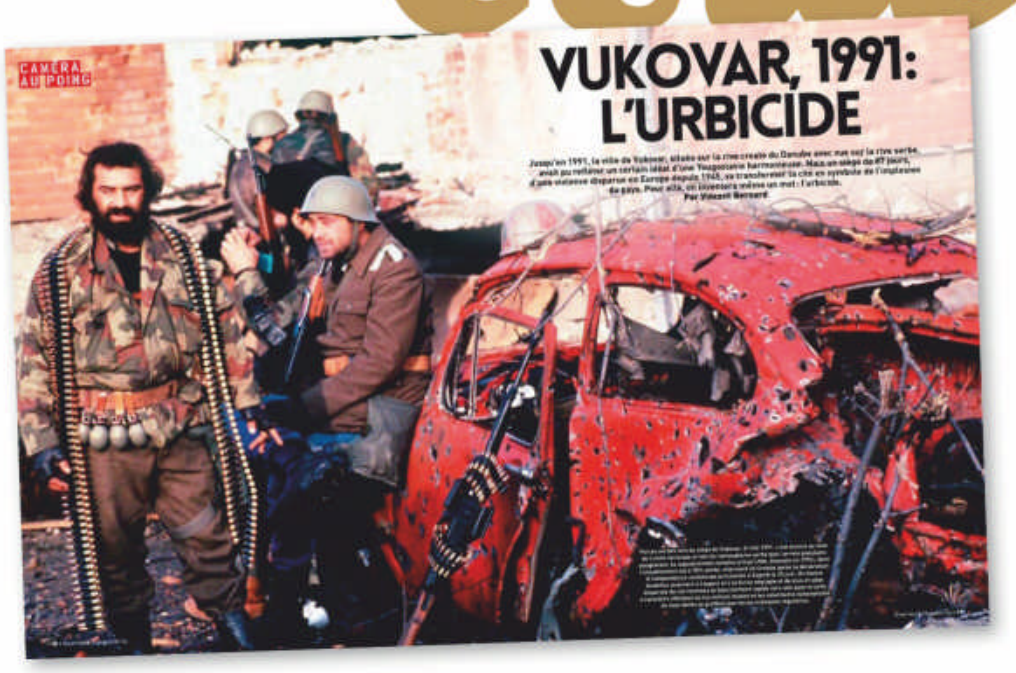
Réponses : 1b ; 2b ; 3c ; 4b ; 5c ; 6b ; 7a ; 8a ; 9c ; 10b ; 11a ; 12b ; 13a ; 14a ; 15a.

Total : / 20 points

Si vous avez eu moins de 10 points, lisez la biographie (ancienne mais non dépassée) publiée par André Kaspi (Fayard, 1988).Ectem

GETTY IMAGES

Courrier



Avec des fleurs

Merci pour le reportage sur Vukovar 1991, ville martyre de l'Europe d'aujourd'hui. Sur ce sujet, je conseille l'excellent film français d'Élie Chouraqui (même s'il est anglo-saxon par ses acteurs), *Harrison's Flowers* (2000). ■ **Jean-Pierre Merlier**

Croix de fer, l'avers c'est l'enfer

Dans votre article « Croix de fer : une médaille frappée contre la France » du nº 52, vous écrivez p. 73 que « *l'avers de la Croix de fer de 1813 est gravé des initiales du roi, de l'année de fondation et d'une feuille de chêne…* » tout en précisant que « *le revers est simplement poli* »… ce qui est faux.
En effet, comme précisé dans le paragraphe 2[1] du texte fondateur de la Croix de fer, l'avers de l'insigne est totalement lisse, sans inscription ni marquage. Le revers, en revanche, présente la couronne royale, trois feuilles de chêne – et non une seule comme indiqué dans votre article –, les initiales du souverain et l'année de création. Conforme à la volonté de Frédéric-Guillaume, l'insigne est sobre et les inscriptions ainsi que les autres éléments font uniquement référence au roi et au millésime. Seulement, ce port de l'insigne, même durant la guerre, est considéré comme trop spartiate. De fait, l'attributaire présente donc souvent le revers de l'insigne, ce qui est initialement tout juste toléré. Le port de l'insigne fut redéfini le 19 avril 1838, la nouvelle réglementation laissant à l'attributaire le choix de porter sa décoration comme il l'entend – présentant soit l'avers, soit le revers. Page 75, vous écrivez que « *la Croix de fer est utilisée pour la première fois comme emblème national* » ce qui est également faux. La Croix de fer figurait déjà sur les étendards, les drapeaux et les pavillons de la marine. Mais c'est la première fois qu'elle est utilisée comme marque d'identification sur les aéronefs, les dirigeables et les ballons ainsi que sur les engins blindés. ■ **Philippe Blaise**

Goedendag… et bonne année

Dans le HS nº 9 sur la guerre au Moyen Âge, vous écrivez p. 101 que le goedendag était une longue lance ; ceci n'est pas exact. Dans un livre de Liliane et Fred Funcken consacré aux Moyen Âge, il y a le dessin d'un « vrai » goedendag qui était plutôt une très courte lance munie d'une petite masse métallique et d'une assez longue pointe. Au cours d'histoire en primaire, l'instituteur nous avait dit que le goedendag était un gros gourdin muni de plusieurs pointes métalliques. On a dit aussi, mais c'était inexact, que le goedendag était une sorte de fléau d'armes, d'où l'emblème de la 349e escadrille belge en Angleterre et l'insigne de béret des Belges en Corée (repris par le 3e para), où la francisque représentait les francophones et le « goedendag » les Flamands. Le mot goedendag (bonjour en flamand) était aussi employé comme mot de passe, car il était impossible à un Français de le prononcer correctement. Ça donne à peu près « rrrrouilledaaarrrr ». ■ **Charly Gustin**

Swastika finlandaise

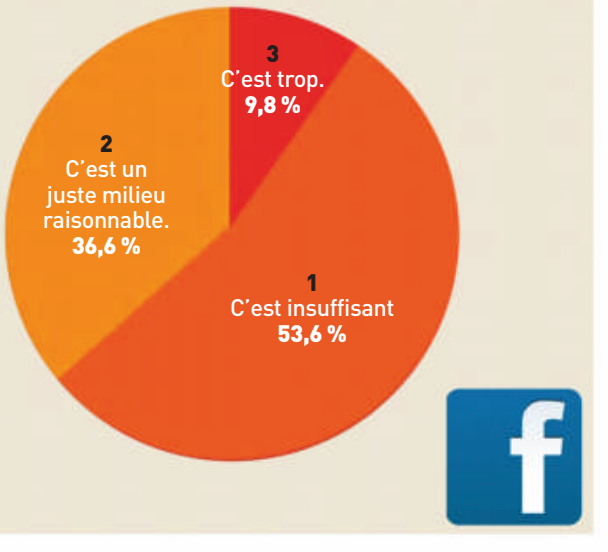
Permettez-moi d'apporter une petite précision sur l'information concernant l'abandon de la swastika dans l'armée de l'air finlandaise. Pour les raisons que l'on imagine, même si elle était orientée différemment et était d'une autre couleur que celle de la Luftwaffe, elle avait effectivement disparu des aéronefs dans l'immédiat après-guerre – mais elle est toujours présente sur les avions anciens conservés dans leur livrée d'époque, contrairement aux appareils du IIIe Reich sur lesquels la swastika de queue a souvent été enlevée. Elle était tout de même toujours présente sur certains uniformes, drapeaux d'unités et même – en grand – sur le logo du commandement des forces aériennes, avant de disparaître discrètement en juillet dernier pour faire place à un banal mais sans doute plus consensuel aigle… Toujours est-il cependant que cet emblème est encore présent à l'heure où j'écris ces lignes dans l'armée de l'air finlandaise, plus précisément dans le logo de l'académie de l'Armée de l'air. Oubli temporaire ou volonté délibérée de conserver un élément qui, quoi qu'on en dise, fait partie de l'histoire militaire de la Finlande et n'est en aucune manière lié au nazisme ? Bien difficile de savoir. ■ **Laurent Devaux**

Croix de fer, c'est pendant la guerre

J'ai lu avec grand intérêt le dernier numéro de *G&H* (nº 57). Je souhaiterais néanmoins apporter une précision sur la photo pages 54/55 illustrant l'article sur les comitadjis. La légende indique en effet « … *en uniforme bulgare peu avant ou au cours de la Grande Guerre* ». Or Protogerov arbore à la boutonnière la Croix de fer de 2e classe (et apparemment Aleksandrov aussi, même si c'est peu visible). Comme cette décoration n'a été rétablie qu'après le début de la Première Guerre mondiale, cette photo a été prise au cours de la guerre et pas avant. De plus, la Croix de fer de 2e classe n'étant portée à la boutonnière qu'à l'occasion de son attribution ou peu après, on peut même supposer que cette photo a été prise à l'occasion de l'attribution de cette décoration aux deux officiers (malgré des recherches sur Internet, je n'ai pas pu trouver la date d'attribution de cette décoration à l'un ou l'autre de ces personnages). ■ **Michel Morand**

SONDAGE

Selon l'OTAN, la France devrait dépasser cette année le seuil des 2 % de son PIB consacrés à la défense, objectif qui ne devait être atteint que dans 5 ans. Sur notre page facebook.com/guerresethistoire, nous vous avons demandé : Même si, en réalité, ces 2 % ne sont dus qu'à la baisse du PIB liée à la crise sanitaire, pensez-vous que : 1-C'est trop. Cet argent est nécessaire ailleurs. 2-C'est insuffisant. Le problème de la sécurité nationale redevient majeur car l'environnement proche redevient incertain. 3-C'est un juste milieu raisonnable : le pouvoir, affaibli, ne peut faire mieux dans un pays déjà socialement bien agité. ■ J. L.



Par Charles Turquin

À LA POINTE DU PROGRÈS!

Au début du XVIIIe siècle, l'apparition de la baïonnette entraîne de douloureuses reconversions et même un bain de sang social !

Une commission paritaire se réunit pour tenter d'aplanir ces difficultés. Présidée par don Juan Lopez, Gran Capitàn du *tercio* des Flandres, elle comprend un directeur des ressources humaines, le syndic des mousquetaires et une délégation de piquiers. En écoutant aux portes, nous avons pu enregistrer des bribes de cet entretien orageux…

– Supprimer les piquiers ? Mais enfin, c'est inconcevable ! Va-t-on nous laisser sans protection contre les charges de cavalerie ?
– Il n'en est pas question, ne paranoïez pas ! Grâce à cette nouveauté venue de Bayonne, vous alignerez une haie d'acier devant vos lignes ! Douze pouces de lame, prolongeant six pieds de mousquet, ce sera bien suffisant pour empaler un cheval, non ?
– Euh, oui… peut-être… Mais alors, que va-t-on faire des piquiers ? Les mettre au chômage ? Ils vont déclencher une grève sauvage, je vous préviens ! Ou même mettre quelques villes à sac, comme lors de la Furie espagnole qui ravagea Anvers !
– Doucement, doucement… Il n'y aura pas de licenciements massifs. Beaucoup de vétérans pourront partir en préretraite…
– Un piquier wallon ne retraite jamais !
– Je veux dire : prendre un repos bien gagné, avec une demi-solde d'un maravédis par an. Ce sont des conditions généreuses, non ?

[Concert de vociférations : caramba ! Acrévingieux ! Me cago en el leche, se foutent de nous, c'est todi l'petit qu'on sprotche !*]*

– Beaucoup d'autres pourront se reconvertir, devenir mousquetaires. Imaginez donc les salves d'un *tercio* modernisé : quatre fois plus de bouches à feu !
– Eh là, comme vous y allez ! Il faut dix-neuf manipulations pour tirer un coup d'arquebuse : implantation de la fourche, débourrage de l'âme, chargement de poudre et de balle, pulvérin au bassinet, remontage du rouet… et j'en passe ! On ne fait pas un mousquetaire avec un primitif flamand…
– Insinuez-vous que mes piquiers soient des imbéciles ? Vous m'en rendrez raison, nous nous retrouverons sur le pré !
– Mais non, je ne veux pas brouter avec vous ! Mais vos piquiers sont des manœuvres non spécialisés, bien souvent des immigrés assez frustes… Il faudra du temps pour en faire des tireurs d'élite.

« Devenir mousquetaire, c'est porter un beau feutre emplumé… Songez à l'effet produit sur les dames ! »

– Allons, allons… Avec un entraînement progressif… et un peu de flexibilité…
– Justement, nos piques ne sont pas flexibles ! Et mes piquiers non plus.
– La formation sera bien plus facile avec les nouvelles armes : platine à silex, pierre à fusil… Dans de bonnes conditions et s'il ne pleut pas, on arrive à tirer un coup par minute !
– Mais il pleut tous les jours, dans le Nord !
– On ne dit plus « le Nord », on dit « les Hauts-de-France ».
– Ah oui… Et le Sud, c'est le bas de mon dos ?
– Et puis, comment paierez-vous ces nouveaux mousquetaires ?
– Mais… au tarif habituel des piquiers : un sol par semaine…
– Vous rigolez ? Pour un mousquetaire, c'est trois sols !
– Et les charges sociales, et le pécule de vacances…
– On peut transiger : un sol et demi pour chacun, même pour les vieux fusils.

[Nouveau concert de hurlements]

– D'ailleurs, il y a des avantages en nature. Les piquiers se coiffaient d'une salade ou d'un inélégant morion…
– Oh ça, on les connaît, vos salades !
– …alors qu'à présent, vous aurez de beaux feutres emplumés, aux couleurs du régiment ! Songez à l'effet que vous produirez sur les dames…
– Bof… L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté.
– Vous, la cantinière, ne vous mêlez point de ça et retournez à vos marmites !
– Oui, j'ai compris : le rôle de la femme c'est de faire de la soupe !
– …et c'est dans les vieilles casseroles… Hahaha !
– Riez, riez, bande de machos abrutis ! Quand vous prenez une balle dans le lard, c'est chez moi que vous venez sangloter et vous faire panser ! Je panse, donc j'essuie…
– Allons, Mère Courage, on vous aime bien, savez-vous ?
– *Caballeros*, un peu de dignité ! Nous parlions de piques et de mousquets.
– Et de baïonnettes ! Au fait, ça vient vraiment de Bayonne, ce fer à dessouder ?
– Mais oui, c'est comme cette sauce qu'ils préparent à Port Mahon, à Minorque je crois, dans les Baléares…
– La mahonnaise ?
– Exactement. Il faut des œufs, du vinaigre, de l'huile de coude surtout…
– Moi, je suis du Béarn.
– Messieurs, vous m'exaspérez ! C'est tout l'avenir de nos armées qui est en jeu. Le cran, l'élan invincible de nos fantassins, en casoar et gants blancs ! Il faut marcher avec le progrès !
– Oui, moi je suis d'accord, si je peux conserver ma hallebarde.
– Pour ça, faites-vous Suisse d'église, ou rengagez dans la Royale. On n'est pas au cirque, ici ! ■

RICHARD DUMAS POUR « G&H »

SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

> OFFRE RESERVÉE À NOS LECTEURS

VOYAGES

VENEZ FÊTER, À MOSCOU,

LE 60ÈME ANNIVERSAIRE DU 1ER HOMME DANS L'ESPACE, ACCOMPAGNÉ PAR L'ASTRONAUTE JEAN-PIERRE HAIGNERÉ !

7 jours I En septembre ou octobre 2021

Depuis + de 50 ans, l'homme n'a cessé d'explorer et d'améliorer sa connaissance de l'univers infini qui nous entoure... Nous avons imaginé **ce voyage** comme un **moment privilégié intense** : Profitez **d'échanges captivants** et revivre les **grands moments** de la **conquête spatiale russe**, accompagné par un homme d'exception **l'astronaute Jean-Pierre Haigneré** ! En alliant le plaisir d'une **découverte richesses de Moscou** et de **Sergev Possad.**

Jean-Pierre Haigneré

"210 jours dans l'espace, record pour un astronaute français à ce jour !"

> Nous le savons, la période que nous traversons est particulière... Et pourtant, plus que jamais nous avons envie d'évasions et de découvertes ! Les équipes de nos partenaires respectant **les normes sanitaires les plus strictes** et c'est en toute confiance que nous vous proposons de renouer avec les voyages en choisissant cette magnifique destination... d'autant plus que les **conditions de réservation** vous permettent d'aborder ce projet en toute sécurité.

Appelez-nous ! C'est rapide, facile et cela n'engage à rien !

> Téléchargez la documentation complète sur notre site

www.voyages-lecteurs.fr/gh

Tél. 01 41 33 57 04 en précisant SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

Du lundi au vendredi de 9h à 18h

Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 40 Avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@rewordlmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Voyages organisés par Nomade Aventure pour les lecteurs des magazines Guerres & Histoire. Crédits photos : © Getty Images, © Shutterstock.

NOMADE AVENTURE

LA PART DE L'OMBRE

PATRICE PERNA FRANCISCO RUIZGE

L'HOMME QUI VOULUT TUER HITLER.

TOME 1/2 DISPONIBLE
AU RAYON **BD**

En 1938, Maurice Bavaud tente d'assassiner Adolf Hitler. Comment a-t-il pu l'approcher d'aussi près ? Était-il fou ou espion ?

Travaillait-il pour les Alliés ou pour un proche du dictateur ?

Voici son incroyable histoire.

Par le scénariste de Kersten

SCANNEZ
LE QR CODE
POUR LIRE
UN EXTRAIT

© Editions Glénat 2021

Glénat

RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com